

6 - 6 - 1962

français

À Monsieur le Professeur Beljame

Respectueux hommage.

Julien Luchaire

Les Dernières Lettres

de

Jacques Ortis

UGO FOSCOLO

Les

Dernières Lettres

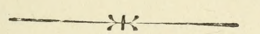
de

Jacques Ortis

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉFACE DE M. ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOTICE DE M. J. LUCHAIRE
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON



PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, Rue de Cluny, 15

1906

Préface

M. Julien Luchaire vient de faire paraître une traduction admirablement exacte — me dit-on — et extrêmement élégante, c'est moi qui le dis, des Dernières lettres de Jacques Ortis, *par Ugo Foscolo.*

Il l'a fait précéder d'une solide, jolie et spirituelle étude sur Ugo Foscolo.

J'aurais peu de chose à y ajouter, et M. Julien Luchaire est de ceux qui laissent peu à glaner au champ où ils moissonnent. Cet Ugo Foscolo, de caractère hasardeux et d'intelligence très ferme, admirablement ouvert à tous les genres de beauté, classique quand il le voulait, romantique quand l'inspiration soufflait de ce côté-là, imitateur original, et je veux dire par là qu'il avait souvent besoin d'une œuvre qui excitât sa pensée et la mît

en branle, mais qu'aussitôt excité ainsi, il pensait et sentait par lui-même avec une force extraordinaire, est un demi-homme de génie très intéressant.

Il était souple et ployable au gré des circonstances et de ses amitiés et de ses lectures, jusqu'à étonner tout le monde et même lui. Mme d'Albany lui écrivait en 1815 : « On dit que vous êtes vo-lubile *(quelque chose de moins que « versatile » et quelque chose de plus qu' « inconstant »), et vous avez cela de commun avec bien d'autres, quoi que vous vouliez passer pour original. » C'est bien vu. Original, Foscolo l'était, mais l'atmosphère où il se trouvait plongé agissait sur les forces intimes de son tempérament et leur donnait une forme particulière qu'elles devaient perdre plus tard pour en prendre une autre. Cet* évolutif, *et voilà à peu près la traduction du mot de Mme d'Albany, était, vers 1797, époque probable où furent écrites les* Lettres de Jacques Ortis, *sous la triple influence d'un amour malheureux, de* Werther *et des malheurs de l'Italie. Ajoutez qu'il était très jeune et qu'il n'est que de n'avoir pas vécu pour être dégoûté de la vie, ce qui, tout compte fait, est à la louange de celle-ci.*

De là ce roman sombre, dont plus tard il désavoua l'esprit général par une sorte de palinodie. Tel Lamartine écrivant le Désespoir *et ensuite la* Providence à l'homme.

Ugo Foscolo aimait trop l'action — songez que si pendant quelque temps il fut professeur, une très grande partie de sa vie il fut militaire — pour rester longtemps désespéré convaincu, si tant est qu'il l'eût jamais été, et l'on pourrait hasarder qu'il fut plutôt un de ces désespérés qui sont moins convaincus que convaincants.

Tant y a qu'il écrivit les fameuses dernières lettres *et que ce fut le* Werther *italien.*

Bien italien. On y sent la passion brusque et mobile jusque dans le goût de la mort, quelque chose d'agité et de capricieux à travers les mélancolies funèbres des nuits d'Yung, quelque chose de hardi et de vif jusque dans la prostration, et cela fait l'effet d'un ressort foulé, mais non brisé, qui va se redresser tout à l'heure.

René, Werther, Ortis *portent très bien les marques en quelque sorte nationales.* Werther, *le plus profond de tous, est d'une âme vraiment navrée que l'amour repousse et que la vie effraie ;* René *est d'une âme attristée, sans doute, mais qui*

trouve une singulière consolation dans l'étalage éloquent et magnifique de sa tristesse ; Ortis *est d'une âme blessée qui se venge par l'amertume de la satire (« j'avais entendu parler de lui comme d'un homme fort cultivé et d'une honnêteté parfaite, qualités déjà redoutées autrefois ; mais qu'aujourd'hui on ne possède plus impunément ») et aussi par l'abandonnement aux charmes de la volupté, chaste il est vrai, mais d'autant plus délicieuse qu'elle est chaste : « Je n'ai pas osé ; non, je n'ai pas osé. Je pouvais la prendre dans mes bras et la serrer, là, contre mon cœur. Je l'ai vue endormie : le sommeil tenait clos ses grands yeux noirs ; mais les roses de son visage se répandaient plus vives que jamais sur ses joues humides. Son beau corps reposait abandonné sur un sopha. Un bras soutenait sa tête, l'autre pendait mollement... Ses vêtements me laissaient deviner les contours de ses formes angéliques... Je touchais comme un dévot ses vêtements et sa chevelure parfumée et le bouquet de violettes qu'elle avait sur le sein... Mais juste à ce moment je l'ai entendue soupirer dans son sommeil ! Je me suis reculé, repoussé comme par une main divine : « Peut-être est-ce moi qui t'ai appris à aimer et à pleurer ; et tu*

cherches un court instant de ommeil, parce que j'ai troublé tes nuits innocentes et tranquilles. » A cette pensée je me suis prosterné devant elle, sans un mouvement, retenant mon haleine, et je me suis enfui, afin de ne pas la réveiller à sa vie de gémissements et d'angoisses. »

Dans Werther *il y a du désespoir sec et, déjà, une philosophie qui n'est pas sans profondeur ; dans* René *il y a de la mélancolie amère et aussi de l'attitude ; dans* Ortis *il y a de la désespérance et aussi « du sang, de la volupté et de la mort ». Chaque œuvre, toute idée de leur donner des rangs étant écartée, porte bien la marque de son origine.*

Il est à remarquer que ce sont trois tout jeunes gens qui ont écrit ces trois ouvrages, trois jeunes gens dont l'un devait mourir à quatre-vingt-trois ans et l'autre à quatre-vingts. Cette considération est le véritable « contre-poison ».

Ugo mourut plus tôt que les deux autres ; mais après être revenu de ses « angoisses et gémissements » de la vingtième année. Comme il mourait, il avait trouvé depuis assez longtemps son successeur en désespérance, son fils spirituel, plus grand que lui, le vraiment désespéré Leopardi. Je ne crois

pas qu'il y ait eu « influence », pour me servir du mot cher aux manuels de littérature. Leopardi n'avait besoin d'aucun professeur de désespoir. C'est la nature elle-même qui lui avait dit : « Désespère et meurs. » A Foscolo c'étaient les circonstances qui avaient dit : « Chante le désespoir. » Il le chanta savamment, non sans sincérité et de manière touchante et trop persuasive.

Silvio Pellico écrivait à Foscolo : « Ton livre d'amour désespéré, bien qu'il eût recueilli d'innombrables applaudissements, bien qu'il te fût cher comme ta première gloire, bien qu'il te parût une œuvre digne de toi, tu gémissais parfois de ce qu'il offrît à la jeunesse une liqueur empoisonnée de colère farouche contre la destinée humaine et que ton Ortis fût une idole pour des esprits égarés. »

Foscolo a pu en gémir ; mais aujourd'hui son livre n'est plus qu'une œuvre d'art d'où le venin s'est évaporé, qui n'intoxiquera personne et qui n'inspirera que deux sentiments fort honorables, la pitié pour les amants malheureux et le culte de la patrie.

C'est irréprochable.

M. Julien Luchaire a fort bien fait de nous

donner ce quasi chef-d'œuvre, dont il n'existait en France que des traductions un peu surannées, dans la plus pure, la plus saine et la plus agréable langue française.

EMILE FAGUET.

Quelques mots sur l'Auteur

I

Je ne vais pas ici résumer ou analyser le roman de Foscolo. Il est très simplement construit, et il ne faut pas, pour ceux qui le liront pour la première fois, en diminuer d'avance l'intérêt. Quelques notes au bas des pages expliqueront les allusions à des faits historiques. Et j'ai eu la pensée de livrer ainsi l'ouvrage au public, sans cette dissertation préliminaire toujours pesante, qui risque de tromper les lecteurs sur le caractère des *Dernières Lettres*, lesquelles sont un roman, à lire comme un roman... Cependant, ce roman a été écrit il y a plus d'un siècle : il y eût eu quelque coquet-

terie à le présenter à la façon d'un livre nouveau-né ; chef-d'œuvre vieux de cent ans, il a bien quelques rides : la conscience du traducteur lui interdisant de les effacer, il était prudent de dire les bonnes raisons qu'il y a de ne pas s'en laisser rebuter. Et puis, il y a Foscolo, le grand Foscolo, qu'il faut aujourd'hui présenter presque comme un inconnu, au moins en quelques mots.

Il a été passionnément aimé par plusieurs générations. Des milliers d'Italiens, le meilleur de cette nation pendant cinquante ans, et précisément en des années où elle valut beaucoup, puisque ce sont celles où elle s'est relevée et reconquise, — tout ce qui pensait haut, tout ce qui sentait profondément, tout ce qui voulait ferme, s'est nourri des *Dernières Lettres* et de cet autre chef-d'œuvre de Foscolo, le poème des *Tombeaux*. Les *Tombeaux* sont une poésie à la fois ardente et plastique, savante et émue, qui a donné à Foscolo une gloire égale à

celle des plus grands artistes. Mais c'est dans les *Dernières Lettres*, l'œuvre de sa jeunesse, qu'on aimait à le trouver tout entier, lui, le cher Ugo, le séducteur, auquel chacun, dans le secret de son cœur, pensait ressembler un peu. Mazzini raconte qu'étant étudiant il savait *Ortis* par cœur, et en était fanatique au point que sa mère put craindre qu'il n'imitât son héros jusqu'au suicide. D'autres allèrent jusque-là, dont on est sûr qu'ils se crurent de nouveaux Ortis, c'est-à-dire de nouveaux Foscolo.

Inutile de dire que pour avoir fait du héros des *Dernières Lettres* le plus pathétique et le plus entraînant des suicides, Ugo lui-même, en des crises semblables à celle qu'il dépeint ici, trouva pour lui-même d'autres solutions. Du moins sa vie intérieure fut extrêmement passionnée et dramatique, et c'est justement cela qu'on aima de lui, peut-être autant qu'un talent littéraire extraordinaire, et extraordinairement précoce. Il a écrit les *Dernières Lettres* avant ses vingt-cinq ans : le lecteur devra s'en souvenir de temps en

temps. Mais, dès cet âge, il avait traversé toutes sortes d'agitations.

Des îles Ioniennes, où il était né vingt ans avant le début du XIX[e] siècle, venu à Venise très jeune, il s'y était pris, dès le premier contact, des deux passions dont avaient vécu les gens intelligents, en Italie, en ce dix-huitième paisible, qui allait finir par une singulière bourrasque : passion de la littérature, passion des idées philosophiques. Ajoutez une troisième, fort répandue en Italie de tout temps : celle de l'amour. La nature de Foscolo, ardent, imaginatif, intelligent, éloquent, — et mettez toutes ces épithètes au plus fort superlatif, fit de ces passions le plus virulent mélange. Survient la vogue immense d'Alfieri, éclate la Révolution française : deux autres éléments s'ajoutent, et redoublent l'effervescence : démocratisme et patriotisme. Avec cela, notre Foscolo est à peu près complet, sauf que les catastrophes qui vont venir coloreront le tout d'une noire désespérance. Il n'a guère plus de dix-huit ans, et n'a encore rien produit que

quelques vers déjà applaudis. Mais il est armé de ses meilleures qualités et de ses pires défauts, en un mot, de toutes ses séductions ; il ne changera plus guère ; même, il finira exilé, misérable, et avant l'âge, faute d'avoir assez changé depuis ce temps-là.

Puis, entre dix-neuf et vingt-deux ans, ce tourbillon : obligé de fuir Venise et sa famille, pour avoir trop parlé politique, — volontaire aux chasseurs à cheval de la légion cispadane, puis poète officiel et rétribué de la hâtive République cisalpine, ayant composé entre temps l'ode qu'il faudra bientôt renier : « à Bonaparte libérateur », — fonctionnaire dans le gouvernement provisoire de la République vénitienne, de nouveau émigré après Campo-Formio, — journaliste à Milan, — employé près le tribunal de Bologne, — de nouveau soldat et combattant en Romagne, en Emilie, en Ligurie, blessé, fait prisonnier, libéré, enfermé enfin avec Masséna dans Gênes... d'où il se retrouve à Milan, pour y mener, tranquille enfin pour quelques années,

l'agréable vie d'un officier d'état-major qui est en même temps romancier et poète, et, à tous ces titres, aimé des dames, trop aimé...

Certes l'on vit, en ces années troublées, des destinées plus bizarres. Mais sur un si jeune homme, et extrêmement impressionnable, ces avatars laissèrent une marque plus profonde que sur certains, qui en avaient vu bien d'autres, mais plus âgés ou plus calmes, comme son ami Pierre Giordani, qui, successivement étudiant en droit, bénédictin, rond-de-cuir, bibliothécaire, secrétaire de mairie et secrétaire perpétuel d'Académie, resta homme avisé et travailleur patient. Après ces débuts, Foscolo resta toute sa vie un déréglé. Dissolu, paresseux, inconstant, indécis même sur des questions d'honneur ou d'honnêteté, démesurément orgueilleux et ambitieux, prompt comme l'éclair à l'amour et à la colère, au désespoir et à l'utopie, — enfin, rebelle à toute discipline, qu'elle vînt du dehors ou de lui-même.

Bien entendu, en homme intelligent qu'il

était, il s'est connu, s'est trouvé très bien ainsi, et même a accentué et parfait son « type » de son mieux. Il a tracé ainsi son propre portrait :

Le front sillonné, les yeux creux et intenses,
La chevelure fauve, les joues vides, l'air impé-
Les lèvres gonflées et lentes à sourire, [rieux,
La tête baissée, le cou fin, la poitrine velue,
Les membres bien faits, — des vêtements simples
[et choisis...

et au moral, l'homme dont

le cœur
Riche de vices et de vertus, délire...

l'homme épris de son « libre génie »,— l'ennemi de la raison, qui s'écrie : « Qu'est-ce donc que l'homme, si on l'abandonne à la raison, la raison froide et calculatrice ! un scélérat, un bas scélérat ».

Joli portrait de romantique, n'est-ce pas ? Cependant, Foscolo ne connaissait pas Chateaubriand, il est antérieur à Byron, et il fut toujours, en théorie littéraire, un classique déterminé. Romantique sans le savoir ou

malgré lui, comme tant d'autres, ou quelque étiquette qu'il plaise aux critiques de lui donner, Foscolo nous intéresse, et, sympathique ou antipathique, demeure vivant, par ceci d'abord : qu'il est, dans l'action et dans la pensée, un indépendant. Il a eu une éducation rationaliste parfaite, semble-t-il, et qui ne lui a pas laissé trace d'aucune croyance, d'aucun respect pour la tradition. Très intelligent, il a donc un des esprits les plus ouverts qui se puissent. C'est la marque de cette époque, au moins chez les plus grands. Ils auront beau reculer dans le temps, ils ne reculeront jamais très loin, beaucoup moins que d'autres qui les ont suivis, et malgré tout ce qui peut vieillir en eux : attitudes, formules, préoccupations, opinions ; parce qu'ils sont, dans leur substance, une chose qui ne vieillira jamais : des esprits libres. Comme professeur, comme critique littéraire, — car Foscolo devait être encore l'un et l'autre, — s'il lui avait été possible de savoir ce qu'on sait aujourd'hui, il serait peut-être l'égal des plus

grands. En morale, il est absolument dégagé de toute règle imposée, — on peut même trouver qu'il l'est trop ; du moins cette recherche inquiète d'une morale rationnelle et humaine, qui s'exprime en maint passage de ses écrits, révèle un état d'esprit que nous connaissons bien. Il a au plus haut point le sentiment de la dignité de la personne humaine, et de sa force expansive. Il n'a pas en lui-même toujours respecté cette dignité, étant terriblement passionné ; mais il la conçoit aussi passionnément...

C'est un passionné, un extrême. Il est de ceux qui disent et montrent que sagesse et modération sont parfois synonymes de médiocrité et de lâcheté, et que l'être humain vaut d'autant plus qu'il vit avec plus d'intensité. Il est de ceux d'où part la contagion de la violence, à certains moments bienfaisante. Rien de « satanique » en lui, toutefois ; il n'admet que les passions « généreuses » ; mais presque toutes le sont. Aimer, vouloir, sentir, jouir, souffrir le plus fort possible : voilà la vraie vie. Et si l'on va ainsi

au-devant de douleurs telles, qu'on ne puisse plus les supporter, tant pis : on aura vécu.

Morale de poète... Mais voici bien autre chose, qui fait presque contradiction, qui fait en tous cas une alliance assez remarquable : Foscolo apôtre de la passion, de l'expansion fougueuse de l'individu, et misanthrope comme nous allons voir, a en même temps un sens social accentué. Il n'est pas le lyrique farouche, anarchique, contempteur de toute activité régulière. Il aime les hommes dans leurs travaux et leurs projets ; il voudrait être un rouage utile dans une société bien organisée. Les problèmes sociaux, les questions politiques l'intéressent vivement ; les *Dernières Lettres* sont bâties, en partie, sur le traité de Campo-Formio ; les *Tombeaux* prendront texte d'une loi récemment promulguée par Napoléon... Il est vrai qu'il est, en politique, un sentimental. Eût-il été socialiste ? Il est question quelque part, dans les *Dernières Lettres*, du « droit que la nature donne au pauvre sur les biens du

riche ». Et l'antithèse entre le riche égoïste et le pauvre désintéressé y revient, même un peu trop souvent. Foscolo n'était pas riche. Mais il avait aussi une pitié très profonde, aussi sincère qu'enflammée, des souffrances humaines.

Et c'est le plus beau trait de cet inégal caractère que dans ses souffrances personnelles, qui furent nombreuses et aiguës, et pas toujours belles, il ait souvent, s'oubliant presque lui-même, voulu communier avec l'humanité. Ou qu'on dise, si l'on veut, que c'est chez lui une conséquence du génie, ou le génie même. En 1815, quand, après quelques jours de tergiversation, il se décidera à refuser le serment aux Autrichiens et à prendre le chemin de l'exil et de la misère, il verra dans son acte l'expression du sentiment national italien, désormais révolté contre la domination étrangère, et une courageuse et éclatante leçon à tout un peuple : tout un peuple le comprendra ainsi, et ce sera cela en effet. Foscolo est un de ces individus de grande allure, dont les

paroles et les gestes sont facilement solennels, et faits par procuration pour des milliers d'humains. De même, au moment où il écrit les *Dernières Lettres*, comme toutes ses ardeurs de jeune homme venaient de recevoir les rudes coups de la vie, comme il avait souffert dans ses amours, dans sa confiance dans les hommes, sa foi dans l'avenir, son patriotisme, et enfin dans le rêve, que fait tout adolescent, de trouver une explication à l'univers, — Foscolo s'est aperçu qu'il en arrivait autant à tous les hommes, et son désespoir devient tout naturellement un pessimisme vaste, véhément et miséricordieux. Il accuse la Nature impassible et cruelle (que par ailleurs il exalte, et il est lui-même trop bien fait, bien portant et séduisant, pour ne pas trouver, à certaines heures, que la Nature est une force admirable et divine). Il accuse les hommes, leur reproche leur méchanceté, leur lâcheté, avec une colère telle, qu'on sent que sa misanthropie, ainsi qu'il arrive souvent, n'est qu'une crise d'une sorte de dépit amou-

reux. Crise violente, et par moments grandiose, comme était le personnage. — Une grande, jeune force de vie qui vient se heurter à la vie et s'y meurtrit à se briser : voilà ce qu'était Ugo Foscolo aux approches de l'an 1800. Mais c'est justement ce que nous racontent les *Dernières Lettres*.

II

Car tout le Foscolo dont nous venons de parler, encore une fois, c'est Ortis ; et Ortis, c'est Foscolo : et c'est ici le lieu de placer l'histoire, assez curieuse, de la composition de ce roman. Cette histoire est, à peu de chose près, celle des amours de l'auteur, pendant cinq ans environ, de 1796 à 1802, date de la publication définitive des *Dernières Lettres*. La vie amoureuse de Foscolo a été l'objet d'études on ne peut plus attentives : inutile de dire qu'il reste encore des obscurités, comme il est — et heureusement — inévitable en pareille matière. D'un

livre de six cents pages de M. Chiarini exclusivement consacré à ce sujet, des chapitres s'y rapportant dans les biographies générales de Foscolo, de quelques autres travaux détachés, et des lettres d'amour de Foscolo lui-même, qu'on n'a peut-être pas fini de publier, car le nombre en est grand, — on peut extraire, en résumé, ce qui suit.

La première liaison d'Ugo fut avec une noble et belle dame de Venise, la marquise Isabelle Teotochi-Albrizzi ; il avait alors dix-huit ans. Le fragment suivant, tiré d'une autobiographie inachevée, indique assez bien comment se forma cette liaison, et ce qu'elle fut. « ... Petit coquin, dit Témire en m'embrassant... tu m'aimes donc ? — Je la regardai. — Fidèlement ? répliqua Témire, qui avait senti toute l'éloquence de mon regard. — Si je t'aime ! si je t'aime ! m'écriai-je. — Ah ! exclama Témire, ce n'est qu'à cet âge que les encens des hommes sont purs, — alors seulement nous pouvons respirer un moment le parfum délicat de la candeur et de la fidélité...

Mais... Un moment !... J'hésitais, poursuivit-elle, à décider si j'offrirais, ou non, moi-même ton premier sacrifice à la nature. Je craignais d'ouvrir à ton cœur impétueux et inexpérimenté le chemin de la dissipation. Mais d'autre part je te voyais entraîné par les exigences de ton naturel à acheter les baisers d'une bouche affamée... Viens donc, viens. Que les embrassements d'une femme qui t'aime t'apprennent la vie et t'éloignent du vice... » Voilà qui est du plus galant dix-huitième siècle. Nous sommes encore très loin des *Dernières Lettres*, nous sommes même à peu près à l'opposé, bien qu'il y ait çà et là, dans ce sombre roman, des traces de cette première période. D'ailleurs, par cet aimable amour, Foscolo connut déjà la souffrance, ayant eu un jour le chagrin d'apprendre que son amie, divorcée d'un premier mari, en avait repris un second depuis quelque temps, sans qu'il le sût. Il tira de là quelques essais littéraires ; du moins, c'est alors qu'il écrivit un poème intitulé, comme de juste, *Souvenirs* et,

croit-on, commença une œuvre romanesque en prose : les *Lettres à Laura*, qui ne seraient autres que les lettres à la marquise Isabelle et qui sont la première esquisse, mais non pas la dernière, de *Jacques Ortis*.

Cependant, étant venu à Milan, il s'éprenait d'une des plus célèbres beautés du temps, Thérèse Monti, la femme du grand poète, qui était alors son ami. Il fut éconduit, et il semble prouvé que dans son désespoir il fit une tentative de suicide. On pense, avec quelque raison, que de cette crise, et d'autres tracas qu'il avait eus alors (c'était en 1798), les personnages et le ton de l'œuvre commencée subirent de notables modifications. Mais voici venir (1799), après quelques intérimaires sans importance, une femme aimée d'une façon assez différente des précédentes, et grâce à laquelle le roman sera vraiment transformé, — on dirait volontiers transfiguré. C'est une jeune fille de Pise, Isabelle Roncioni, que Ugo aima d'un amour à la fois exalté et respectueux, et à laquelle il renonça, en 1801,

parce qu'elle se mariait. Cette troisième passion avait duré environ quinze mois, pendant lesquels l'artiste produisit quelques sonnets, ou, suivant un procédé bizarre, se borna à en retoucher qui avaient été jadis adressés à d'autres. Ils sont comme un court prélude lyrique aux *Dernières Lettres* :

C'est justice, puisque j'ai pu
T'abandonner, si je crie maintenant devant les
[frémissantes
Ondes qui battent le pied des monts, et si mes
[plaintes
Se perdent au vent de mer qui ne les entend pas...
J'espérais que le temps, et les tribulations, et ces
[hauts
Sommets que je franchis en haletant, et les éter-
[nelles
Et noires forêts où je dors comme un fauve,
Donneraient du soulagement à mon cœur sanglant..
Hélas, vain espoir ! L'amour jusqu'aux ombres
Immortel, tout-puissant me suivra. [d'enfer

. . . .

Ainsi des jours entiers, en un long, vague
Sommeil je gémis ! mais ensuite, quand la noire
Nuit appelle au ciel les astres et la lune,
Que les ombres muettes s'étendent dans l'air glacé,
Là où la plaine est plus boisée et plus déserte,
J'erre alors lentement, et une à une

Je tâte les plaies que la mauvaise fortune
Et l'amour, et le monde ont ouvertes en mon cœur.
Las, je m'appuie au tronc énorme d'un pin,
Ou bien, couché auprès des eaux tumultueuses,
Je cause avec mes espérances — et je délire.
Mais, pour toi, mes mortelles colères et ma desti-
[née
Sont oubliées, ô femme, et souvent vers toi je
[soupire...
Lumière de mes yeux, qui donc te cache à mon
[regard?

Voici la lettre que Foscolo écrivit à Isabelle, quand il eut compris qu'il fallait la quitter.

« Mon devoir, mon honneur, et, plus que tout, ma destinée m'ordonnent de partir. Je reviendrai peut-être ; si mes malheurs et la mort ne m'éloignent pas à jamais de ce pays, je reviendrai respirer l'air que tu respires et laisser mes os à la terre où tu es née.

« J'avais décidé de ne plus t'écrire, de ne plus te voir. Mais... — Je ne te verrai plus, non. Souffre seulement que je t'envoie ces dernières lignes, que je baigne de mes plus chaudes larmes. Fais-moi parvenir, à quel-

que moment, en quelque lieu que ce soit, ton portrait. Si un peu d'amitié ou de compassion te parle en faveur d'un malheureux, ne me refuse pas ce plaisir, qui adoucirait toutes mes douleurs. Ce jeune homme (son fiancé), qui t'aime, te le permettra lui-même. Tu l'aimes, et cependant il pleure. Qu'il pense combien je suis plus malheureux que lui, qui pourra te voir et t'entendre et partager avec toi ses pleurs ; tandis que moi, dans les heures folles de ma douleur et de ma passion, ennuyé du monde entier, me défiant de tous, mélancolique, errant, — un pied déjà dans la tombe, j'aurai pour consolation de baiser nuit et jour ton image sacrée ; de loin tu me donneras du courage pour supporter encore cette vie. En mourant, je tournerai vers toi mes derniers regards, je te confierai mon dernier soupir, je t'emporterai avec moi sous terre, avec moi... attachée à ma poitrine...

« Hélas ! je croyais être plus fort que je ne le suis... Par charité, ne me refuse pas

cette consolation. Remets cela à Niccolini *. L'amitié trouvera les moyens nécessaires...

« Si je meurs, il le gardera comme un souvenir précieux de ta beauté et de ta vertu. Il pleurera toujours le dernier, le malheureux et éternel amour de son pauvre ami...

« Adieu, adieu, je ne puis plus.

« Embrasse pour moi Cecchino. Je t'écris cela en pleurant comme un enfant.

« Adieu...

« Souviens-toi quelquefois de moi.

« Je t'aime et je t'aimerai toujours, et je serai toujours malheureux.

« Adieu. Ton ami. UGO. »

Et voyez ici le procédé de l'artiste. C'est cette lettre, combinée avec celle que Foscolo avait déjà écrite pour son roman, qui va devenir la lettre d'adieu à Thérèse, qu'on lira dans le roman (p. 146). Ugo n'est pas mort ; et il va faire de sa souffrance et de son imagination un bel alliage. Il le

* Le poète et dramaturge G.-B. Niccolini, qui sera le Lorenzo des *Dernières Lettres*.

sait ; car il écrit au même moment, peut-être avant cette lettre :

Fils malheureux, amant désespéré,
Et sans patrie, hostile à tous et à toi-même,
Jeune d'années, mais ridé de visage,
Qu'attends-tu ? Brève est la vie, mais l'art est [long :
Qui n'a pas le pouvoir d'agir hautement,
Par de libres écrits tente au moins la renommée.

Et il y a maintenant, entre sa personne réelle et le personnage imaginaire que depuis plusieurs années il dégrossit, une union si étroite, que personne ne s'y reconnaît plus. Car il sera impossible de démêler, dans son livre, ce qui est souvenir personnel de ce qui est pure invention. Peut-être lui-même ne fait-il plus très bien la distinction. Dans la lettre que nous venons de citer, est-ce lui seul qui parle, n'est-ce pas Ortis déjà ? Lorsque, peu de mois après, à Milan, il se prend d'un autre amour, celui-là tout sensuel, mais d'une extrême violence, ne signe-t-il pas plusieurs de ses lettres à la belle comtesse Antoinette Fagnani-Arese : « ton Ortis » ? Et de plus en plus, ses lettres d'amour ont le ton

de celles de son roman, et l'on y retrouve, çà et là, des passages entiers d'*Ortis !* La comtesse Antoinette, qui appelait Ugo, non sans bonnes raisons, « mon petit roman ambulant », le fit souffrir aussi cruellement que les autres : il était désormais inutile d'attendre d'autres expériences encore pour mettre la dernière main à l'œuvre et la publier.

Seulement... elle était déjà publiée depuis deux ans, et point par l'auteur. C'est un trait des mœurs littéraires du temps. En 1799, Foscolo avait fait commencer, à Bologne, l'impression de la première partie de son œuvre. Les événements l'obligèrent à la suspendre. Mais l'éditeur, ne voulant pas renoncer au gain escompté, fit terminer l'ouvrage par un plumitif, et le publia. Surviennent les Autrichiens, qui restaurent le gouvernement pontifical. Il y avait dans les *Dernières Lettres* plus d'un passage propre à faire horreur à tout gouvernement restauré, et plus encore à celui-là. On remanie donc une seconde fois le pauvre roman, et on le republie sous un autre

titre : *Vraie histoire de deux amants malheureux.* Mais on sait que la Restauration de 99 n'eut pas longue vie ; après Marengo, troisième manipulation : on rétablit les passages expurgés, et on imprime de nouveau. Cependant Foscolo ne cessait de protester ; en 1802 enfin il donna au public, sous leur forme authentique, les *Dernières Lettres de Jacques Ortis*. Il était alors dans le plein de sa passion pour la belle Antoinette, qui traduisait *Werther* pour son ami.

III

Cependant, le lecteur trouvera dans ce roman encore autre chose que Foscolo. Ce n'est pas de Laure-Thérèse-Isabelle-Antoinette, c'est-à-dire de Thérèse, que je veux parler. Que Foscolo ait mis dans l'amie d'Ortis quelque chose de chacune de ces femmes, ou qu'il en ait voulu copier une seule, le portrait est peu précis. Cette Thérèse semblera à beaucoup, j'imagine, n'avoir pas assez de vie ni surtout de caractère. Nos jeunes américanisantes pourront demander

pourquoi elle se soumet passivement à son père et épouse Édouard sans une tentative de révolte, sans même avoir l'idée qu'elle pourrait faire autrement. Toutefois, sans parler des raisons, après tout assez bonnes, que l'auteur donne de cela, je ne vois, pour moi, rien d'invraisemblable dans ce mélange d'un tempérament passionné et d'un manque absolu de volonté. Et si, d'autre part, on veut comparer Thérèse avec la Charlotte de *Werther*, beaucoup moins lointaine et vague, que l'on fasse seulement cette remarque, qui n'est pas toute au désavantage de Foscolo : Charlotte n'aime pas Werther passionnément, à vrai dire, si elle l'aime vivement ; Goethe a très exactement défini la façon dont elle l'aime : « Le départ de Werther menaçait de faire dans toute son existence un vide, qui ne pourrait plus être comblé. Oh ! si elle avait pu, dans ce moment, le changer en un frère !... Elle finit par sentir profondément, sans se l'expliquer d'une manière bien claire, que le secret désir de son cœur était de le garder pour elle. » Ceci juste

avant la scène du baiser, dont on a l'impression qu'elle est, de la part de Charlotte, une sorte de surprise, dont elle n'aura pas trop de peine à revenir peut-être, après laquelle, du moins, elle reste surtout mécontente et inquiète... Quand vous aurez lu les *Dernières Lettres* jusqu'à la scène du baiser, je suis persuadé, non seulement que vous la trouverez très belle, mais encore que, malgré la façon sommaire dont Thérèse a été esquissée, vous aurez, aussi forte que possible, la sensation d'une passion longtemps contenue qui éclate, la vision d'une femme qui se donne éperdument. Je ne dis pas que Gœthe ait eu tort de faire Charlotte telle qu'il l'a faite, car le portrait est absolument vrai, et fin, et exquis : je dis seulement que Foscolo, pour avoir très peu peint son héroïne, n'en a pas moins fait sentir, et de très près, de quelle manière bat son cœur de femme : ceci n'est pas d'un art médiocre.

Mais il faut que je laisse le lecteur libre de penser du bien ou du mal de Thérèse. De même, je lui abandonne les comparses, —

bien que ce soit un charmant ami que ce Lorenzo, qui tout le long du drame, sans se lasser jamais, invisible et présent, tour à tour encourage Ortis et le gronde, et s'inquiète, et fait ses commissions, et se laisse duper à la fin par lui qui veut mourir, et se traîne en silence derrière son cercueil. Dans *Werther*, Wilhelm n'est guère autre chose qu'une boîte aux lettres ; ici, c'est un personnage de l'action, et assez touchant. — Et cette mère qu'Ortis aime tant, qui n'ose intervenir dans la vie de son fils que pour payer ses dettes de ses propres économies, et, devinant qu'elle ne le verra plus, lui dit : au revoir, docilement, et se permet seulement un long regard plein de terreur...

Je voudrais au contraire qu'on appréciât à sa valeur le décor. Il est beaucoup plus exact qu'il ne semble, sous son vernis oratoire, et d'une très fraîche beauté encore. Ces monts Euganéens sont un pays délicieusement coloré, mouvementé, souriant : Foscolo l'a aimé et nous le fait bien voir, si on y regarde. Quant au rapport entre cette

jolie toile de fond et l'état d'esprit du personnage principal, il est établi d'une façon assez curieuse. Les bois, les champs, les collines, les rivières agissent assez fortement sur Ortis, pour le rafraîchir ou l'exciter ; mais ce sont des éléments secondaires, à côté de celui-ci : le Soleil. C'est comme un culte au Soleil qui s'exprime à vingt reprises tout le long du roman, en descriptions enthousiastes, en exclamations passionnées. Réminiscence classique ? Peut-être ; mais aussi émotion sincère, instinct qui vient de la race et du sol. Il n'y a rien de pareil dans *Werther*. L'effet en est saisissant, par contraste avec les sombres pensées dont l'âme d'Ortis est pleine, et les ténèbres de la mort où il court.

Autre recommandation. Il faut prendre garde, non pas seulement aux péripéties du drame, à ce que sent et souffre Ortis, mais encore à ce qu'il dit. La précaution sera bonne ; car il parle beaucoup trop ; même il disserte. On ne peut pas dissimuler que c'est le grand défaut du livre. Toutefois on

pourrait soutenir qu'il ne fait pas, à proprement parler, de digressions. Ortis vit et souffre intellectuellement autant que par sa passion. Toutes les opinions qu'il exprime sur les hommes, les événements, la vie contribuent, autant que ses chagrins de fait, à former son angoisse et à le pousser au suicide. Ortis n'est d'ailleurs pas un jeune homme quelconque : il a étudié à l'Université, il est homme de lettres et un peu philosophe. Les *Dernières Lettres* sont le roman d'un jeune intellectuel, n'oublier cela à aucun moment, — d'un jeune intellectuel de la fin du dix-huitième siècle : ce qui fait qu'il dit, çà et là, des choses qu'on a beaucoup répétées par la suite, et d'un style dans lequel on ne les répète plus.

Certes, ce n'est pas un roman du genre divertissant, à moins qu'on ne veuille le lire en s'en moquant, ce qui n'est que trop facile ; mais à ce compte il n'est guère d'œuvre de l'âge romantique qui tienne debout. Oui, on peut rire d'Ortis naïf et emphatique. Mais on n'y songera plus, si

l'on commence la lecture du livre en se disant : qu'il y a là un curieux cas de trouble mental, causé par un développement trop précoce et une éducation excessivement littéraire : en vérité, justement parce que l'auteur ne l'a pas voulu et ne s'en est même pas douté, c'est un cas tout à fait curieux et digne d'étude. Et encore : que c'est un document très important pour l'histoire du temps ; qu'on se dise que les opinions, les maximes, les préférences et les colères d'Ortis ont été celles d'un nombre immense de ses contemporains et de quelques générations à la suite. On aura peut-être moins envie de sauter par-dessus les plus longues dissertations, si l'on sait qu'elles ont chacune une valeur historique mesurable, si l'on ne sent le grand courant qui entraînait dans ses flots confus tous les jeunes de ce temps-là, et Foscolo.

— Et ne pas s'amuser à instituer un concours entre *Werther* et *Ortis*, pour décerner le prix à l'un ou à l'autre, comme on l'a fait. Il est évident que Gœthe a tout

d'abord le mérite d'avoir été le premier et d'avoir servi de modèle, — que sans *Werther* Foscolo n'eût pas écrit *Ortis*, bien qu'il ait essayé de l'insinuer. Le sujet est exactement le même, et les péripéties principales, et même un bon nombre de détails ; comme la blancheur que fait au fond de l'allée obscure la robe de Charlotte qui s'éloigne, — et la petite paysanne qu'Ortis se croit obligé, à l'exemple de Werther, de soulager galamment de son fardeau. Il n'est pas douteux qu'*Ortis* est une transposition de *Werther* en italien, mais une transposition faite de génie, et qui vaut presque entière pour une œuvre originale, tant l'auteur y a mis de sa propre substance et de celle de sa race. Si l'on dit que le roman de Gœthe est beaucoup supérieur comme œuvre d'art, mais qu'il y a beaucoup plus de choses intéressantes dans la tête d'Ortis, et qu'au demeurant ils sont, l'un et l'autre, émouvants au même degré, on aura prononcé peut-être un jugement assez équitable, pour être si bref.

Disons maintenant bien haut que les *Dernières Lettres* sont un livre tout à fait immoral, — ou plutôt, pis que cela : démoralisant. Dans la catégorie des mauvais livres, il mériterait même une mention spéciale. Car il ne contient rien qui blesse gravement les oreilles, et le grand amour d'Ortis pour Thérèse est chastement exprimé. C'est un livre à donner aux jeunes filles... qu'on ferait peut-être mieux de ne pas donner aux jeunes gens, du moins à certains. Ce romancier, qui n'est pas un philosophe de profession et ne cherche pas midi à quatorze heures, énonce, avec beaucoup d'éloquence mais beaucoup de vraisemblance aussi, et on dirait presque de bon sens, quelques-unes des meilleures raisons qui sont de désespérer de la vie. Il en eut lui-même du remords, ou jugea bon d'en montrer, et plus tard ne voulut republier son œuvre qu'en l'accompagnant d'une préface, qu'il appelait un contrepoison. Aujourd'hui, il n'eût pas pris cette peine.

JULIEN LUCHAIRE.

Au Lecteur

En publiant ces lettres, je veux élever un monument à la vertu inconnue et consacrer à la mémoire de mon seul ami les larmes qu'il m'est, pour l'heure, interdit de verser sur son tombeau. Et vous, lecteur, si vous n'êtes pas de ceux qui exigent d'autrui un héroïsme dont ils sont eux-mêmes incapables, vous accorderez, je l'espère, votre pitié à un jeune homme malheureux, qui peut-être pourra vous servir d'exemple et de consolation.

LORENZO ALDERANI.

Les dernières Lettres de Jacques Ortis

Libertà va cercando, ch'è si cara
Come sa chi per lei vita rifiuta *.

(Dante.)

Monts Euganéens, 11 octobre 1797.

Le sacrifice de notre patrie est consommé : tout est perdu **. La vie, si même elle nous est laissée, ne nous servira plus qu'à pleurer

* Il va, cherchant la liberté, — ce bien si cher,
Comme sait qui pour elle renonce à la vie.

** On sait que, par le traité de Campo-Formio, Bonaparte livra Venise aux Autrichiens, trahissant ainsi sa promesse et les espérances de tous les patriotes italiens. Les Vénitiens suspects d'adhésion à la cause révolutionnaire furent durement traités par leurs nouveaux maîtres. Les monts Euganéens, où vient se cacher Ortis, font partie du territoire vénète. Le traité de Campo-Formio est du mois d'octobre 1797 ; on voit que le roman commence juste au moment où se produit cet événement dont il est comme la conséquence morale.

sur nos désastres et sur notre infamie. Oui, je le sais : mon nom est sur la liste de proscription ; mais veux-tu donc que, pour échapper à des persécuteurs, je demande asile à des traîtres ? — Rassure ma mère ; vaincu par ses larmes, je lui ai obéi ; j'ai quitté Venise pour fuir les premières persécutions, les plus féroces. Mais maintenant me faudrait-il aussi abandonner cette ancienne retraite, où, sans perdre de vue mon malheureux pays, je puis encore espérer quelques jours de paix ?

Tu me fais frémir, Lorenzo ! Combien donc y a-t-il de victimes ? Mais hélas ! nous-mêmes Italiens, nous trempons les mains dans le sang italien ! Quant à moi, advienne que pourra. Ayant désespéré de ma patrie, désespéré de moi-même, j'attends tranquillement la prison et la mort. Au moins mon corps ne sera pas recueilli par des mains étrangères ; mon nom sera pleuré tout bas par quelques hommes de bien, nos compagnons d'infortune ; et mes restes reposeront dans la terre de mes aïeux.

---

13 octobre.

Je t'en conjure, Lorenzo, n'insiste plus. J'ai décidé de ne pas m'éloigner de ces collines. J'avais, il est vrai, promis à ma mère de me réfugier dans un autre pays ; mais le cœur m'a manqué. Elle me pardonnera, je l'espère. Et puis, est-ce que cette vie mérite d'être conservée au prix d'une lâcheté, au prix de l'exil ? Combien de nos compatriotes, loin de leur foyer, pousseront des gémissements de regret ! En effet, sur quoi pouvons-nous compter, sinon sur la pauvreté et sur le mépris ? tout au plus sur une passagère et stérile pitié, seule consolation que les nations civilisées sachent offrir à l'étranger fugitif. D'ailleurs où chercherai-je asile ? en Italie, sur cette terre prostituée, toujours prête à servir de prix à la victoire ? Ces gens * qui nous ont dépouillés, raillés, vendus, pourrai-je les avoir devant les yeux sans pleurer de rage ? Fléaux des peuples, ils se servent de la liberté comme les papes se servaient des croisades. Hélas ! bien souvent, désespérant de me venger, comme je me planterais un couteau dans le cœur,

* Les Français. Plus bas, les Autrichiens.

comme j'aimerais voir couler la dernière goutte de mon sang au milieu des derniers cris d'agonie de ma patrie !

Et les autres ! ils ont acheté notre esclavage, recouvrant à force d'or ce que leur sottise et leur lâcheté leur avaient fait perdre sur le champ de bataille ! C'est vrai, je suis comme un de ces malheureux qu'on s'est trop pressé de faire mourir, et qui ont été enterrés vivants : revenus à eux dans leur tombe, parmi les ténèbres et les ossements, ils sont sûrs qu'ils vivent, mais sûrs aussi qu'ils ne reverront jamais la douce lumière de la vie, condamnés à mourir dans les blasphèmes et dans les tortures de la faim...

Et pourquoi nous faire entrevoir la liberté, nous faire entendre sa voix, si c'est pour nous la retirer ensuite à jamais ? et de quelle façon infâme !

---

16 octobre.

Allons ! n'en parlons plus. La tempête semble apaisée. Si le danger revient, rassure-toi, j'essaierai tout pour y échapper. En attendant, je vis tranquille, aussi tranquille que possible. Je ne vois personne au

monde. J'erre sans cesse à travers la campagne. Pourtant, à te dire la vérité, je pense, et je me ronge. — Envoie-moi quelques livres.

Que devient Laurette ? Pauvre enfant ! Je l'ai laissée hors d'elle-même. Elle est belle et jeune encore, mais sa raison est faible, et son cœur souffre, souffre désespérément ! Je ne l'ai pas aimée : pourtant elle m'avait choisi comme unique consolateur ; dans sa détresse, elle avait versé dans mon cœur toute son âme, ses erreurs et son martyre, et pour cela, soit par pitié, soit par reconnaissance, je t'assure que j'aurais fait d'elle, de bon cœur, la compagne de toute ma vie. La destinée ne l'a pas voulu ; peut-être est-ce mieux ainsi. Elle aimait Eugène, il est mort dans ses bras. Son père et ses frères ont été contraints de fuir leur patrie, et cette malheureuse famille reste privée de tout secours humain, vivant Dieu sait comme... de ses larmes! Voici encore une de tes victimes, ô Liberté ! Sais-tu, Lorenzo, qu'en t'écrivant je pleure comme un enfant ? Hélas! j'ai toujours eu affaire à de vilaines gens; et les rares fois où j'ai rencontré des cœurs honnêtes, c'est pour en avoir pitié. Adieu, adieu.

---

18 octobre.

Michel m'a apporté le Plutarque, je t'en remercie. Il m'a dit que tu m'enverras d'autres livres, dès que tu en auras l'occasion. Pour le moment cela suffit. Grâce au divin Plutarque, je pourrai me consoler des crimes et des malheurs de l'humanité en tournant mes yeux vers ces hommes illustres, ces princes du genre humain qui survivent à tant de siècles, à tant de nations. Et pourtant, si je les dépouille de la splendeur que leur donne l'histoire, du respect qui s'attache à l'antiquité, je crains de n'avoir pas tant à me louer ni des anciens, ni des modernes, ni de moi-même... O race humaine !

---

23 octobre.

Si l'espérance de la paix doit m'être permise, ô Lorenzo, je l'ai trouvée. Le curé, le médecin, et tous les humbles mortels de ce coin de terre me connaissent depuis mon enfance, et m'aiment. Si retirée que soit la vie que je mène, tous me recherchent et m'entourent, comme

s'ils voulaient apprivoiser un animal superbe et sauvage. Pour l'instant, je laisse faire. A la vérité, je n'ai pas eu tant à me louer des hommes, que je puisse m'y fier ainsi, tout d'un coup : d'autre part, la vie du tyran qui frémit et tremble à chaque minute d'être égorgé, me semble une agonie lente et honteuse. — Dans l'après-midi, je m'assieds avec eux sous le platane de l'église, je leur fais la lecture des vies de Lycurgue et de Timoléon. Dimanche, tous les paysans s'étaient groupés en foule autour de moi, et bien que ne saisissant pas complètement, ils restaient là, m'écoutant bouche bée.

Je crois que le désir de connaître et de redire l'histoire des temps passés est engendré par notre amour-propre. Il veut nous leurrer d'une prolongation de la vie, nous relier aux êtres et aux choses qui ne sont plus, pour les faire en quelque sorte notre propriété. Il se complaît à la pensée de parcourir les siècles, et de posséder un autre univers. Avec quelle passion un vieux travailleur me contait, ce matin même, l'existence des curés du pays qui vivaient pendant son enfance ; comme il me décrivait les désastres de cet orage d'il y a trente-sept ans, et les jours d'abondance, et les jours de

famine, rompant de temps en temps le fil de son récit, le reprenant, et s'excusant des infidélités de sa mémoire ! — Et c'est ainsi que je parviens à oublier que je vis.

M. T., que tu as connu à Padoue, est venu me rendre visite. Il m'a dit que tu lui parlais souvent de moi, et que tu lui as écrit avant-hier à mon sujet. Lui aussi s'est réfugié à la campagne pour fuir les premières fureurs de la populace *, bien qu'à la vérité il se soit peu mêlé aux affaires publiques. J'avais entendu parler de lui comme d'un homme fort cultivé et d'une honnêteté parfaite, qualités déjà redoutées autrefois, mais qu'aujourd'hui on ne possède plus impunément. Il est d'attitude courtoise, de physionomie bienveillante et parle à cœur ouvert. Quelqu'un l'accompagnait ; le fiancé de sa fille, je crois. C'est peut-être un bon et brave garçon, mais sa figure ne dit rien. — Bonne nuit.

* En Italie, à cette époque, les libéraux et révolutionnaires se recrutaient surtout dans les rangs de la noblesse et de la bourgeoisie ; le petit peuple, dominé par le clergé, était en général hostile à la Révolution.

24 octobre.

J'ai fini pourtant par le prendre au collet, ce coquin de petit paysan qui abîmait notre verger, coupant et cassant tout ce qu'il ne pouvait dérober. Il était sur un pêcher, et moi sous une tonnelle : il tailladait allègrement les branches encore vertes, car il ne restait plus de fruits. A peine lui eus-je mis la main dessus, qu'il commença à hurler : « Miséricorde ! » — Il m'avoua que depuis plusieurs semaines il faisait ce sot métier, parce que, quelques mois auparavant, le frère de mon jardinier avait dérobé à son père un sac de fèves. « Et ton père alors t'apprend à voler ? — Sur ma parole, Monsieur, tout le monde le fait ! » — Je l'ai laissé aller, et tout en enjambant une haie, je m'écriais : « Voilà la société en miniature ; ils sont tous ainsi ! »

---

26 octobre.

Je l'ai vue, Lorenzo, la « divine enfant », et je t'en remercie. Je la trouvai assise, miniaturant son propre portrait. Elle se leva, m'accueillit comme si elle m'avait toujours connu, puis en-

voya un domestique à la recherche de son père. — « Il n'espérait pas votre visite, me dit-elle, et doit être dehors. Mais il ne tardera pas à rentrer. » Une petite fille se jeta sur elle, lui murmurant je ne sais quoi à l'oreille. — « C'est un ami de Lorenzo, lui répondit Thérèse, celui que papa est allé voir avant-hier. »

Là-dessus M. T. rentra et me reçut familièrement, me remerciant de m'être souvenu de lui. Thérèse, tenant sa petite sœur par la main, s'en allait à ce moment. « Voyez, me dit-il en me désignant ses deux filles qui sortaient de la chambre, nous voici tous. » Il me parut dire ces mots comme s'il voulait me faire entendre qu'il lui manquait sa femme. Mais il ne la nomma pas. Nous avons causé longtemps. Thérèse est entrée comme je prenais congé. « Nous sommes voisins, me dit-elle ; venez donc quelquefois passer la soirée avec nous. »

Et je rentrai chez moi le cœur en fête. — Quoi ? le spectacle de la beauté suffirait à endormir toutes les douleurs en nous, pauvres mortels ? Voilà pour moi une source de vie, la seule, assurément, — et qui sait ? fatale peut-être ! Mais si mon destin m'a voué à de perpétuelles tempêtes intérieures, n'est-ce pas tout un ?

---

28 octobre.

Tais-toi, tais-toi. Il y à des jours où je ne suis plus sûr de moi, où je ne sais quel démon m'enflamme, me bouleverse, me dévore. Je présume trop de moi-même, peut-être ?... Pourtant il me semble impossible que notre patrie soit ainsi foulée aux pieds, tant qu'il nous reste encore un souffle de vie. Mais que faisons-nous donc chaque jour ? Nous vivons, nous nous plaignons ! Allons ! ne me parle plus de tout cela, je t'en conjure. En me faisant ainsi le récit de tous nos malheurs, veux-tu peut-être me reprocher de rester ici inactif ? Et ne t'aperçois-tu pas que tu me fais souffrir mille morts ! Ah ! si notre tyran n'était pas une nation tout entière, et si les esclaves étaient moins dégradés, ma main seule pourrait suffire ! Mais ceux qui m'accusent maintenant de lâcheté, me traiteraient alors de criminel ; et l'homme le plus sage me prendrait en pitié ; il ne verrait dans mon acte, au lieu du dessein d'un brave, que le délire d'un insensé. Et que veux-tu qu'on entreprenne, entre deux peuples puissants qui, ennemis jurés, féroces, irréconciliables, ne s'unissent

que pour nous enchaîner ? Quand la force ne leur suffit pas, ils nous dupent en excitant chez nous, les uns l'enthousiasme pour la liberté, les autres le fanatisme religieux. Et nous tous, corrompus par la servitude passée et par l'anarchie présente, nous gémissons comme de lâches esclaves, trahis, affamés, mais jamais révoltés, ni par la trahison, ni par la faim !

Hélas ! si je le pouvais, j'ensevelirais ma maison, les miens et moi-même, pour ne rien laisser, rien qui pût accroître l'orgueil que leur causent leur toute-puissance et mon abaissement. Il y a eu des peuples qui pour ne pas se soumettre aux Romains, ces voleurs de l'univers, livrèrent aux flammes leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants et eux-mêmes, et sous les ruines glorieuses de leur patrie en cendres, enterrèrent leur inviolable indépendance...

1er novembre.

Je me porte bien pour le moment, — bien, comme le malade endormi qui ne sent plus ses douleurs. Je passe mes journées tout

entières chez M. T., qui m'aime comme un fils. Je m'abandonne à l'illusion, le bonheur apparent de cette famille me semble véritable ; et je me crois heureux aussi. Je le serais du moins s'il n'y avait là ce fiancé, car vraiment, je ne hais personne au monde, mais il y a certains hommes que j'ai besoin de ne voir que de loin. Son beau-père, hier soir, me faisait de lui un long éloge, qui ressemblait à un certificat. « Bon, ponctuel, patient... » Et rien de plus ? Quand bien même il posséderait ces vertus avec la perfection des anges, s'il doit avoir toujours le cœur aussi mort, et cet air magistral que n'animent jamais ni le sourire de la joie, ni la muette douceur de la pitié, il ne sera jamais pour moi qu'un de ces rosiers sans fleurs, dont je ne sens que les épines. Que devient l'homme, si on l'abandonne exclusivement à la raison froide, au calcul ? un misérable, bassement misérable. — Au demeurant, Edouard est musicien, joue convenablement aux échecs ; il mange, il dort, il se promène et fait toutes choses montre en main. Il parle sans emphase, sauf lorsqu'il porte aux nues sa bibliothèque riche et choisie. Mais quand il me répète plusieurs fois de son ton doctrinal « riche et choisie », je me retiens pour ne pas

lui donner un formel démenti ! Si toutes les divagations humaines qui, sous le nom de *science* et de *doctrine*, ont été écrites et imprimées dans tous les siècles et chez toutes les nations, pouvaient être condensées, ne fût-ce qu'en un millier de volumes, l'orgueil humain aurait lieu d'être satisfait ! — Allons ! toujours ma manie de disserter !...

Entre temps je me suis mis à faire l'éducation de la petite sœur de Thérèse. Je lui apprends à lire et à écrire. Quand je suis avec elle, ma figure s'éclaire, mon cœur est joyeux comme il ne l'a jamais été, et je fais mille enfantillages. Je ne sais pourquoi, mais tous les enfants m'aiment. Et puis cette petite fille est si jolie, toute blonde et frisée, les yeux bleus, fraîche, éclatante et potelée ; on croirait une Grâce de quatre ans ! Si tu la voyais courir au-devant de moi, s'accrocher à mes genoux, me fuir afin que je la poursuive, me refuser un baiser, et tout d'un coup me coller ses petites lèvres sur la bouche .. Aujourd'hui, j'étais en haut d'un arbre à cueillir des fruits, et cette petite créature me tendait les bras, et, balbutiant, me suppliait de ne pas tomber, « par pitié ! »

Quel automne splendide ! Adieu Plutarque !

Il reste toujours fermé sous mon bras. Depuis trois jours je perds la matinée à remplir une corbeille de pêches et de raisins que je recouvre de feuilles. Puis je me mets en route le long du ruisseau et, arrivé à la villa, j'éveille toute la famille en chantant la chanson des vendanges !

---

12 novembre.

Hier, jour de fête, nous avons en grande pompe transplanté les pins des collines voisines sur la petite montagne qui fait face à l'église. Déjà mon père avait essayé de fertiliser ce stérile monticule ; mais les cyprès qu'il y a mis n'ont jamais pu grandir, et ces pins sont encore tout jeunes. Aidé de quelques ouvriers, j'ai moi-même couronné le sommet, du côté où l'eau descend, de cinq peupliers qui ombrageront le versant oriental d'un bosquet touffu. Les premiers ils recevront le salut du soleil, quand il s'élèvera splendide par-dessus les cimes des montagnes. Hier, précisément, le soleil, plus éclatant qu'à l'ordinaire, réchauffait l'air glacé par les brumes de l'automne expirant. Vers midi, les villageoises arrivèrent, vêtues de leurs tabliers des grands jours, et mêlant aux

jeux et aux danses les chansons et les « santés ». Telle d'entre elles était l'épouse nouvelle, telle autre la fille, telle autre l'amante de quelqu'un des travailleurs. Tu sais que nos paysans ont coutume, chaque fois que l'on fait des plantations, de changer ainsi la fatigue en plaisir ; ils croient, selon une vieille tradition de leurs ancêtres, que sans le tintement joyeux des verres, les arbres ne pourraient pousser des racines solides dans une terre nouvelle.

Et pendant ce temps j'imaginais, dans l'avenir lointain, une journée d'hiver comme celle-ci, alors que la tête blanche, m'appuyant sur ma canne, je me traînerai pas à pas, cherchant à me réconforter aux rayons du soleil, du soleil si cher aux vieillards. Je saluerai, comme ils sortiront de l'église, les villageois courbés, mes compagnons des jours anciens où la jeunesse emplissait nos membres de vigueur ; je prendrai plaisir à voir les fruits, si tardifs qu'ils soient, qu'auront produits les arbres plantés par mon père Alors d'une voix affaiblie je conterai notre humble histoire à mes petits-enfants, ou aux tiens, — ou à ceux de Thérèse, qui joueront autour de moi. Puis, quand mes os refroidis dormiront au pied de ce bosquet, devenu épais et ombreux, les vieux

du pays viendront peut-être, par les soirs d'été, mêler leurs soupirs aux murmures troublants du feuillage, et quand sonnera la cloche des morts, ils prieront pour le repos de l'âme de l'homme de bien, et recommanderont sa mémoire à leurs enfants. Et si parfois le moissonneur fatigué vient ici se reposer des brûlantes ardeurs de juin, il s'écriera, en regardant ma tombe : « C'est lui, c'est lui qui planta ces frais ombrages hospitaliers »...

Illusion ! Illusion !... Comment celui qui n'a plus de patrie peut-il se dire : « Je laisserai mes cendres ici ou là ! »

O fortunati ! e ciascun era certo
Della sua sepoltura; ed ancor nullo
Era, per Francia, talamo deserto *.

---

20 novembre.

J'ai plusieurs fois commencé cette lettre sans en venir à bout. La journée trop belle, la promesse de me trouver à la villa à une heure

* « Oh ! bienheureux ! Car chacun était sûr
« De son tombeau ; et pour la France encore
« Aucun lit n'était déserté ». (Dante, *Paradis*, XV.
Mais le texte n'est pas exactement cité par Foscolo)

donnée et la solitude... Tu ris ? Avant-hier et hier, je me réveillais avec l'intention de t'écrire, et sans m'en apercevoir je me trouvais hors de chez moi.

Il pleut, il grêle, il tonne. Je veux me résigner à l'inévitable, et employer cette journée infernale en t'écrivant.

Il y a six ou sept jours, nous avons fait un pèlerinage. J'ai vu la nature plus belle que jamais. Thérèse, son père, Edouard, la petite Isabelle et moi sommes allés visiter la maison de Pétrarque, à Arquà. Arquà, tu le sais, est environ à quatre milles de chez moi ; mais, pour raccourcir la promenade, nous prîmes le chemin montant. C'était à l'aube de la plus belle journée d'automne. On eût dit que la nuit et son cortège de ténèbres et d'étoiles s'enfuyait devant le soleil qui sortait des brouillards à l'orient, dans sa splendeur immense de souverain de l'univers. Et l'univers souriait. Les nuages dorés et teints de mille couleurs montaient vers la voûte du ciel, qui tout entier lumineux semblait prêt à s'ouvrir pour répandre sur les mortels les grâces de la divinité. Je saluais à chaque pas la famille des fleurs et des herbes qui peu à peu redressaient leurs têtes inclinées sous la gelée matinale. Les arbres

murmuraient doucement, et faisaient étinceler à la lumière les gouttes transparentes de la rosée, tandis que le vent d'aurore séchait les plantes trempées par la nuit. On pouvait entendre une harmonie solennelle se répandre confusément, parmi les bruissements de la forêt, les gazouillements des oiseaux, les bêlements des troupeaux, le murmure des rivières et la rumeur du travail humain. Et en même temps soufflait une brise pleine des parfums qu'exhalait la terre toute vibrante de plaisir, et qui des vallées et des montagnes montait vers le soleil, premier ministre de la Nature. — Je plains le malheureux qui peut à son réveil rester muet et glacé, et contempler tant de bienfaits sans que ses yeux se mouillent de reconnaissance!

Alors aussi, j'ai vu Thérèse dans tout l'épanouissement de sa grâce. Son aspect, d'abord empreint d'une douce mélancolie, s'animait peu à peu d'une joie simple et vive qui jaillissait du cœur; sa voix en était comme étouffée; ses grands yeux noirs, d'abord ouverts dans le ravissement, se remplissaient de larmes, tout son être semblait possédé par la beauté sacrée de la campagne. Quand une âme est envahie d'un si grand flot d'émotion, il faut qu'elle s'ouvre et se déverse dans une âme amie. Et Thérèse se tour-

nait vers Edouard... Seigneur Dieu ! Il semblait marcher à tâtons dans les ténèbres de la nuit, ou dans un de ces déserts auxquels la nature a refusé toutes ses bénédictions ! Elle le quitta brusquement, et s'appuya à mon bras, en me disant..... Mais, Lorenzo, j'ai beau vouloir continuer, il faut cependant que je me taise. Si je pouvais te dépeindre son accent, ses gestes, la musique de sa voix, sa physionomie céleste, ou même te transcrire tout simplement ses paroles, sans en changer, sans en transposer une syllabe, certainement tu m'en saurais gré. A le faire autrement, je me peinerais moi-même. A quoi bon copier imparfaitement un tableau inimitable, dont la renommée seule produit une impression plus vraie que la mauvaise copie que nous pourrions en faire ? Et ne trouves-tu pas que je ressemble aux poètes, traducteurs d'Homère ? car tu vois, toute la peine que je prends ne sert qu'à noyer la flamme de mon sentiment, à l'affaiblir en une phraséologie languissante.

Lorenzo, j'en ai assez. A demain la suite de mon récit. De plus en plus le vent fait rage ; cependant je veux tenter de me mettre en route. Je saluerai Thérèse de ta part.

... Parbleu ! je suis bien forcé de continuer

cette lettre : à l'entrée de la maison un marécage barre le chemin ; je pourrais le franchir d'un saut, mais après ? La pluie ne cesse pas ; midi est passé, et peu d'heures nous séparent de la nuit, qui nous menace de la fin du monde. Pour aujourd'hui, journée perdue. Oh ! Thérèse !

« Je ne suis pas heureuse », m'a dit Thérèse. Et ces mots m'ont déchiré le cœur. Je marchais à ses côtés dans un silence profond. Edouard rejoignit le père de Thérèse, et ils nous précédaient en causant. La petite Isabelle était derrière nous, portée par le jardinier... — *Je ne suis pas heureuse...*

J'avais compris toute la signification terrible de ces mots, et je gémissais en mon cœur en voyant près de moi la victime qui devait se sacrifier à l'intérêt et aux préjugés. Thérèse, s'apercevant de ma tristesse, changea de ton et essaya de sourire : « Un cher souvenir », expliqua-t-elle... mais elle baissa brusquement les yeux... Je ne me risquai pas à répondre.

Nous étions déjà près d'Arquà, et, tandis que nous descendions la pente verdoyante, les villages que jusque-là nous apercevions dispersés dans les vallées, à nos pieds, s'estompaient et disparaissaient. Nous nous sommes enfin

trouvés sur une avenue bordée d'un côté par des peupliers frémissants, qui laissaient tomber sur nos têtes leurs feuilles les plus jaunes, et de l'autre ombragée par de très grands chênes dont l'épaisseur muette faisait contraste avec la douce verdure des peupliers. Ici et là les deux lignes d'arbres parallèles étaient réunies par des rameaux de vigne sauvage en arceaux, qui formaient autant de festons mollement agités par le vent du matin. Thérèse alors s'arrêta et s'écria : « Que de fois je me suis étendue sur cette herbe, à l'ombre fraîche de ces chênes ! J'y venais souvent l'été dernier, avec ma mère. »

Elle se tut, et se retourna, sous le prétexte d'attendre la petite Isabelle, restée un peu en arrière; mais je soupçonnai qu'elle me quittait pour cacher les larmes dont ses yeux étaient pleins, et que peut-être elle ne pouvait plus contenir.

« Mais, lui dis-je, pourquoi donc votre mère n'est-elle jamais ici ?

— Depuis plusieurs semaines elle est à Padoue chez sa sœur. Elle vit séparée de nous peut-être pour toujours ! Mon père l'aimait ; seulement, depuis qu'il s'est obstiné à me donner un mari que je ne puis aimer, l'union de notre famille est détruite. Ma pauvre mère, après avoir

combattu en vain ce mariage, s'est éloignée, ne voulant pas avoir part à mon malheur inévitable. Et je reste ainsi abandonnée de tous. J'ai donné ma promesse à mon père, et je ne veux pas lui désobéir... Mais ma peine se double de voir ma famille ainsi divisée à cause de moi.... Quant à moi, courage ! »... Et à ce mot les larmes ruisselaient de ses yeux.

« Pardonnez-moi, ajouta-t-elle, j'avais besoin de soulager mon cœur, de dire toute mon angoisse. Je ne puis ni écrire à ma mère, ni avoir jamais une lettre d'elle. Mon père, orgueilleux et inflexible dans ses résolutions, ne veut plus l'entendre nommer ; il me répond sans cesse qu'elle est sa pire et ma pire ennemie. Et pourtant je sens que je n'aime pas, que je n'aimerai jamais ce mari, auquel je suis déjà liée... »

Imagine-toi, Lorenzo, l'état où je me trouvais à ce moment ! Je ne savais ni la consoler, ni lui répondre, ni la conseiller.

« Pour l'amour de Dieu, reprit-elle, ne vous affligez pas, je vous en conjure ; je me suis confiée à vous ; j'ai tant besoin de trouver quelqu'un qui sache me plaindre... une sympathie, je n'ai que vous seul... »

Pauvre ange ! Oui... oui... Si je pouvais pleurer, moi, éternellement, et sécher, à ce prix, toutes tes larmes ! Ma misérable vie est à toi, toute à toi ! Je te la consacre et je la consacre à ton bonheur.

Que de malheurs, Lorenzo, dans une seule famille, quel entêtement que celui de M. T., qui par ailleurs est un parfait honnête homme ! Il aime passionnément sa fille, souvent il fait son éloge et la regarde avec tendresse ; et en même temps il lui tient le couteau sur la gorge. Thérèse, quelques jours plus tard, me raconta comment, doué d'une âme ardente, il vécut toujours consumé de passions malencontreuses ; ayant par sa prodigalité compromis l'équilibre de ses revenus ; persécuté par ces gens qui, aux époques de révolutions, édifient leur propre fortune sur la ruine des autres, tremblant pour ses enfants, il croit parer à la ruine de sa maison en s'alliant à un « homme de bon sens », riche, futur héritier d'une fortune considérable... Fumée que cela, peut-être... même certainement. Je parierais cent contre un qu'il ne donnerait pas sa fille à un homme auquel manquerait un demi-quartier de noblesse : *Qui est né noble mourra noble.* Il s'obstine d'autant plus qu'il considère l'op-

position de sa femme comme une atteinte à sa propre autorité, et ce sentiment tyrannique le rend plus inflexible encore... Et malgré tout il a bon cœur ; sa physionomie ouverte, ses manières caressantes avec sa fille, et la façon dont parfois il la plaint à voix basse, prouvent qu'il gémit intérieurement de voir la résignation douloureuse de cette pauvre enfant, mais... Et quand, par cet exemple, je vois comment la fatalité pousse les hommes à chercher le malheur, et le chercher à la lanterne, et veiller, suer et pleurer pour s'en fabriquer un bien, cruel, éternel... je me briserais le crâne de peur qu'une pareille tentation ne se logeât dans ma cervelle.

Je te laisse, Lorenzo ; Michel m'appelle pour le dîner. Je reviendrai t'écrire, si je ne puis faire mieux, dans un moment.

Le mauvais temps s'est dissipé ; il fait le plus bel après-midi du monde. Le soleil a décidément percé les nuages, et console la nature attristée en répandant sur son visage un de ses rayons. Je t'écris devant le balcon, d'où je contemple l'éternel flambeau qui va peu à peu se perdant au fond de l'horizon enflammé. L'air redevient tranquille, et la campagne, bien

qu'inondée, couronnée d'arbres déjà dépouillés et parsemée de plantes brisées, paraît plus gaie qu'avant l'orage. C'est ainsi, ô Lorenzo, que le malheureux, à la première lueur d'espérance, chasse ses tristes pensées et trompe sa douleur par des joies auxquelles il demeurait insensible au sein de l'aveugle prospérité... Mais pendant ce temps le jour tombe, j'entends la cloche du soir. Il me faut donc achever une bonne fois mon récit.

Nous poursuivîmes notre court pèlerinage jusqu'au moment où nous apparut, toute blanche dans le lointain, la maisonnette qui jadis recueillait

> Quel grande alla cui fama è angusto il mondo,
> Per cui Laura ebbe in terra onor celesti *.

Je me suis approché comme si j'allais me prosterner sur la tombe de mes aïeux, et comme un de ces prêtres qui, muets et respectueux, circulaient dans les bois qu'habitaient les dieux. La maison sacrée du grand Italien tombe en ruines, par l'impiété de celui qui possède un pareil trésor. C'est en vain que le voyageur viendra des contrées lointaines pour chercher

* « Ce grand homme pour la gloire duquel le monde est trop étroit,
« Et par qui Laure eut ici-bas des honneurs célestes. »

avec une dévote admiration la chambre encore vibrante des harmonies célestes de Pétrarque. A sa place il trouvera pour y verser ses pleurs un amas de décombres couvert d'orties et d'herbes sauvages, dont le renard farouche aura fait sa tanière. Italie ! apaise les ombres de tes grands hommes !... Oh ! je me ressouviens, et mon âme en gémit, des dernières paroles de Torquato Tasso. Après avoir supporté quarante-sept années les moqueries des courtisans, les querelles des pédants et l'orgueil des princes, tantôt emprisonné et tantôt vagabond, et sans cesse mélancolique, malade et pauvre, il s'étendit enfin sur son lit de mort. Et là, près d'exhaler son dernier soupir, il écrivait : « Je ne veux pas me plaindre de la mauvaise fortune, pour ne pas parler de l'ingratitude des hommes, qui ont pourtant voulu ce triomphe, de me faire mourir mendiant. » Cher Lorenzo, ces mots me résonnent sans cesse dans le cœur, et je crois connaître quelqu'un qui, un jour peut-être, mourra en les répétant.

En attendant, je récitais à voix basse, l'âme toute amour et toute harmonie, la chanson : *Claires, fraîches, douces eaux...* et l'autre : *De pensée en pensée, de colline en colline,* et le sonnet : *Restons, Amour, à con-*

templer notre gloire *, et tous ceux de ces poèmes surhumains que ma mémoire surexcitée sut alors suggérer à mon cœur.

Thérèse et son père s'en étaient allés avec Edouard qui avait à revoir les comptes d'un fermier, dans un domaine qu'il possède de ces côtés. J'ai su, depuis, qu'il est sur le point de partir pour Rome, à cause de la mort d'un de ses cousins. Et il n'en aura pas fini de sitôt, car les autres parents s'étant emparés des biens du mort, l'affaire ira devant les tribunaux.

Quand ils revinrent, cette famille de paysans nous servit à déjeuner, après quoi nous avons pris le chemin du retour. Adieu, adieu. J'aurais encore d'autres choses à te raconter, mais, à dire la vérité, je ne t'écris pas de bon cœur... Justement ! j'oubliais de te dire qu'en revenant Edouard ne quitta pas Thérèse et lui parla longuement, l'importunant presque et d'un air autoritaire. D'après quelques paroles que je pus entendre, je soupçonne qu'il la tourmentait afin de savoir à tout prix de quoi nous avions parlé. Tu vois d'après cela que je dois espacer mes visites... du moins jusqu'à son départ.

* Chiare, fresche, dolci acque...
— Di pensier in pensier, di monte in monte...
— Stiamo, Amor, a veder la gloria nostra... (Pétrarque.)

Bonne nuit, Lorenzo ; conserve cette lettre. Quand Edouard emportera le bonheur avec lui et que moi je ne verrai plus Thérèse, et que sa gentille petite sœur ne jouera plus sur mes genoux, en ces jours d'ennui pendant lesquels on regrette même la douleur, nous relirons ces souvenirs, étendus sur les pentes de la colline qui regarde la retraite d'Arquà, à l'heure où le jour s'éteint. La pensée que Thérèse fut notre amie séchera nos pleurs. Faisons-nous un trésor de sentiments précieux et doux, qui à travers les années qui nous restent, nouvelles années de tristesse et de persécution peut-être, réveille en nous au moins le souvenir que nous n'avons pas toujours vécu dans la douleur.

---

22 novembre.

Encore trois jours, et Edouard, pour tout dire en un mot, ne sera plus ici. Le père de Thérèse l'accompagnera jusqu'à la frontière. On m'avait laissé entendre qu'il me demanderait de faire avec lui ce court voyage : mais je me suis excusé, parce que je veux absolument partir ; j'irai à Padoue. Je ne dois pas abuser

de l'amitié de M. T., ni de sa confiance... « Tenez bien compagnie à mes filles », me disait-il ce matin. A l'entendre, il me croit un Socrate... Moi ! et près de cette créature angélique, créature faite pour aimer et pour être aimée ? si malheureuse en même temps ! Et je me sens toujours en harmonie parfaite avec ceux qui souffrent, trouvant, en vérité, un je ne sais quoi de méchant chez l'homme heureux.

Je ne sais comment il ne s'aperçoit pas qu'en lui parlant de sa fille je me trouble, je balbutie, je change de visage et suis comme un voleur devant son juge. Sur ce point je me plonge dans des réflexions, et je blasphémerais le Ciel quand je vois chez cet homme tant de qualités excellentes, toutes gâtées par ses préjugés et un fatal aveuglement, qui lui réservent des larmes amères... C'est ainsi que je dévore mes jours, m'irritant sur mes propres malheurs et sur ceux des autres.

Et pourtant je le regrette : souvent je ris de moi-même parce que ce pauvre cœur ne peut littéralement pas supporter un instant, un seul instant de repos. Pourvu qu'il soit toujours agité, l'essentiel pour lui n'est pas que les vents lui soient contraires ou propices. Quand la joie lui fait défaut, il a bientôt recours à la

douleur. Hier Edouard est venu me rapporter un fusil de chasse que je lui avais prêté, et prendre congé de moi. Je n'ai pu le voir partir sans me jeter à son cou, bien qu'à la vérité j'eusse dû imiter son indifférence. Je ne sais jamais de quel nom vous autres sages appelez celui qui obéit trop vite aux mouvements de son cœur ? Certes, ce n'est pas un héros ; mais en est-il pour cela un lâche ? Ceux qui traitent de faibles les hommes trop impulsifs ressemblent à ce médecin qui traitait de fou un malade, uniquement parce que la fièvre le faisait délirer. De même je vois les riches dire que la pauvreté est un crime, pour la seule raison qu'elle n'est pas la richesse. Pour moi il n'y a dans tout cela que des mots : rien de réel, rien.

Les hommes, ne pouvant par leur seul effort acquérir l'estime d'autrui ni la leur propre, cherchent à la rehausser en opposant aux défauts de leur voisin ceux que par hasard eux n'ont point. Mais mérite-t-il donc d'être loué pour sa sobriété celui qui par goût n'aime pas le vin ?

Oh ! toi qui discutes paisiblement sur les passions, si tes froides mains ne trouvaient froid tout ce qu'elles touchent, si tout ce qui entre dans ton cœur de glace ne s'y

glaçait rapidement, crois-tu que tu serais aussi fier de ton austère philosophie ? Et comment donc peux-tu raisonner sur des choses que tu ignores ?

Quant à moi, je laisse les sages vanter leur stérile apathie. J'ai lu autrefois dans je ne sais quel poète, que leur vertu n'est qu'un amas de glace qui attire à elle toutes choses, pétrifie tout ce qui l'approche : « Et Dieu ne garde pas toujours sa majestueuse tranquillité ; il s'entoure des vents déchaînés et vole avec les tempêtes. »

---

27 novembre.

Édouard est parti et moi je m'en irai quand reviendra le père de Thérèse. Bonjour...

---

3 décembre.

Ce matin, je m'acheminais de bonne heure vers le village, et j'étais déjà près de la maison T., quand je fus arrêté par les échos lointains d'une harpe. Oh ! je sens mon âme sourire et

toute la volupté qui m'envahit alors parcourt encore tout mon être. C'était Thérèse... Comment puis-je t'imaginer, ô céleste enfant, évoquer en moi ta beauté sans avoir le cœur plein de désespoir ? Hélas ! tu commences à tremper tes lèvres au calice amer de la vie, et moi, de mes propres yeux, je te verrai malheureuse et ne pourrai te soulager que par mes pleurs. C'est moi... c'est moi qui par pitié devrai te conseiller de te résigner à ton malheur.

Certes, je ne pourrais ni me nier, ni m'affirmer que je l'aime ; mais, en tout cas, si cela est... en vérité c'est d'un amour incapable d'un désir, Dieu le sait !

Je m'arrêtais tout d'un coup, sans un battement de paupières, les yeux, les oreilles, tous mes sens occupés à accroître mon extase, en ces lieux où aucun regard étranger ne pouvait me faire rougir de mes transports. Maintenant imagine-toi mon cœur quand j'entendis Thérèse chanter les strophes de Sapho, que j'avais traduites tant bien que mal avec les deux autres odes — ces restes uniques de l'œuvre de la jeune amoureuse, immortelle comme les Muses. D'un bond je me précipitai. J'ai trouvé Thérèse dans son atelier, sur cette même chaise où je l'avais trouvée la première fois, quand

elle peignait son propre portrait. Elle était négligemment vêtue de blanc. Le trésor de sa chevelure très blonde répandue sur ses épaules et sa poitrine, ses yeux divins nageant dans le plaisir, son visage empreint d'une suave langueur, son bras de rose, son pied, ses doigts arpégeant mollement — tout en elle, tout était harmonie. Et je sentais à la contempler un délice nouveau... Pourtant Thérèse semblait confuse de se voir surprise à peine vêtue et regardée par un homme ; et moi-même je commençais à me traiter d'importun et de mal-appris. Elle, cependant, poursuivait sa musique, et je bannis alors tout autre désir, hors celui de l'adorer et de l'entendre. Je ne puis te dire, mon cher, en quel état je me trouvais. Je sais seulement que je ne sentais plus le poids de notre vie mortelle.

Elle se leva en souriant et me laissa seul. Je revins à moi peu à peu. J'ai appuyé ma tête sur cette harpe, et mon visage s'est peu à peu baigné de larmes. Oh ! je me suis senti un peu soulagé...

Padoue, 7 décembre.

Je ne voudrais pas le dire... pourtant je crains que tu ne m'aies pris au mot, et que tu n'aies fait tout ce qu'il était en ton pouvoir pour me chasser de mon doux ermitage. Hier Michel m'arriva à l'improviste. Il venait m'aviser, de la part de ma mère, qu'un logement était déjà prêt pour moi à Padoue, où j'avais déclaré (vraiment je m'en souviens à peine) vouloir me rendre, à la rentrée de l'Université. Il est vrai que j'avais fait le serment d'y venir, et je te l'ai écrit. Mais j'attendais M. T., qui n'est pas encore de retour.

Du reste, j'ai bien fait de saisir ma vocation au vol, et j'ai abandonné mes collines sans dire adieu à âme qui vive. Autrement, malgré tes sermons et mes résolutions, je ne serais jamais parti, jamais plus. Et je te confesse que je sens quelque chose d'amer au fond du cœur, et que souvent la tentation me saisit d'y retourner.

Allons, finalement je suis à Padoue, et prêt à devenir un grand savant, afin que tu n'ailles pas déclarer partout que je me perds en folies.

D'autre part, tâche de ne pas t'opposer à mon désir, quand l'envie me prendra de m'en aller. Car tu sais combien je suis expressément inapte à certaines choses, par-dessus tout quand il s'agit de vivre avec la méthode que les études exigent, au prix de ma paix et de ma libre volonté, ou dis si tu veux — et je te le pardonne — de mon caprice.

En attendant, remercie ma mère, et afin d'atténuer son déplaisir, arrange-toi pour pronostiquer, comme si la chose venait de toi, que je ne ferai ici qu'un séjour d'un mois, ou guère plus.

Padoue, 11 décembre.

J'ai fait la connaissance de la femme du patricien M., qui abandonne les tumultes de Venise et la demeure de son indolent époux pour venir jouir de Padoue une grande partie de l'année. C'est dommage : sa jeune beauté a déjà perdu cette simplicité pudique qui seule répand la grâce et l'amour. Très savante en coquetterie féminine, elle s'étudie à plaire, uniquement pour le plaisir de la conquête, du moins à ce que je pense. Néanmoins, qui sait ? Elle

reste volontiers près de moi, me parle souvent à voix basse, sourit quand je lui fais des compliments, d'autant plus qu'elle ne se repaît point comme les autres, de ces douceurs fades qui s'appellent les *bons mots,* ou les *traits d'esprit,* et qui sont presque toujours une marque de méchanceté naturelle. Sache maintenant qu'hier soir, approchant sa chaise de la mienne, elle m'entretint de quelques-unes de mes poésies, et nous étant peu à peu mis à causer de bêtises de ce genre, je ne sais comment je nommai certain livre, qu'elle me réclama. J'ai promis de le lui porter moi-même ce matin. Adieu... l'heure s'avance.

---

2 heures.

Le domestique m'indiqua un salon, où j'étais à peine entré que j'y rencontrais une femme de trente-cinq ans environ, élégamment vêtue, et que jamais je n'aurais prise pour une femme de chambre, si elle ne s'était révélée elle-même en me disant : « Madame est encore au lit, elle va venir dans un instant ». Un coup de sonnette la fit courir dans la pièce contiguë où se trouvait le lit de la déesse, et je restais à me

chauffer près de la cheminée, considérant tantôt Danaé peinte au plafond, tantôt les estampes dont les murs étaient couverts, tantôt quelques romans français jetés çà et là. Pendant ce temps, les portes s'ouvrirent, je sentais l'air brusquement envahi de mille parfums exquis et j'apercevais Madame... Elle entrait rapide et toute fraîche, humide encore, et frissonnante, et s'abandonnait sur un fauteuil que la femme de chambre lui avait avancé près du feu. Elle me saluait du regard plutôt que du geste, et me demandait en souriant si j'avais oublié ma promesse. Je lui tendis alors le livre, tout en observant avec étonnement qu'elle était vêtue seulement d'une longue et fine tunique qui n'étant retenue d'aucun lien effleurait presque le tapis et laissait nus le col et la gorge, — dont les abords étaient voluptueusement protégés par une fourrure blanche dans laquelle elle s'enveloppait. Ses cheveux, bien que contenus par un peigne, témoignaient du sommeil récent; quelques mèches laissaient tomber leurs boucles sur le cou, jusque dans le sein, comme si ces petits rubans noirs devaient servir de guides aux yeux inexpérimentés ; d'autres tombaient du front et cachaient les yeux. Alors elle levait le doigt pour les écarter, parfois pour les rou-

ler et les mieux assujettir sous le peigne, montrant ainsi, peut-être avec intention, un bras blanc et arrondi que la chemise, glissant alors au-dessous du coude, laissait à découvert. Installée sur un petit trône de coussins, elle se tournait avec complaisance vers son petit chien qui s'approchait d'elle, fuyait et courait, cambrait l'échine, agitant les oreilles et la queue. — Je m'assis sur une chaise que la femme de chambre m'avait approchée. Celle-ci avait déjà disparu. — La petite bête caressante, mordillant et dérangeant, comme si elle l'avait fait exprès, de ses petites pattes, les bords de la tunique, faisait apparaître une jolie pantoufle d'un rose mourant, et peu après un petit pied, semblable, Lorenzo, à ceux que l'Albano peindrait pour une Grâce sortant du bain. Ah ! si tu avais comme moi vu Thérèse dans le même négligé, près d'une cheminée, elle aussi sortant à peine du lit, elle aussi en vêtements flottants, elle aussi... Quand j'évoque cette bienheureuse matinée, je me souviens que j'osais à peine respirer l'air qui l'entourait, et que toutes toutes mes pensées s'unissaient inquiètes et respectueuses pour l'adorer... Sûrement, un génie bienfaisant me présenta l'image de Thérèse, car je ne sais comment j'eus l'art de contempler

avec un sourire retenu le chien, puis la belle, puis le chien, et de nouveau le tapis où reposait le beau pied. Mais le beau pied, pendant ce temps, avait disparu. Je me levai en m'excusant d'être venu à une heure indue. Et je la quittai presque dépitée. . certainement même ; d'aimable et enjouée elle se fit un peu raide... Après tout, je ne sais. Quand je fus seul, ma raison, qui est en perpétuel conflit avec mon cœur, me répétait : « Malheureux ! redoute seulement la beauté qui tient du ciel... Prends donc ton parti, et n'écarte pas tes lèvres du contre-poison que t'offre le hasard ! » Je louai ma raison ; mais mon cœur avait déjà agi à sa guise...

Tu t'apercevras que cette lettre-ci est recopiée, parce que j'ai voulu faire un essai de « beau style ».

O la petite chanson de Sapho ! je la chantonne quand j'écris, quand je lis, quand je me promène. Je ne divaguais pas ainsi, Thérèse, quand il ne m'était pas interdit de pouvoir te voir et t'entendre. Mais patience ! Onze milles, et je serai chez moi ; deux milles encore, et puis ?... Que de fois j'aurais fui ce pays, si la terreur que mes malheurs ne m'entraînent trop loin de toi, ne m'avait retenu ici, en un si

grand danger ! Ici du moins nous sommes sous le même ciel.

P. S. — Je reçois tes deux lettres à l'instant. Toujours la même histoire, Lorenzo ! C'est pourtant la cinquième fois que tu me traites d'amoureux. Amoureux ? Oui ! Et puis après ? j'en ai vu qui s'éprenaient de la Vénus de Médicis, d'autres de la Psyché, d'autres enfin de la lune ou de leur étoile favorite. Et toi-même, n'as-tu pas été tellement enthousiaste de Sapho que tu prétendais en reconnaître les traits dans ceux de la plus belle femme que tu connais, et que tu traitais d'ignorants ou de méchants, ceux qui la dépeignaient noiraude, et plutôt laideronne ?

Trêve de plaisanterie. Je reconnais que je suis une cervelle bizarre, extravagante peut-être. Mais dois-je pour cela éprouver de la honte ? De quoi ? Depuis bien des jours tu essayes de me mettre en tête l'envie de rougir. Mais, ne t'en déplaise, je ne sais, ni ne dois rougir de quoi que ce soit au sujet de Thérèse. Pas plus n'ai-je à me repentir, ni à me plaindre. Donc vis en paix.

Padoue...

Deux pages de cette lettre se sont égarées. Jacques y contait des ennuis que lui avaient valus sa nature violente et ses façons plutôt raides. L'éditeur, s'étant proposé de publier religieusement l'autographe, croit devoir donner néanmoins tout ce qui reste de la lettre en question, d'autant plus qu'on en pourra aisément déduire ce qui manque.

La première feuille manque.

. . . .

Reconnaissant des bienfaits, je suis on ne peut plus reconnaissant aussi des injures. Pourtant tu sais combien de fois je les ai pardonnées ! J'ai fait du bien à ceux qui m'ont offensé et parfois j'ai plaint ceux qui m'avaient trahi.

Mais les blessures faites à mon honneur, Lorenzo, celles-là crient vengeance.

J'ignore ce qu'on t'a écrit et ne me soucie point de le savoir. Quand je me suis trouvé face à face avec ce misérable, bien que ne l'ayant pas revu depuis trois ans, j'ai senti le feu courir dans mes veines.

Pourtant je me suis contenu. Fallait-il donc qu'il réveillât toute ma vieille colère par de nouvelles railleries ? Ce jour-là j'ai rugi comme un lion ! et il me semblait que je l'aurais mis en pièces, même si je l'avais rencontré à l'église ! Deux jours plus tard, le lâche évita le chemin de l'honneur que je lui avais indiqué. Et tous levèrent une croisade contre moi, comme si mon devoir eût été d'avaler paisiblement l'injure de celui qui m'avait autrefois dévoré la moitié de mon cœur. Cette aimable société affecte la générosité parce qu'elle n'a pas le courage de se venger à visage découvert. Mais il faudrait voir les coups de poignard dans l'ombre, les calomnies, les intrigues !

D'autre part, je ne lui ai pas fait violence. Je lui ai dit ceci : « Comme moi vous avez des bras et un cœur — et je suis mortel tout comme vous. » Et lui de pleurer, de crier. Alors la colère — ma furie dominatrice — commença à se calmer. En le voyant si vil, je m'avisai que le courage ne donnait pas au fort le droit d'opprimer le faible. Mais le faible doit-il en profiter pour provoquer celui qui saurait en tirer vengeance ?

Crois-moi ! Il faudrait avoir une âme stu-

pide et basse ou une philosophie surhumaine pour s'abandonner au bon plaisir d'un ennemi dont la face est impudente, l'âme obscure et la main tremblante !

En attendant, les circonstances m'ont démasqué tous ces petits messieurs qui me juraient une amitié passionnée, qui s'extasiaient à la moindre de mes paroles, — qui à tout propos m'offraient leur bourse et leur cœur. Sépulcres ambulants ! Beaux marbres, épitaphes pompeuses ! Ouvre-les, tu n'y trouveras que vers et puanteur. Crois-tu, mon Lorenzo, que si l'adversité nous réduisait à mendier notre pain, un seul d'entre eux se souviendrait de ses promesses ? Personne ! Ou si l'un d'entre eux le faisait, ce serait par malignité, avec l'idée d'acheter par ses bienfaits notre dégradation. Amis des heures sereines, vienne la tempête, ils te noieront. Pour ces gens-là, le fond de tout, c'est le calcul. Donc, s'il se trouve un homme dont l'âme frémisse de passions généreuses, il doit ou les étouffer, ou se réfugier, comme les aigles et les grands fauves, aux sommets inaccessibles et dans les forêts, loin de l'envie et de la vengeance des hommes. Les âmes sublimes passent au-dessus des têtes de la multitude qui, outragée par leur grandeur,

tente de les enchaîner ou de les tourner en dérision. Submergée de boue, elle ne peut ni admirer, ni même comprendre des actes qu'elle qualifie alors de folies. Je ne parle pas de moi. Mais quand je songe aux obstacles que la société oppose à l'intelligence et au cœur de l'homme, quand je songe à quel point, que le gouvernement soit démagogique ou tyrannique, tout se ramène à l'intrigue, à des luttes d'intérêts, à la calomnie, je m'agenouille pour bénir la nature. En me dotant d'un caractère ennemi de toute servitude, elle m'a donné la force de dominer le sort, elle m'a appris à m'élever au-dessus de mon éducation. Je sais que la principale, l'unique, la véritable science est la science du cœur humain, et qu'elle ne peut se former ni dans la retraite, ni dans les livres. Je sais que chacun se doit prévaloir de sa propre fortune ou de celle d'autrui, pour marcher avec quelque sûreté au-dessus des précipices de la vie. Je le sais. Pour moi, j'ai peur d'être trompé par celui qui saurait être mon maître : je suis brisé par cette même destinée qui pourrait m'élever ; je suis battu par la main même qui eût été assez vigoureuse pour me soutenir...

. . . .

Un nouveau feuillet manque ici.

... si j'étais inexpérimenté ! Mais j'ai ressenti avec violence toutes les passions, et je ne pourrais affirmer avoir ignoré tous les vices. Il est vrai qu'aucun ne m'a possédé entièrement... et que dans ce pèlerinage terrestre, j'ai passé sans transitions des jardins au désert. Mais je reconnais que mon revirement est dû pardessus tout à un dédain plein d'orgueil — et au désespoir de jamais atteindre la gloire et le bonheur auxquels j'aspirais depuis l'enfance !

Si j'avais vendu ma foi, renié la vérité, trafiqué de mon esprit, crois-tu que je ne vivrais pas plus tranquille et plus honoré ?

Mais les honneurs, la tranquillité en ce siècle corrompu, méritent peut-être d'être achetés au prix de mon âme ? Plus encore que l'amour de la vertu, la crainte de m'avilir m'a préservé de ces fautes qu'on respecte chez les puissants, qu'on tolère de la plupart des hommes, mais que l'on châtie chez les malheureux, — afin de trouver des victimes au simulacre de la justice !

Non. Aucun pouvoir humain, aucune autorité divine n'obtiendront de moi que je joue sur la scène du monde le rôle du « petit scélérat ».

Pour passer les nuits dans le boudoir des

plus illustres beautés, je sais bien qu'il faut faire profession de libertinage, car ces dames tiennent à conserver leur bonne réputation auprès de tous ceux qu'elles soupçonnent encore d'un peu de pudeur. Certaine dame * m'enseigna les arts de la séduction et m'encouragea à la trahison, et peut-être aurais-je en effet trahi et séduit. Mais le plaisir que j'en attendais se changeait dans mon cœur en amertume profonde, — dans mon cœur qui jamais n'a su pactiser avec les mœurs du siècle, ni faire alliance avec le sens commun. Et combien de fois tu m'as entendu affirmer que « tout dépend du cœur » ? Du cœur que ni les hommes, ni le ciel, ni nous-mêmes ne pouvons jamais changer.

Dans l'Italie la plus cultivée et dans plusieurs villes de France, j'ai anxieusement cherché ce qu'on appelle « le beau monde », et que j'entendais toujours glorifier avec tant d'emphase. Partout je n'ai trouvé que la vulgarité. Vulgarité chez les nobles, vulgarité chez les lettrés, vulgarité parmi les femmes les plus belles — et tous pleins de sottise, de bassesse,

* Ce fut, paraît-il, Isabelle Teotochi-Albrizzi, qui rendit à Foscolo adolescent ce service. Voir le livre de Chiarini sur « les Amours de Ugo Foscolo », t. I, p. 22 et suivantes, et la notice en tête de cette traduction.

de malignité, tous ! Et il ne m'a pas été donné de rencontrer les rares individus qui, vivant ignorés et méconnus parmi les hommes ou s'isolant dans la retraite et la méditation, conservent ainsi intacte, à l'abri de tout frottement, l'originalité de leur caractère.

Et pendant tout le temps je courais de-ci, de-là, en haut, en bas, semblable aux âmes des indolents que Dante laisse à la porte de l'Enfer, les jugeant indignes de demeurer même parmi les vrais damnés. Sais-tu ce que j'ai recueilli durant une année entière ? Des bavardages, des injures, et un ennui mortel ! Et lorsque enfin je me crois au port, quand je crois pouvoir regarder le passé en tremblant, mais confiant en la sécurité du présent, il faut que le démon me rejette en de tels chagrins !... Tu vois bien qu'il ne me reste qu'à fixer les yeux sur la lueur de salut que m'offre le ciel...

Mais je t'en conjure, renonce à ta phrase ordinaire : « Jacques, Jacques, ton caractère révolté te rendra misanthrope ! » Crois-tu donc que si je haïssais les hommes, leurs vices m'affligeraient comme ils font ? Toutefois,puisque je ne sais pas en rire, que j'ai peur du désespoir, le meilleur parti à prendre est de me reti-

rer. Et qui m'assure contre la haine de cette race si différente de moi ? Car il ne sert de rien de disputer pour découvrir de quel côté est la raison. Je l'ignore, et ne prétends pas qu'elle soit toute du mien. Ce qui importe, et ceci, tu en es d'accord, c'est que mon caractère altier, sûr, loyal — ou plutôt sauvage, opiniâtre, imprudent, et l'étiquette religieuse qui recouvre d'un même uniforme toutes les actions extérieures de tous ces gens, ne peuvent pas aller d'accord. Et en vérité je ne suis pas d'humeur à changer d'attitude.

Donc pour moi la trêve même est sans espérance. Je suis en guerre ouverte, et ma défaite est imminente, car je ne sais pas non plus combattre avec le masque de la dissimulation — vertu de tant de crédit et de plus grand profit !

Vois quel est mon orgueil. Je me tiens pour moins laid que les autres, et je dédaigne jusqu'au déguisement. Que je sois bon ou mauvais, j'ai le courage, ou plutôt l'effronterie de me présenter tout nu, à peu de chose près tel que je suis sorti des mains de la nature.

Parfois je me dis à part moi : « Penses-tu donc que dans ta bouche la vérité soit moins téméraire ? »

De ceci je conclus que je serais fou, si, ayant

trouvé dans ma solitude la tranquillité des bienheureux qui s'emparadisent dans la contemplation du bien suprême, je me mêlais à cette foule acrimonieuse et méchante, à seule fin « de ne pas courir le risque de devenir amoureux », selon ton éternel refrain.

Padoue, 23 décembre.

Ce pays maudit endort mon âme déjà lasse de la vie !

Tu peux me tancer à ton aise. Moi, à Padoue, je ne sais que faire ! Si tu voyais la figure veule que je fais ici, oisif, fatigué du seul effort nécessaire pour te commencer cette malheureuse lettre !

Le père de Thérèse est revenu aux Colli * et m'a écrit. Je lui ai répondu qu'avant peu nous nous reverrions. Cela me paraît un siècle !

L'Université d'ici, comme, hélas ! sans doute toutes les Universités du monde, — est composée pour la plupart de professeurs orgueilleux, ennemis les uns des autres, et d'étudiants très dissipés. Sais-tu comment, parmi la foule des savants, les hommes supérieurs sont si rares? C'est que l'instinct inspiré d'en haut, qui cons-

* Entendez par là : les monts Euganéeens.

titue le génie, ne peut vivre que dans l'indépendance et dans la solitude — quand les circonstances interdisant l'action ne laissent d'autres ressources que d'écrire.

Dans la société, on lit beaucoup, on copie, — on ne réfléchit pas. A parler toujours on laisse s'évaporer le ferment généreux qui fait sentir, penser, écrire fortement. Pour balbutier plusieurs langues, nous balbutions aussi la nôtre, nous rendant ridicules à la fois aux étrangers et à nous-mêmes *. Dépendant des intérêts, des préjugés, des vices des hommes parmi lesquels nous vivons, et menés par une chaîne de devoirs et de nécessités, nous comptons sur la foule pour nous donner la gloire et le bonheur. Nous jouissons de la richesse et de la puissance. Nous allons jusqu'à redouter d'être trop grands, parce que la gloire attire les persécuteurs, et la fierté de l'âme rend suspect au gouvernement. Les princes aiment ceux qui sont faits de telle sorte que l'héroïsme ou le crime retentissant leur soient également impossibles.

Et c'est pourquoi, à notre époque d'esclavage,

* La mode de parler français, très répandue dans la société italienne au XVII[e] siècle, a été souvent critiquée par les patriotes.

celui qui est payé pour instruire, rarement ou jamais ne se sacrifie à la vérité, ni à sa mission sacrée. De là cet appareil de leçons solennelles qui rendent obscure la raison et suspecte la vérité. A moins qu'ainsi que je le soupçonne, tous les hommes ne soient autant d'aveugles voyageant dans la nuit. Parfois l'un d'entre eux entr'ouvre à grand'peine la paupière, s'imaginant qu'il perce les ténèbres parmi lesquelles il doit marcher en titubant.

Mais tiens tout ceci pour non avenu ! Ce sont là des opinions que seuls pourraient discuter ceux, bien rares, qui contemplent les sciences humaines avec le sourire ironique qu'avait Homère devant les vantardises des grenouilles et des rats.

A propos, pour une fois voudras-tu m'écouter ? puisque Dieu nous a envoyé un acheteur, vends, corps et bien, tous mes livres. Que puis-je faire des quatre mille volumes et plus, que je ne sais ni ne veux lire ? Conserve-moi les quelques-uns apostillés en marge par moi.

Oh ! comme jadis je me donnais de peine pour dépenser tout mon avoir chez les libraires ! Mais cette folie-là ne s'en est allée peut-être que pour laisser la place à une autre ? Remets l'argent à ma mère. En cherchant à la dédom-

mager de toutes ses dépenses, — je ne sais pourquoi, mais, je te l'avoue, j'épuiserais un trésor ! — ce moyen m'a semblé le plus rapide. Les mauvais jours se font plus durs encore, et il n'est pas juste que pour moi cette pauvre femme passe dans les privations le peu de vie qui lui reste.

Monts Euganéens, 3 janvier 1798.

Pardonne-moi. Je te croyais plus sage ! Le genre humain, c'est ce troupeau d'aveugles que tu vois se cogner, se pousser, se battre, allant au-devant, ou à la suite de l'inexorable fatalité. A quoi bon alors poursuivre ou redouter ce qui doit t'arriver !

Je me trompe ? La prudence humaine peut rompre cette invisible chaîne de hasards et d'infinis et minuscules accidents que nous nommons la Destinée ? Soit. Mais peut-elle pour cela orienter avec sûreté le regard parmi les ténèbres de l'avenir ?

Ah ! de nouveau tu me dis de fuir Thérèse. C'est comme si tu me disais : « Abandonne ce qui fait le prix de ta vie, crains le mal et jette-toi dans le pire ».

Mais admettons qu'en homme prudent je

croie devoir, devant ce péril, fermer mon âme à toute lueur de joie, — ma vie tout entière ne deviendrait-elle pas semblable aux austères journées de cette saison des brumes, qui nous donnent envie de cesser d'exister pour tout le temps qu'elles devront encore contrister la nature ? Dis la vérité, Lorenzo ; ne vaudrait-il pas mieux qu'une partie de la matinée au moins fût égayée des rayons du soleil, même à la condition que la nuit chassât le jour avant le soir ?

S'il me fallait faire toujours le gendarme avec mon cœur tyrannique, je serais en guerre perpétuelle avec moi-même, et sans profit. Je serai donc le navire qui va au naufrage ; et il en sera ce qu'il en sera.

En attendant :

Sento l'aura mia antica, e i dolci colli
Veggo apparir ! *

---

10 janvier.

Edouard espère avoir débrouillé ses affaires d'ici un mois, à ce qu'il écrit. Il reviendra donc, au plus tard, au printemps...

* Je respire l'air de ma jeunesse, et mes douces collines
Apparaissent à mes yeux. (Pétrarque.)

Alors, oui... vers les premiers jours d'avril, je croirai raisonnable de m'en aller.

---

19 janvier.

La vie humaine ? un songe ! un songe trompeur, auquel pourtant nous attachons grand prix : tout comme les femmes mettent leur confiance dans les superstitions et les présages. Prends garde ! ce vers quoi tu tends si avidement la main n'est peut-être qu'une ombre qui t'est chère à toi, et qu'un autre redoute... Tout mon bonheur réside donc dans la vaine apparence des choses qui m'entourent maintenant ? et si je cherche quelque chose de réel, ou bien je recommence à me leurrer, ou j'erre stupéfait et épouvanté dans le néant. Je ne sais : mais pour moi je crains que la nature n'ait fait de notre espèce comme un chaînon infime et inerte de son système immense ; en même temps elle l'a dotée d'amour-propre, de façon que la suprême terreur et l'espérance suprême, créant en notre imagination une série infinie de maux et de biens, nous tiennent sans cesse attachés à cette existence brève, trouble, malheureuse. Et tandis que nous servons aveuglément à ses fins, elle se rit de notre orgueil qui nous fait croire que l'univers fut créé seule-

ment pour nous, et que seuls nous sommes dignes et capables de donner des lois à la création.

Tout à l'heure j'allais à l'aventure dans la campagne, enveloppé jusqu'aux yeux, et considérant la désolation de la terre ensevelie sous la neige, sans qu'une herbe, ni une feuille témoignent de ses richesses passées. Je ne pouvais même pas fixer longuement les yeux sur la crête des montagnes ; leurs sommets étaient recouverts d'un sombre nuage de brouillard glacé qui tombait et augmentait encore le deuil de l'atmosphère froide et ténébreuse. Et il me semblait voir cette neige se détacher, se précipiter en des torrents qui inondaient la plaine, entraînant impétueusement plantes, troupeaux, cabanes, et anéantissant en un jour le fruit de tant d'années de peines, les espérances de tant de familles. De temps en temps perçait un rayon de soleil, et bien qu'il fût toujours enveloppé de brume, il laissait comprendre que, grâce à lui seulement, le monde n'était pas dominé par une perpétuelle et profonde nuit. Et me retournant vers la partie du ciel la plus claire qui conservait les traces de sa splendeur : « O soleil, dis-je, tout change ici-bas. Un jour viendra où Dieu retirera son regard de toi, et toi aussi, tu

seras transformé. Alors les nuées ne courtiseront plus tes derniers feux, l'aube enguirlandée de roses célestes n'apparaîtra plus à l'orient ceinte d'un de tes rayons, pour annoncer ta venue. En attendant, jouis de ta carrière qui peut-être sera fatigante, semblable à celle de l'homme. Tu vois, l'homme ne jouit pas des jours qui lui sont dévolus ! Si parfois il lui est donné de promener parmi les prairies en fleurs, au mois d'avril, toujours il a à redouter l'air torride de l'été, le froid mortel de l'hiver.

---

22 janvier.

Et voilà, cher ami...

J'étais chez mon régisseur, près du foyer autour duquel les villageois du voisinage font cercle et, tout en se chauffant, se racontent leurs nouvelles et les aventures du temps passé.

Entre une jeune fille, pieds nus, transie, qui, s'adressant au jardinier, lui demande l'aumône « pour sa pauvre vieille ». Tandis qu'elle se réchauffait auprès du feu, il lui préparait deux fagots de bois et deux pains bis. La paysanne les prit, nous salua et sortit. Je sortais aussi et, sans m'en apercevoir, je la suivis, marchant sur les pas qu'elle laissait

après elle sur la neige. Arrivée à un tas de glace, elle s'arrêta, cherchant du regard un autre chemin. Je la rejoignis : « Allez-vous loin, ma petite? — Non, Monsieur, à un demi-mille. — Pourtant ces fagots vous font marcher avec peine ; laissez-moi en porter un. — Oh ! les fagots ne me gêneraient guère sur l'épaule, si je pouvais les tenir des deux mains ! mais ces deux pains m'embarrassent. — Allons, je porterai les pains. »

Elle ne dit mot, — rougit très fort et me tendit les pains, que je mis sous mon manteau.

Peu de temps après, nous entrions dans une cabane. Dans un coin, une petite vieille était assise, entre les pieds une chaufferette pleine de braise à demi éteinte, les mains tendues au-dessus, les poignets appuyés sur ses genoux.

« Bonjour, la mère ! — Bonjour. — Comment allez-vous ? » Ni à ceci, ni à dix autres questions, il ne me fut possible d'obtenir la moindre réponse. Elle était occupée à réchauffer ses mains, et de temps à autre levait les yeux pour voir si nous n'étions pas partis. Nous déposions pendant ce temps les quelques provisions apportées. — La vieille se mit alors à les considérer d'un œil immobile. A notre salut, à la promesse de revenir, elle répondit seulement

une fois de plus, et comme par contrainte : « Bonjour ».

Comme nous revenions vers la maison, la petite paysanne me raconta que cette femme, en dépit de ses quatre-vingts ans et plus, en dépit d'une existence des plus dures — car souvent le mauvais temps empêchait les paysans de lui porter les aumônes recueillies pour elle, et elle se voyait alors sur le point de périr de faim, — malgré tout cela tremblait devant la mort et marmottait sans cesse des prières, afin que le ciel la laissât vivre encore.

Depuis, les vieux paysans du pays m'ont dit qu'il y a beaucoup d'années, son mari avait été tué d'un coup de fusil. De ce mari elle avait eu des fils, des filles — puis des gendres — des brus et des petits-enfants. Elle les vit tous périr et tomber sous ses yeux, l'un après l'autre, l'année mémorable de la famine.

Et pourtant, mon frère, ni ses tourments passés, ni ceux du présent ne la font mourir, et elle goûte encore une existence sans cesse noyée dans un océan de douleurs !

Hélas ! tant de maux assiègent notre vie que pour la conserver il ne faut rien moins qu'un instinct aveugle et puissant qui, bien que les voies pour nous en libérer nous soient aplanies

par la nature, nous force souvent à acheter cette vie à force de lâcheté, de pleurs — et parfois même de crimes.

---

17 mars *.

Depuis deux mois je ne t'ai pas donné signe de vie ; et tu t'es effrayé, et tu crains que désormais je sois dominé par l'amour au point d'en oublier et toi et la patrie. Mon frère Lorenzo, pardonne-moi, il faut que tu me connaisses bien peu, que tu connaisses peu le cœur de l'homme, même le tien, si tu supposes que le désir de la patrie puisse non pas même s'éteindre, mais se calmer jamais, si tu supposes qu'il puisse céder la place à d'autres passions. Il irrite, à vrai dire, les autres passions et en est irrité ; cela est vrai, et en ceci tu as raison, que l'amour dans une âme ulcérée et où toutes les autres passions sont au désespoir, devient tout-puissant. Mais qu'il soit funeste, cela n'est pas. Sans Thérèse, je serais peut-être sous

* Cette lettre ne se trouve pas dans les éditions du temps, sauf dans la toute première. Napoléon était alors tout-puissant : elle eût été trop dangereuse pour l'auteur et pour l'éditeur.

terre à l'heure qu'il est. La nature, de sa propre autorité, crée des esprits généreux, qui ne peuvent être que tels... Il y a vingt ans, de tels esprits demeuraient inertes et froids, au milieu de l'universelle torpeur de l'Italie. Mais l'époque où nous sommes a réveillé leurs viriles passions natives, et ils ont acquis une trempe telle qu'ils peuvent se briser, — mais ployer, jamais.

Et ceci n'est pas une formule métaphysique; c'est la vérité, celle qui resplendit dans la vie de tant de mortels antiques, glorieusement infortunés ;— la vérité, dont je me suis convaincu en vivant parmi beaucoup de nos compatriotes. Je les admire et les plains tout ensemble, car si Dieu n'a pas pitié de l'Italie, il faudra qu'ils renferment au secret de leur cœur leur désir de la patrie, désir funeste qui détruit ou endolorit toute la vie.

Et pourtant, plutôt que d'y renoncer, les périls, leur angoisse, la mort même leur deviendraient chers... Je suis l'un de ceux-là, et toi aussi, mon Lorenzo.

Mais si j'écrivais sur ce que j'ai vu, ce que je sais de nos affaires, je commettrais une action inutile et cruelle en réveillant en vous tous la fureur que je voudrais étouffer en moi-

même. Crois-moi! je pleure la patrie, je la pleure secrètement — et je désire :

Che le lagrime mie si spargan sole *

Une autre espèce d'amants de l'Italie se plaint au contraire hautement. Ils croient qu'on les a vendus et trahis... S'ils s'étaient armés, on aurait pu les vaincre, mais non les trahir. Et s'ils s'étaient défendus jusqu'à la dernière goutte de leur sang, les vainqueurs n'auraient pas pu les vendre, et les vaincus n'auraient pas osé les acheter. Mais beaucoup des nôtres s'imaginent que la liberté peut être conquise à prix d'or ! Ils s'imaginent que les nations étrangères viennent par pur amour de la justice, s'entr'égorger sur nos champs de bataille afin de libérer l'Italie !

Alors les Français, qui ont rendu haïssable la théorie divine de la liberté publique, joueraient à notre profit le rôle de Timoléon ?

Beaucoup d'autres encore mettent leur confiance dans le Jeune Héros *** né du sang italien, né là où on parle notre langue. Pour moi, jamais je n'attendrai rien d'utile et de grand pour nous d'une âme basse et cruelle.

* « *Que mes seules larmes soient répandues* » (PÉTRARQUE).
** Encore une allusion au traité de Campo-Formio.
*** Bonaparte, comme le lecteur l'a deviné.

Qu'importe qu'il ait la force et l'ardeur du lion, s'il a la ruse du renard et s'il s'y complaît ?

Basse et cruelle ! oui — les épithètes ne sont pas exagérées.

Pourquoi donc n'a-t-il pas vendu Venise avec une férocité ouverte et courageuse ? Selim I, qui fit égorger sur les bords du Nil trente mille guerriers circassiens qui s'étaient rendus sur sa parole, — et Nadir-Schah qui à notre époque fit mettre à mort trois cent mille Indiens, sont plus féroces et pourtant moins méprisables ! J'ai vu de mes yeux une constitution démocratique apostillée par le Jeune Héros de sa propre main, et envoyée de Passeriano à Venise pour être acceptée, — et le traité de Campo-Formio était signé et ratifié depuis plusieurs jours, et Venise était vendue ! La confiance que le Héros inspirait à nous tous a rempli l'Italie de proscriptions, d'émigrations, d'exils !

Je n'accuse pas la raison d'Etat. Elle vend les nations comme des troupeaux de moutons ; cela a toujours été et sera toujours. Mais je pleure ma patrie

Che mi fu tolta, e il modo ancorm 'offende *.

* Qui me fut ravie, — et la façon encore m'est douloureuse (Dante).

« Il naquit italien et secourra un jour sa patrie. » — Que d'autres le croient ! Moi, j'ai répondu et répondrai toujours : « La nature l'a créé tyran ; le tyran ne pense pas à sa patrie — il n'en a pas.

Quelques autres chez nous, voyant les plaies de l'Italie, prêchent sans cesse qu'il faudrait les guérir par les moyens extrêmes, nécessaires à la liberté. Cela est vrai.

L'Italie a des prêtres et des moines, — elle n'a pas de pasteurs. Là où la religion n'a pas pénétré les lois et les mœurs d'un peuple, l'administration des cultes n'est que boutique. L'Italie a des gens titrés, tant que tu en veux ! elle n'a pas de vrais patriciens. Car les patriciens défendent d'une main la république en guerre et de l'autre la gouvernent en paix, tandis qu'en Italie, le luxe suprême des nobles est de ne rien savoir et de ne jamais rien faire. Enfin nous avons une plèbe, mais pas de bourgeoisie, ou bien peu. Les médecins, les avocats, les professeurs de l'Université, les littérateurs, les riches marchands, la foule innombrable des employés, tous prétendent exercer des arts libéraux et bourgeois. Pourtant ils n'ont ni les facultés ni les droits des bourgeois. Quiconque gagne son pain ou des trésors par son travail

personnel, mais ne possède pas de terre, fait partie de la plèbe ; il est moins misérable, mais pas moins esclave. Une terre sans habitants, cela peut s'admettre ; un peuple sans terre, jamais. Et à cause de cela les rares propriétaires des terres d'Italie seront toujours les maîtres invisibles et les arbitres de la nation.

Changeons donc en ministres de Dieu les prêtres et les moines, en patriciens les nobles, en bourgeois possesseurs de terre, toute ou la plus grande partie de la plèbe. Mais prenons garde ! Faisons cela sans carnage, sans réforme religieuse sacrilège, sans factions, sans proscriptions, sans exils. N'appelons pas à l'aide l'étranger, qui verse son sang chez nous, et nous pille. Ne divisons pas la terre. Pas de lois agraires, de spoliations de la propriété familiale *. Car si jamais, à ce que j'ai entendu et à ce que j'entends, si jamais de tels remèdes étaient nécessaires pour nous libérer de notre infâme et perpétuel esclavage, je ne sais quel parti je prendrais. Ni infamie ni esclavage. Mais je ne voudrais pas davantage être l'exécuteur de moyens si cruels et souvent si inefficaces. Il reste à l'homme bien des voies de salut — quand

* Suite d'allusions à la politique de la République Cisalpine.

ce ne serait que le tombeau. — Mais une nation ne peut s'enterrer tout entière...

Et c'est pourquoi, si j'écrivais, j'exhorterais l'Italie à supporter en paix son état présent, et à laisser à la France la honteuse disgrâce d'avoir sacrifié tant de victimes à la liberté, victimes sur lesquelles la tyrannie des cinq ou celle des cinq-cents ou celle d'un seul — c'est tout un ! — ont établi et établiront leurs trônes. Trônes vacillants de minute en minute, comme tous les trônes bâtis sur des cadavres.

Tout le temps que je suis resté sans t'écrire ne s'est pas écoulé vainement pour moi. Je crois au contraire en avoir plutôt trop profité. Mais profit funeste ! M. T. a beaucoup de livres de philosophie politique, et les meilleurs historiens du monde moderne. Or, soit parce que je ne voulais pas être trop souvent près de Thérèse, soit par ennui et par curiosité — ces deux instigateurs vigilants de l'humanité — je me suis fait envoyer ces livres. J'en ai lu une partie, feuilleté le reste. Et ce furent de tristes compagnons de mon hiver.

Certes les petits oiseaux chassés par le froid et si désespérés qu'ils en arrivaient à chercher leur nourriture près des habitations des hommes, leurs ennemis, me paraissaient des com-

pagnons plus aimables. Ils se posaient par familles, par tribus sur mon balcon, et là je leur préparais à déjeuner et à diner. Mais peut-être, à présent qu'ils en sentiront de moins en moins le besoin, ne me feront-ils plus jamais de visites... Au cours de mes longues lectures, voici ce que j'ai constaté : que ne pas connaître les hommes est chose périlleuse, mais que les connaître quand on n'a pas le courage de chercher à les tromper est chose funeste. J'ai constaté que les opinions de tant de livres et les contradictions historiques conduisent au pyrrhonisme et font errer parmi la confusion, le chaos et le néant. Par suite, si j'étais forcé, soit de lire toujours, soit de ne lire jamais, je choisirais de ne lire jamais. Et peut-être ferai-je ainsi. J'ai constaté que toutes nos passions sont vanité, comme la vie est vanité, et que pourtant une telle vanité est la source de nos erreurs, de nos pleurs et de nos crimes.

Et pourtant je sens se raviver de plus en plus en mon cœur cette fureur de patriotisme... Et quand je pense à Thérèse... si je me prends à espérer, subitement je rentre en moi-même, saisi d'une douleur nouvelle. Et je me répète : « quand mon amie deviendrait la mère de mes enfants, mes enfants n'auraient point de patrie. Et la

chère compagne de ma vie s'en apercevrait et en gémirait »... Il n'est que trop vrai !

Cet amour malheureux de la patrie s'est maintenant ajouté aux passions qui dès l'aurore de leur fugitive jeunesse enseignent la douleur aux jeunes filles — aux jeunes filles italiennes surtout. J'ai détourné M. T. de ces conversations politiques pour lesquelles il se passionnait. Sa fille n'ouvrait jamais la bouche ; mais pourtant je m'apercevais combien les angoisses de son père et les miennes se reversaient sur le cœur de cette enfant. Tu sais que ce n'est pas une jeune femme vulgaire, et sans parler de ses intérêts, car en d'autres temps elle aurait pu choisir un autre mari, elle est d'âme altière et pense noblement. Et elle voit combien me pèse cette oisiveté d'égoïste sombre et froid, dans laquelle je gâche toutes mes journées. C'est vrai, Lorenzo ; même en me taisant j'étale ma misère et mon intime lâcheté. Un fort désir et l'absence de tout pouvoir, chez celui qui éprouve une passion politique, le rendent profondément malheureux ; et s'il ne se tait pas, le rendent ridicule aux yeux du monde : il a l'air d'un paladin de roman, d'un amoureux impuissant de sa propre cité. Quand Caton se tua, un pauvre patricien nommé Cotius l'imita.

L'un fut admiré parce qu'avant de se tuer il avait tout tenté pour être libre. L'autre fut tourné en dérision parce qu'il ne sut faire autre chose, pour l'amour de la liberté, que de se tuer.

Mais ici pour l'instant je suis à l'abri du désespoir absolu. Je suis près de Thérèse — en pensée tout au moins, car j'ai encore assez d'empire sur moi pour ne la voir que tous les trois ou quatre jours. Et quand je songe à cela, j'éprouve une chaleur délicieuse, une lumière, une consolation de vivre, douceur brève peut-être, mais divine.

Et quand je suis près d'elle — d'un autre tu ne le croirais pas, mais de moi si — alors je ne lui parle pas d'amour.

Voici la moitié d'une année bientôt que nos âmes ont fraternisé, et jamais elle n'a entendu sortir de mes lèvres l'assurance que je l'aime.

Mais comment pourrait-elle n'en pas être certaine ?

Son père joue aux échecs avec moi des soirées entières. Elle travaille, assise à sa petite table, toute silencieuse, sauf quand ses yeux parlent, mais c'est rare ; et, se baissant brusquement, ils ne réclament que ma pitié.

Et quelle autre pitié puis-je donc lui

donner, que puis-je de plus pour elle que de continuer, tant que j'en aurai la force, à contenir et à lui cacher toutes mes passions ?

Je ne vis que pour elle seule ; aussi quand ce nouveau songe si doux sera fini, je laisserai de bon cœur baisser le rideau ! La gloire, la science, la jeunesse, la patrie, tous ces fantômes qui ont jusqu'ici tenu leur rôle dans la comédie de ma vie, ne me sont plus rien.

Je baisserai le rideau. Je laisserai les autres mortels s'épuiser à accroître les joies, à amoindrir les douleurs d'une vie que chaque instant raccourcit et que pourtant ces malheureux voudraient croire immortelle.

Voilà ma réponse à ta longue lettre si affectueuse. La voilà avec le désordre ordinaire, mais avec un calme inusité ; tu sais mieux dire tes raisons, — moi je sens les miennes trop vivement ; c'est pourquoi je semble obstiné.

Mais si j'écoutais les autres plus que moi, je m'en voudrais peut-être à moi-même. Et l'accord avec soi-même contient tout le rare bonheur que peut espérer l'homme ici-bas !

---

3 avril.

Quand l'âme est tout entière plongée dans une sorte de béatitude, notre faiblesse est écrasée par le poids du bonheur. Nous sommes comme stupides, muets, incapables d'aucun effort. Si je ne menais pas une vie de bienheureux, mes lettres t'arriveraient plus fréquentes. Quand les malheurs font plus pesant le fardeau de la vie, nous courons faire part de notre douleur à quelque infortuné, et cela lui est consolation de savoir qu'il n'est pas le seul condamné aux larmes. Mais si une heure de joie brille pour nous, nous nous concentrons en nous-mêmes, craignant que notre bonheur s'amoindrisse à être communiqué. Seul notre orgueil peut nous conseiller de le crier triomphalement. Et puis celui-là sent peu sa passion, qu'elle soit joyeuse ou triste, qui sait la décrire trop minutieusement.

Et pendant ce temps la nature redevient belle, telle qu'elle devait être quand, naissant du chaos informe, elle envoya devant elle en éclaireur l'aurore souriante d'avril, — laquelle éparpillant ses blonds cheveux à l'Orient et enveloppant peu à peu l'univers de son manteau

rose, répandit, bienfaisante, les fraîches rosées, éveilla le souffle vierge des zéphyrs, pour annoncer aux fleurs, aux nuages, aux eaux, et à tous les êtres qui la saluaient, la venue du soleil : le soleil ! image sublime de Dieu, lumière, âme, vie de toute la création...

---

6 avril.

C'est vrai, trop vrai ! Mon imagination me dépeint si fidèlement le bonheur que je désire! Elle me le met sous les yeux, je suis prêt à le toucher de la main; il ne s'en faut plus que de quelques pas... et puis ? Mon triste cœur le voit s'évanouir et pleure comme s'il perdait un bien possédé depuis longtemps. Cependant... Il lui écrit que des intrigues d'avocats lui ont été une première cause de retard ; qu'ensuite la révolution a interrompu quelques jours les séances des tribunaux. Ajoute que lorsque l'intérêt est en cause, les autres passions se taisent. Un nouvel amour peut-être... Mais tu diras : « qu'importe tout ceci ! » Rien, cher Lorenzo. A Dieu ne plaise que je profite de la froideur d'Edouard. Mais je ne sais comment il peut rester loin d'elle un seul jour de plus ! Je con

tinuerai donc de plus en plus à me leurrer... pour avaler ensuite la boisson mortelle que je me serai préparée à moi-même...

---

11 avril.

Elle était assise sur un sofa, à la fenêtre qui donne sur les collines, et observait les nuages qui se traînaient dans l'étendue du ciel.

« Voyez, me dit-elle, quel bleu profond ! » J'étais près d'elle, muet, les yeux fixés sur sa main qui tenait un petit livre entr'ouvert...

Je ne sais comment il se fit, mais je ne m'aperçus pas que la tempête mugissante arrivait du nord vers nous, courbant à terre les plus jeunes plantes.

« Pauvres arbustes ! » s'écria Thérèse. Je sursautai. Les ténèbres de la nuit devenaient plus denses, les éclairs les faisaient paraître plus noires encore. Il pleuvait à torrents, il tonnait. Un moment après, je vis les fenêtres fermées et de la lumière dans la pièce. Le domestique, faisant ce qu'il faisait chaque jour et craignant le mauvais temps, nous ravissait le spectacle de la nature courroucée. Thérèse, absorbée dans sa pensée, n'y prit pas garde et le laissa faire. Je lui pris le livre

des mains et l'ouvrant au hasard, je lus :

« La tendre Glicère a laissé sur mes lèvres son dernier soupir... Avec Glicère j'ai perdu tout ce que je pouvais perdre jamais... Sa tombe est le seul coin de terre que je daigne considérer comme mien. Personne, que moi, n'en sait la place. Je l'ai couverte de rosiers touffus qui fleurissent comme fleurissait un jour son visage, et répandent un doux parfum semblable à celui qui s'exhalait de son sein.

« Chaque année, au mois des roses, je visite le bois sacré. Je m'assieds sur le tertre qui conserve ses restes, je cueille une rose et je reste à murmurer en rêvant...

« Telle un jour tu fleurissais !

« Et j'effeuille cette rose et en éparpille les pétales... Et je me rappelle le doux songe que furent nos amours.

« Oh ! ma Glicère, où es-tu ? Une larme roule sur l'herbe qui pousse sur sa tombe, elle apaise son ombre amoureuse. »

Je me tus. —« Pourquoi ne lisez-vous pas ? » dit-elle en soupirant et en me regardant. Je relisais... Et comme je prononçais de nouveau : « Telle un jour tu fleurissais ! » ma voix s'étrangle. Une larme de Thérèse tombe sur ma main, qui étreint la sienne...

17 avril.

Te souviens-tu de cette jeune fille qui, il y a quatre ans, faisait un séjour au pied de ces collines ? Elle était fiancée à notre ami Olivo, et tu sais qu'il a été ruiné et n'a pu l'épouser. Je l'ai revue aujourd'hui, mariée à un gentilhomme, parent de la famille T. En visitant ses domaines, il est venu voir Thérèse. J'étais assis par terre sur le tapis, très attentif à suivre sur le livre de ma petite Isabelle qui épelait l'*a b c* sur une chaise. Quand je la vis, je me levai et courus précipitamment à sa rencontre, comme si j'avais voulu me jeter à son cou. Comme elle était changée ! Froide, affectée... Elle eut peine à me reconnaître, puis, jouant la surprise, elle murmura quelque sot compliment, partie à mon adresse, partie à celle de Thérèse. Et je parierais que ma vue, à laquelle elle ne s'attendait pas, l'a déconcertée. Mais elle se remit vite en bavardant bijoux, rubans, chiffons et coiffures. Je crus faire envers elle acte de charité et d'amabilité en détournant la conversation de pareilles puérilités. Et comme toutes les jeunes femmes se font plus belles, sans qu'il soit besoin de parure,

quand elles expriment simplement les sentiments de leur cœur, je lui rappelai les beaux jours qu'évoquait pour elle ce pays. « Ah ! ah ! » me répondit-elle gauchement. Et elle recommença à détailler le « travail » français de ses boucles d'oreilles. Son mari cependant (qui parmi le grand peuple des Pygmées a escroqué une réputation de savant, comme Algarotti et M***), émaillant son pur « parler » toscan de mille phrases françaises, exaltait la valeur de ces babioles et le bon goût de sa femme. J'allais prendre mon chapeau, mais un coup d'œil de Thérèse me fit tenir tranquille. De fil en aiguille la conversation vint à tomber sur les livres que nous lisions à la campagne. Il fallait entendre ce monsieur vous développer le panégyrique de la « prodigieuse » bibliothèque de ses ancêtres, et de la collection de toutes les éditions princeps des anciens auteurs, que lui-même, dans ses voyages, avait pris soin de compléter. Je riais intérieurement, tandis qu'il poursuivait sa conférence sur les frontispices. Quand Dieu voulut, le domestique envoyé à la recherche de M. T. revint avertir Thérèse qu'on n'avait pu le trouver ; il était à la chasse dans la montagne. Et la conférence fut interrompue.

Je demandai à la jeune femme des nouvelles

d'Olivo que je n'avais pas revu depuis ses malheurs. Juge du serrement de cœur que j'éprouvai quand je m'entendis répondre froidement par la femme qu'il avait aimée : « Il est déjà mort. — Il est mort ! » m'écriai-je en me levant brusquement et la regardant atterré... Et je me mis à dire à Thérèse quelle nature supérieure avait ce jeune homme extraordinaire ; et comment sa destinée ennemie l'avait mis aux prises avec la pauvreté et le déshonneur. Pourtant il est mort sans tache et sans avoir fait le mal. Le mari se mit alors à nous raconter la mort du père d'Olivo, les dissensions qui éclatèrent entre lui et son frère aîné, la discorde s'accentuant sans cesse, et la sentence du tribunal qui, ayant à se prononcer entre deux frères d'un même père, dépouilla l'un pour enrichir l'autre, le pauvre Olivo ayant dévoré en frais de justice le peu qui lui restait. Il moralisait à propos de ce jeune homme « extravagant » qui refusa les secours de son frère et, au lieu de l'adoucir, l'irrita de plus en plus.

« Oui, m'écriai-je, l'interrompant, oui, parce que son frère ne pouvait être juste, Olivo n'était pas obligé d'être lâche. Misérable est celui qui tient son cœur loin des conseils et de la sympathie de l'amitié, qui dédaigne les mu-

tuels soupirs de la pitié, et refuse le prompt secours que lui tend la main de son ami. Mais mille fois plus misérable encore celui qui se fie à l'amitié du riche, qui croit à la vertu de celui qui n'a jamais souffert et accepte un bienfait qu'il devra par la suite payer... d'autant d'honnêteté. Le bonheur ne s'allie au malheur que pour acheter la reconnaissance et tyranniser la vertu. L'homme, animal oppresseur, abuse des caprices du hasard pour s'adjuger le droit de gouverner à sa place. Aux seuls malheureux donc est accordé le pouvoir de se secourir et de se consoler mutuellement sans offense. Mais celui qui parvient à s'asseoir à la table du riche s'aperçoit toujours tôt ou tard

Come sa di sale
Lo pane altrui *.

et par suite combien il est moins douloureux de mendier sa vie de porte en porte, que de s'humilier ou d'avoir à maudire le bienfaiteur indiscret qui, parlant haut de ses bienfaits, exige en retour la rougeur de votre front, et votre liberté !

« — Mais, me répondit le mari, vous ne m'avez pas laissé achever. Si Olivo sortit de la

* Combien a le goût du sel
Le pain d'autrui (Dante).

maison paternelle, abandonnant à son aîné tout l'héritage, *pourquoi* voulut-il ensuite payer les dettes de son père ? Quoi ! n'est-il pas allé lui-même au-devant de la pauvreté en hypothéquant même sa part de la dot maternelle par un sot excès de scrupules ?

« — Pourquoi ? De ce que l'héritier avait trompé les créanciers par des subterfuges de procédure, Olivo devait-il pour cela se conduire de telle sorte que la mémoire de son père fût souillée par ceux qui l'avaient aidé de leur argent dans l'adversité, et que lui-même fût désigné du doigt dans la rue comme le fils d'un failli ? Cette honnêteté généreuse discrédita l'aîné qui n'était pas de nature à l'imiter, et qui, après avoir vainement tenté son frère par des bienfaits, lui voua ensuite une haine mortelle, une haine vraiment féodale et fraternelle. Olivo perdit l'appui de ceux qui le louaient peut-être en leur for intérieur, parce qu'à la fin il eut le dessous avec de malhonnêtes gens. Il est plus aisé d'approuver la vertu que de la suivre et de combattre l'épée nue à ses côtés. C'est ainsi que l'homme de bien au milieu des méchants succombe toujours : nous sommes accoutumés à nous associer au plus fort, à fouler aux pieds l'homme à terre, et à juger d'après l'événement ».

Ils ne me répondaient pas, peut-être réduits au silence, mais non persuadés, et j'ajoutai :

« Au lieu de plaindre Olivo, je remercie le Dieu suprême de l'avoir rappelé loin de tant de fourberie — et de notre faiblesse. Car, à vrai dire, nous-mêmes, nous, dévots de la vertu, sommes cependant des faibles. Certains hommes doivent mourir parce qu'ils ne savent point se résigner aux crimes des méchants, ni à la pusillanimité des bons. »

La jeune femme semblait touchée. « C'est vrai, hélas ! soupira-t-elle ; mais cependant celui qui manque de pain quotidien ne doit pas être si chatouilleux sur l'honneur ! »

« Encore un de vos blasphèmes ! m'écriai-je. Parce que vous êtes favorisés de la fortune, vous voulez encore garder pour vous seuls l'honnêteté ! Même, parce que la vertu ne resplendit point sur vos âmes obscures, vous voudriez aussi l'étouffer dans le cœur des malheureux, dont elle est la seule consolation, afin de tromper ainsi vos consciences ! »

Les yeux de Thérèse me donnaient raison. Elle essayait néanmoins de changer la conversation ; mais le masque était levé ; comment pouvais-je me retenir ! Pourtant j'en ai maintenant du remords... Les yeux des deux époux

étaient fixés à terre, et leurs âmes elles aussi furent atterrées, quand je criai avec violence : « Ceux qui n'ont jamais souffert ne sont pas dignes de leur félicité. Orgueilleux! ils regardent le malheur pour l'insulter. Ils prétendent que tout doit s'offrir en tribut à la richesse et au plaisir. Mais le malheureux qui conserve sa dignité est un spectacle réconfortant pour les bons, — plein de honte pour les méchants ! »

Et je suis sorti, prenant ma chevelure à pleines mains... Bénis soient les premiers hasards de ma vie qui m'ont classé parmi les malheureux! sans cela, Lorenzo, mon ami... je ne serais peut-être pas ton ami ni celui de cette enfant!

La scène de ce matin est sans cesse devant mes yeux. Ici où je suis assis seul, je regarde autour de moi et je crains de revoir quelqu'un de connaissance !

Qui l'aurait dit ! Le cœur de cette femme n'a point battu au nom de son premier amour! Elle a osé troubler les cendres de celui qui le premier lui a inspiré l'universel sentiment de la vie. Pas même un soupir ! — Fou que tu es! tu t'affliges parce que tu ne rencontres point parmi les hommes cette vertu qui peut-être, hélas ! n'est qu'un vain mot, une nécessité qui change avec les passions et les circons-

tances, — une disposition de caractère chez quelques individus qui, généreux et compatissants par tempérament, sont entraînés à une guerre perpétuelle contre l'universalité des mortels. — Et si c'était tout ! mais malheur quand ils doivent, bon gré mal gré, ouvrir leurs yeux à la lumière funèbre du désenchantement !

Je n'ai pas l'âme noire, et tu le sais, Lorenzo : dans ma première jeunesse, j'aurais répandu des fleurs sur les têtes de tous les vivants. Qui m'a rendu ainsi sévère et ombrageux envers la plupart des hommes, sinon leur hypocrite cruauté ? Je pardonnerais tout le mal qu'ils m'ont fait. Mais quand auprès de moi passe la pauvreté vénérable, courbée sous l'effort, et montrant ses veines sucées par la toute-puissante opulence, quand je vois tant d'hommes malades, emprisonnés, affamés, tous suppliants sous le terrible fléau de certaines lois, — ah ! non ! je ne puis me réconcilier avec l'humanité. Alors je crie vengeance ainsi que cette foule de misérables avec lesquels je partage le pain et les larmes, et j'ose réclamer en leur nom leur part d'héritage de la nature, mère bienfaisante et impartiale. La nature ? Mais si elle nous a faits pourtant ce que nous sommes, ne serait-elle pas plutôt une marâtre ?

Oui, Thérèse... Je vivrai avec toi. Mais je ne vivrai qu'autant que je pourrai vivre avec toi. Tu es l'un de ces quelques anges épars sur la face de la terre pour rendre hommage à la vertu, et verser dans les âmes persécutées et affligées l'amour de l'humanité. Mais si je te perdais, quel refuge s'ouvrirait pour ce jeune homme, las de tout le reste du monde ?

Si tu l'avais vue tout à l'heure ! Elle me tendait la main, me disant : « Soyez calme. Vraiment ces deux personnes me semblaient touchées. Et puis, si Olivo n'avait pas été malheureux, aurait-il eu, par delà la tombe, un ami ?

Ah ! continua-t-elle après un long silence, — pour aimer la vertu, faut-il donc vivre dans la douleur ! »

Lorenzo ! son âme céleste rayonnait sur les traits de son visage.

---

29 avril.

Près d'elle je suis si plein de vie que c'est à peine si j'ai conscience de vivre ! Ainsi, quand je m'éveille après un paisible sommeil, si un rayon de soleil vient frapper mes yeux, ma vue

se trouble et se perd dans un infini de lumière.

Depuis longtemps je me plains de l'inertie dans laquelle je vis. Les premiers jours du printemps, je me proposais d'étudier la botanique, et en deux semaines j'ai recueilli, par les collines, plusieurs douzaines de plantes. Je ne sais plus maintenant où je les ai mises. Plusieurs fois j'ai oublié mon Linné sur les chaises du jardin ou au pied d'un arbre ; finalement je l'ai perdu. Hier Michel m'en a rapporté deux feuillets tout humides de rosée, et ce matin il m'a averti que le reste avait été mis en pièces par le chien du jardinier.

Thérèse me gronde. Pour lui plaire, je me mets à écrire ; mais, bien qu'au début je sois plus en verve que jamais, je ne peux aller au delà de trois ou quatre périodes. Mille sujets assiègent ma pensée, mille idées se présentent à mon esprit. Je choisis, je rejette, je choisis encore ; j'écris enfin, je déchire, je rature, — et je perds souvent la matinée et la soirée entière. L'intelligence se fatigue, les doigts abandonnent la plume. Et je m'aperçois que j'ai dépensé en vain mon temps et ma peine. Mais ne t'ai-je pas déjà dit que pour moi écrire des livres est une chose qui est au-dessus ou au-dessous de mes forces ? Ajoute à cela l'état

de mon cœur, et tu verras que si je t'écris une lettre de temps en temps, ce n'est pas déjà peu de chose.

Oh ! la sotte figure que je fais quand elle est assise travaillant, et que moi je lis. Je m'interromps à tout instant — et elle de s'écrier : « Continuez ! » Je recommence à lire ; au bout de deux pages ma diction se précipite et je finis par marmotter en mesure. Thérèse s'épuise à tendre l'oreille. « Pour Dieu ! lisez un peu de façon que je vous comprenne ! » Je reprends. Mais mes yeux, je ne sais comment, se détournent subrepticement du livre et se trouvent fixés sur cet angélique visage. Je deviens muet, le livre tombe, se ferme, je perds la page, je ne puis la retrouver. Thérèse voudrait se fâcher, et elle sourit.

Et pourtant ! si je pouvais retenir toutes les pensées qui traversent mon imagination ! J'en note sur les cartons et les marges de mon Plutarque, car, si je ne les écris aussitôt, elles me sortent de l'esprit ! Et quand par la suite je les cherche sur le papier, je retrouve des avortons d'idées, décharnées, décousues, glacées.

Cette habitude de noter les pensées au lieu de les laisser mûrir dans l'esprit est bien misérable.

Mais ainsi se font des ouvrages tirés d'autres œuvres, composés comme une mosaïque.

Sans le vouloir, j'ai fait, moi, une mosaïque. Dans un petit livre anglais j'ai trouvé un récit douloureux, et à chaque phrase il me semblait lire le récit des malheurs de la pauvre Laurette. Le soleil éclaire partout, chaque année, les mêmes douleurs sur la terre !

Alors, pour ne pas paraître oisif, j'ai tenté d'écrire les infortunes de Laurette, traduisant précisément cette partie de l'ouvrage anglais ; et, retranchant, changeant, ajoutant pas mal du mien, j'aurai raconté la vérité, tandis que peut-être mon texte est un pur roman. Je voulais faire connaître à Thérèse, dans cette infortunée, le malheur *fatal* de l'amour. Mais crois-tu que les paroles, les conseils, les exemples des maux d'autrui puissent servir à autre chose qu'à irriter nos propres passions ? De plus, au lieu de parler de Laurette, j'ai parlé de moi ! Voilà l'état de mon cœur : sans cesse il recommence à fouiller ses propres blessures.

C'est pourquoi je n'ai pas envie de donner ces trois ou quatre feuilles à Thérèse. Je lui ferais plus de mal que de bien, — et pour l'instant je cesse même d'écrire. Lis-les, toi. Adieu.

Fragment de l'histoire de Laurette.

Je ne sais si le ciel s'occupe de la terre. Mais s'il s'en est parfois soucié — au moins du jour où la race humaine a commencé à fourmiller ici-bas, — je crois que le Destin écrivit sur les livres éternels : *L'homme sera malheureux*. Je n'ose en appeler de cette condamnation, car je ne saurais à quel tribunal m'adresser, d'autant moins que je me plais à la croire utile à toutes les autres races qui vivent par les mondes innombrables.

Je remercie pourtant cet Esprit qui, pénétrant parmi les êtres de l'univers, les fait revivre sans cesse à travers la destruction même. Il nous a, avec la douleur, accordé au moins le don des larmes. Il a puni ceux qui par une philosophie insolente veulent se révolter contre la destinée humaine, en leur refusant les joies infinies de la pitié.

« *Si tu vois un homme frappé de douleur et pleurant, ne pleure point* * ! »

Stoïque ! ne sais-tu donc pas que les larmes d'un homme compatissant sont plus douces au malheureux que la rosée à l'herbe flétrie ?

* Epictète.

Oh ! Laurette ! J'ai pleuré avec toi sur le tombeau de ton pauvre amant, et je me souviens que ma pitié faisait moins amère l'amertume de ta douleur. Tu t'abandonnais sur ma poitrine, tes blonds cheveux me couvraient le visage, tes pleurs baignaient mes joues, puis tu les séchais avec ton mouchoir, et tu séchais tes larmes qui recommençaient à déborder de tes yeux, à rouler jusqu'à tes lèvres.

Abandonnée de tous ! — mais non par moi. Je ne t'ai jamais abandonnée.

Quand, l'esprit égaré, tu errais près de la mer sur les plages solitaires, je suivais furtivement tes pas, afin de te protéger contre le désespoir de ton cœur. Puis je t'appelais par ton nom, et tu me tendais la main et venais t'asseoir à mes côtés.

La lune montait dans le ciel et en la regardant, tu chantais pieusement. D'aucuns auraient osé sourire. Mais le Consolateur des malheureux, qui regarde d'un œil égal et la folie et la sagesse des hommes, qui compatit à leurs crimes et à leurs vertus, entendait sans doute tes tristes chants et t'inspirait quelque soulagement. Les prières de mon cœur t'accompagnaient, — et Dieu accueille les vœux et les sacrifices des âmes affligées.

On entendait, en un faible clapotis, le gémissement des flots, et le vent les rebroussait, les poussait jusqu'à lécher presque la rive où nous étions assis. Et toi, te levant, appuyée à mon bras, tu te dirigeais vers cette pierre où il te semblait encore voir ton Eugène, entendre sa voix, sentir sa main et ses baisers. « Que me reste-t-il à présent, t'écriais-tu ; la guerre retient mes frères loin de moi, la mort m'a ravi mon père et mon amant. Je suis abandonnée de tous ! »

Oh ! Beauté, génie bienfaisant de la nature ! Partout où tu montres ton sourire aimable, la joie éclate, la volupté se répand, pour éterniser la vie de l'univers. Qui ne te connaît pas et ne te sent pas soit détesté du monde et de lui-même. Mais quand la vertu te rend plus chère, que les malheurs, t'ôtant la fatuité que donne le bonheur et l'envie qu'il excite, te montrent aux mortels les cheveux épars et dépourvus des guirlandes de l'allégresse, qui donc peut passer auprès de toi sans t'accorder autre chose qu'un vain regard de pitié ?

Mais moi, ô Laurette ! je t'offrais mes larmes, et mon ermitage où *« tu aurais mangé de mon pain, bu dans mon verre, où tu te serais*

endormie sur mon cœur!* » Tout ce que j'avais ! Et avec moi peut-être ta vie, sans être heureuse, eût été libre du moins et paisible.

Peu à peu, dans la retraite et la paix, le cœur oublie ses angoisses ; car la paix et la liberté se plaisent au milieu de la nature simple et solitaire.

Un soir d'automne, la lune commençait à peine à se montrer à la terre. Elle traversait de ses rayons les nuages transparents qui l'accompagnaient et de temps à autre la couvraient, nuages épars dans l'immensité du ciel dont ils dérobaient au monde les étoiles. Nous étions attentifs aux feux lointains des pêcheurs et au chant du gondolier qui de sa rame rompait le silence et le calme de la lagune obscure. Mais Laurette, se retournant, chercha des yeux son amoureux ; elle se leva, l'appela, erra un instant... Puis, lasse, revint où j'étais et s'assit, comme épouvantée de sa solitude. Elle me regardait, comme si elle eût voulu dire : « Je serai abandonnée même par toi ! » — et elle appela son petit chien.

Moi ! — Qui aurait dit que cette soirée devait être la dernière où je la vis ! Elle était

* Livre des Rois.

vêtue de blanc, un ruban retenait ses cheveux, et trois violettes fanées ressortaient sur la mousseline qui voilait sa poitrine... Je l'ai accompagnée jusqu'à la porte de sa maison, et sa mère qui vint nous ouvrir me remercia du soin que je prenais de sa malheureuse fille.

Quand je fus seul, je m'aperçus que son mouchoir était resté entre mes mains. « Je le lui rendrai demain, » fis-je.

Ses maux commençaient déjà à s'apaiser — et moi peut-être... Il est vrai, je ne pouvais te rendre ton Eugène, mais j'aurais été pour toi un époux, un père, un frère... Mes concitoyens persécuteurs, avec l'aide des bourreaux étrangers, mirent subitement mon nom sur la liste de proscription, et je n'ai pas même pu, ô Laurette, te laisser le dernier adieu.

Quand je pense à l'avenir, que je ferme les yeux pour ne pas le connaître, et que je tremble et que je m'abandonne aux souvenirs du passé, je vais, longuement, sous les arbres de ces vallées, je me rappelle les bords de la mer, les feux lointains, le chant du gondolier. Je m'appuie à un tronc d'arbre, je reste là en songeant : « le ciel me l'avait donnée, mais la mauvaise fortune me l'a ravie... » Je tire son mouchoir... — « Malheureux celui qui aime

par ambition ! Mais ton cœur, ô Laurette, était fait pour la pure nature... » Je m'essuie les yeux, et vers la nuit je rentre sous mon toit.

Que fais tu pendant ce temps ? Tu retournes errer le long des plages, envoyant vers Dieu des prières et des larmes ?

Viens ! tu cueilleras les fruits de mon jardin, — « *tu boiras dans mon verre, tu mangeras de mon pain, tu reposeras sur ma poitrine* », et tu sentiras comme mon cœur bat, — comme aujourd'hui il bat différemment...

Quand ton martyre se ravivera, que ton âme sera vaincue par la passion, je viendrai derrière toi pour te soutenir au milieu du chemin, et pour te guider, si tu t'égarais, vers ma demeure. Mais je te suivrai silencieusement, pour te laisser user librement de la consolation des larmes. Je serai pour toi un père, un frère... mais mon cœur, — ah ! si tu pouvais lire dans mon cœur... — Une larme mouille le papier et efface ce que j'écris.

Je l'ai vue dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, puis l'esprit égaré, errante, orpheline. Je l'ai vue baiser les lèvres mourantes de son unique consolateur, et s'agenouiller ensuite avec une piété superstitieuse devant sa mère, pleurant et priant afin qu'elle retirât la malé-

diction que, mère infortunée, elle avait lancée contre sa fille.

Ainsi la pauvre Laurette m'a laissé pour toujours dans le cœur la pitié de ses malheurs. Héritage précieux que je voudrais partager avec tous ceux auxquels il ne reste d'autre consolation que l'amour et la pitié de la vertu.

Vous ne me connaissez pas ; mais qui que vous soyez, nous sommes amis... Ne haïssez point l'homme prospère, mais fuyez-le...

. . . .

---

4 mai.

As-tu vu, après les jours d'orage, jaillir des nuages de l'orient l'éclatant rayon de soleil qui console la nature? Telle est pour moi la vue de Thérèse. — Je chasse mes désirs, je condamne mes espérances, je pleure mes erreurs. Non ! je ne la verrai plus, je ne l'aimerai pas. J'entends une voix qui m'appelle traître, — la voix de son père. Je m'irrite contre moi-même et je sens se rouvrir en mon cœur la source d'une vertu salutaire, le repentir. Me voici donc ferme dans ma résolu-

tion, plus ferme que jamais... Et puis ? A la vue de son visage, les illusions reviennent, mon âme est retournée, s'oublie elle-même et s'abîme divinement dans la contemplation de la beauté.

---

8 mai.

« Elle ne t'aime pas ; et même si elle voulait t'aimer, elle ne le peut pas. » C'est vrai, Lorenzo ; mais si je consentais à m'arracher le voile que j'ai devant les yeux, il ne me resterait qu'à les fermer pour l'éternel sommeil. Sans cette angélique lumière, la vie ne serait pour moi que terreur, le monde chaos, la nature nuit et désert. Plutôt que d'éteindre une à une les lumières qui éclairent le décor, désabusant ainsi laidement les spectateurs, ne serait-il pas préférable de baisser tout d'un coup le rideau, les laissant en pleine illusion ? « Mais si l'illusion te fait mal ! »...

Qu'importe ? si la désillusion me tue !

Un dimanche, j'ai entendu le curé gronder les paysans parce qu'ils s'enivraient. Et il ne s'apercevait pas qu'il empoisonnait pour ces malheureux la consolation qu'ils trouvent à endormir dans l'ivresse du soir les fa-

tigues de la journée, à ne plus sentir l'amertume de leur pain trempé de sueur et de larmes, et à ne pas penser à la rigueur de l'hiver prochain, à la faim dont il les menace.

---

11 mai.

Il faut bien le dire ! La nature a besoin de ce globe et de l'espèce d'êtres vivants, sans cesse en litige, qui l'habitent. Afin de pourvoir à la conservation de tous, au lieu de les lier entre eux par une mutuelle fraternité, elle a fait chaque individu si ami de lui-même que volontiers il aspirerait à l'extermination de l'univers, afin de vivre plus sûr de sa propre existence et rester despote solitaire de toute la création.

Pas une génération n'a vu la douce paix durer autant qu'elle. Toujours la guerre fut l'arbitre des droits, et la force a dominé tous les siècles. Ainsi l'homme, tantôt ouvertement, tantôt secrètement, toujours implacablement hostile à l'humanité, se conservant lui-même par tous les moyens, satisfait au dessein de la nature qui a besoin de l'existence de tous ; et les descendants de Caïn et d'Abel, en imitant tous leurs premiers parents,

s'assassinent toujours les uns les autres, vivent et se perpétuent.

Maintenant écoute. Ce matin, j'ai accompagné Thérèse et sa petite sœur chez une de leurs amies, en villégiature ici. Je pensais déjeuner avec elles, mais par malheur j'avais, depuis la semaine dernière, promis au chirurgien que je prendrais ce repas avec lui. Si Thérèse ne m'y avait fait songer, moi, à te dire la vérité, je ne m'en souvenais plus. Je me mis donc en route une petite heure avant midi. Mais, épuisé par la chaleur, au milieu du chemin, je me couchai sous un olivier. Au vent d'hier a succédé aujourd'hui une chaleur insupportable. Je restais là au frais, ne pensant à rien, comme si le déjeuner était déjà passé. Tournant la tête, je m'aperçus qu'un paysan me regardait d'un air bourru.

« — Que faites-vous ici ?

« — Je me repose, comme vous voyez.

« — Avez-vous du bien ? demanda-t-il frappant la terre de la crosse de son fusil.

« — Pourquoi ?

« — Pourquoi ? — Etendez-vous sur vos prairies, si vous en avez, et ne venez pas fouler l'herbe des autres. »

Et en partant il cria : « Faites seulement que je vous retrouve à mon retour ! »

Je n'avais pas bougé et il s'en était allé. D'abord je ne fis aucune attention à ses bravades. Mais j'y repensai. « Si vous en avez ! »

... Alors, si la fortune n'avait pas accordé à mes pères deux perches de terrain, tu m'aurais refusé aussi, dans le coin le plus stérile de ton champ, la pitié suprême d'une tombe ?

Mais, observant que l'ombre de l'olivier s'allongeait, je me souvins du déjeuner. Tout à l'heure, en rentrant à la maison, j'ai trouvé à ma porte l'homme de ce matin en personne.

« Monsieur, je vous attendais; si par hasard vous étiez fâché contre moi, je vous demande pardon.

— Remettez votre chapeau ; je ne m'en suis pas blessé. »

Pourquoi donc mon cœur, dans les mêmes circonstances, est-il tantôt paisible, tantôt furieux ? Un voyageur disait : « le flux et le reflux de mon humeur gouvernent toute ma vie ».

Une minute auparavant, mon mépris eût été peut-être plus grave que n'avait été l'insulte. Pourquoi donc nous soumettre au bon plaisir de celui qui nous offense, et permettre qu'il nous trouble par une injure imméritée ? Mais vois comme l'amour-propre, ce louche personnage,

se dévoile dans cette façon pompeuse de m'attribuer le mérite d'une action qui vient peut-être de... qui sait ! Dans des occasions semblables, je n'en ai pas toujours usé avec autant de modération. Il est vrai qu'une demi-heure après je me le suis doctement reproché. Mais la raison n'arrivait qu'en boitant. Et le repentir est toujours tardif pour qui aspire à la sagesse. Mais je n'y aspire pas ! Je suis un des innombrables fils de la terre, — pas autre chose ; et je porte en moi toutes les passions et toutes les faiblesses de mon espèce.

Le paysan répétait encore : « Je vous ai fait un affront ! mais je ne vous connaissais pas. Les travailleurs qui fauchaient le foin dans les champs voisins m'ont averti ensuite.

— Peu importe, brave homme. Comment ira la récolte cette année ?

— Nous aurons du mal : le pain sera cher... Mais, je vous en prie, Monsieur, pardonnez-moi. Plût à Dieu que je vous eusse reconnu plus tôt !

— Mon ami, que vous connaissiez ou non la personne, ne faites jamais tort à qui que ce soit. Vous risqueriez toujours, soit de vous attirer la colère du riche, soit de maltraiter le pauvre. Pour moi cela n'a pas d'importance.

— Monsieur a raison ! Dieu le lui rende. »

Et il partit. Il en fera peut-être de pires. Il a je ne sais quoi d'effronté dans la physionomie. Et quand un animal raisonnable est insensible à la honte, sa raison est funeste à ceux qui ont affaire à lui.

Et pendant ce temps ? le nombre croît chaque jour des martyrs persécutés par le nouvel usurpateur de ma patrie. Combien y en aura-t-il de ces malheureux, fuyards, exilés, privés même d'un lit fait d'un peu d'herbe fraîche, privés de l'ombre d'un olivier ? Dieu le sait ! L'étranger malheureux est chassé même du talus où les brebis paissent tranquillement.

---

12 mai.

Je n'ai pas osé, non, je n'ai pas osé. — Je pouvais la prendre dans mes bras et la serrer là contre ce cœur. Je l'ai vue endormie : le sommeil tenait clos ces grands yeux noirs ; mais les roses de son visage se répandaient plus vives que jamais sur ses joues humides. Son beau corps reposait abandonné sur un sofa. Un bras soutenait sa tête, l'autre pendait mollement. Plus d'une fois je l'ai vue marcher ou danser, j'ai senti pénétrer jusqu'à mon âme

les sons de sa harpe et ceux de sa voix, je l'ai adorée, plein de crainte, comme si je l'avais vue descendre du paradis... Mais belle comme aujourd'hui je ne l'ai jamais vue, jamais ! Ses vêtements me laissaient deviner les contours de ses formes angéliques, mon âme les contemplait et que puis-je te dire! toute la fureur et l'extase de l'amour m'avaient enflammé, ravi hors de moi-même. Je touchais comme un dévot ses vêtements, et sa chevelure parfumée, et le bouquet de violettes qu'elle avait sur le sein. Oui, oui... sous cette main devenue sacrée, j'ai senti palpiter son cœur. Je respirais le souffle de sa bouche entr'ouverte, j'allais aspirer toute la volupté de ces lèvres célestes. Un baiser d'elle ! et j'aurais béni les larmes qu'elle me fait verser depuis si longtemps. Mais juste à ce moment je l'ai entendue soupirer dans son sommeil ! Je me suis reculé, repoussé comme par une main divine. « Peut-être est-ce moi qui t'ai appris à aimer et à pleurer ! et tu cherches un court instant de sommeil, parce que j'ai troublé tes nuits innocentes et tranquilles ? » A cette pensée je me suis prosterné devant elle, sans un mouvement, retenant mon haleine, et je me suis enfui, afin de ne pas la réveiller

à sa vie d'angoisses et de gémissements.

Elle ne se plaint pas, — ceci me déchire d'autant plus. Mais ce visage de plus en plus triste, cette façon de me regarder avec pitié, ce tremblement chaque fois que le nom d'Edouard est prononcé, ce regret de sa mère... Ah ! le ciel ne nous l'aurait pas donnée si elle ne devait aussi avoir sa part du sentiment de la douleur.

Eternel Dieu ! existes-tu pour nous autres mortels ? es-tu pour tes créatures un père dénaturé ? Je sais que lorsque tu as envoyé sur la terre la vertu, ta fille aînée, tu lui donnas le malheur pour guide. Mais pourquoi as-tu alors laissé la jeunesse et la beauté si faibles qu'elles ne peuvent supporter les leçons de cette austère institutrice ?

Dans toutes mes douleurs, j'ai levé les bras jusqu'à toi, mais je n'ai osé ni murmurer, ni pleurer... Hélas ! à présent...

Pourquoi me faire connaître le bonheur, si c'est pour que j'y aspire si ardemment et que j'en perde à jamais l'espérance ! A jamais ? Non! Thérèse est mienne, toute ! Tu me l'as destinée, puisque tu m'as donné un cœur capable de l'aimer immensément, éternellement !

---

13 mai.

Ah ! si j'étais peintre ! quelle riche matière pour mon pinceau ! L'artiste abîmé dans la délicieuse pensée de la beauté endort ou atténue au moins toutes ses autres passions...

Mais même si j'étais peintre, après ? J'ai vu chez les poètes ou les peintres, parfois la belle, même la vraie nature. Mais la nature suprême, immense, inimitable, celle-là je ne l'ai jamais vue rendre ! Homère, Dante et Shakspeare, ces trois maîtres de tous les esprits supérieurs, ont animé mon imagination, ont enflammé mon cœur. J'ai baigné leurs poèmes de larmes brûlantes, j'ai adoré leurs ombres divines comme si je les voyais assises sur les voûtes sublimes qui recouvrent l'univers, et dominant l'éternité. Mais les originaux que j'ai devant les yeux comblent toutes les puissances de mon âme, — et je n'oserais, Lorenzo, je n'oserais, même si le génie de Michel-Ange m'inspirait, en tracer les premiers traits !

Grand Dieu ! quand tu contemples un soir de printemps, tu prends plaisir peut-être à la vue de ta création ? Tu m'as versé pour me consoler une source inépuisable de joie, et moi je

l'ai souvent regardée avec indifférence. Sur le sommet d'une hauteur dorée par les rayons paisibles du soleil qui s'éteint, je me vois entouré d'une chaîne de collines sur lesquelles ondoient les moissons et se balancent les riches festons des vignes que soutiennent les oliviers et les ormeaux ; les falaises et les crêtes lointaines vont s'élevant à mesure, comme si elles avaient été bâties les unes sur les autres. Sous moi, les flancs de la hauteur où je suis sont fendus de crevasses stériles, parmi lesquelles on voit noircir les ombres du soir qui montent peu à peu ; et leur fond obscur et terrible semble l'ouverture d'un gouffre. Sur la hauteur du côté du midi, l'air est coloré par la forêt qui surplombe et obscurcit la vallée, où paissent les brebis dans la fraîcheur, tandis que les chèvres semblent suspendues sur la pente. Les oiseaux chantent doucement comme s'ils pleuraient le jour qui meurt ; les vaches mugissent, et il semble que le vent se complaît à murmurer dans les feuillages. Mais au nord les collines s'écartent et l'on voit s'ouvrir une plaine interminable. On distingue dans les champs les plus proches les bœufs qui retournent à la ferme ; le laboureur lassé les suit, appuyé sur son bâton ; c'est le moment

où les mères et les femmes préparent le repas de leur petite famille après le travail ; la fumée s'échappe des villas lointaines, qui font encore des taches lumineuses, et des chaumières dispersées à travers la campagne ; les bergers traient leurs troupeaux, et la petite vieille qui filait assise à la porte du bercail, laisse son ouvrage et va caresser et flatter le jeune taureau et les agneaux bêlant autour de leur mère. Cependant le paysage s'étend, et après de longues files d'arbres et de champs, finit à l'horizon où tout s'amoindrit et se confond. Le soleil lance en partant quelques rayons qui sont comme ses derniers adieux à la nature ; les nuages deviennent rouges, puis leur couleur s'affaiblit, puis tout pâles enfin ils s'obscurcissent. Alors la plaine disparaît, les ombres se répandent sur la face de la terre, et moi, comme perdu au milieu de l'Océan, je ne vois plus de ce côté que le ciel.

Hier soir justement, après plus de deux heures de contemplation extatique, par une belle soirée de mai, je descendais pas à pas la montagne. Le monde était abandonné à la nuit et je n'entendais rien que le chant de la paysanne, je ne voyais que les feux des bergers. Toutes les étoiles scintillaient, et pendant que je saluais une à une les constellations, je ne sais

quoi de divin pénétrait mon âme, et mon cœur s'élançait comme s'il aspirait à une région infiniment plus élevée que la terre...

Je me suis trouvé sur le coteau qui est près de l'église. La cloche des morts sonnait et la pensée de ma fin attira mes regards vers le cimetière, où sous leurs tertres verdoyants dorment les vieilles gens du village. Reposez en paix, pauvres reliques. La matière est retournée à la matière. Rien ne diminue, rien ne croît, rien ne se perd ici-bas. Tout se transforme et se renouvelle... Oh ! destinée humaine ! le moins malheureux est celui qui a le moins peur de toi ! N'en pouvant plus je m'étendis, face contre terre, sous le bosquet de pins, et dans la muette obscurité défilaient devant mon esprit tous mes malheurs et toutes mes espérances.

De tous les côtés où j'ai couru haletant après le bonheur, après un rude voyage plein d'erreurs et de tourments, je me suis vu ouverte la porte du tombeau, où j'allais m'anéantir avec toutes les douleurs et toutes les joies de cette inutile existence. Et je me sentais lâche, et je pleurais parce que j'avais besoin de consolation, et dans mes sanglots j'invoquais le nom de Thérèse.

---

14 mai.

Hier soir, en revenant de la montagne, las, je m'arrêtais sous ces pins ; hier soir aussi j'invoquais Thérèse... J'entendis un bruit de pas sous les arbres, et je crus percevoir un murmure de voix. Il me sembla alors voir Thérèse et sa sœur. S'étant effrayées au premier abord, elles s'enfuyaient. Je les appelai par leurs noms et la petite Isabelle, en me reconnaissant, se jeta sur moi en me donnant mille baisers. Je me levai. Thérèse s'appuya à mon bras, et nous nous mîmes à nous promener sur les bords de la rivière jusqu'au lac des cinq fontaines. Là, comme d'un commun accord, nous nous sommes arrêtés à admirer l'astre de Vénus, qui là-haut brillait à nos yeux.

« Oh ! dit-elle avec ce doux enthousiasme qui n'est qu'à elle, crois-tu que Pétrarque n'a pas lui aussi visité souvent ces lieux solitaires, en soupirant parmi les ombres paisibles de la nuit, après son amie perdue ? Quand je lis ses vers, je me le représente ici, mélancolique, errant, ou appuyé au tronc d'un arbre, se repaître de ses tristes pensées et, tourné vers le ciel, chercher de ses yeux pleins de larmes

l'immortelle beauté de Laure. Je ne sais comment cette âme, qui avait en elle une telle part de l'esprit divin, a pu survivre à tant de douleurs et demeurer parmi les misères des mortels. Oh! quand on s'aime vraiment !... — Et il me sembla qu'elle me serrait la main, et je sentais mon cœur qui ne voulait plus rester dans ma poitrine.

Oui ! tu étais créée pour moi, née pour moi, et moi... Je ne sais comment j'ai pu réprimer ces paroles qui s'échappaient de mes lèvres.

Elle montait la colline et je la suivais. Toutes mes facultés appartenaient à Thérèse ! mais la tempête qui les avait agitées était un peu calmée. — « Tout est amour, dis-je; l'univers n'est rien qu'amour! et qui jamais l'a mieux senti, et qui l'a jamais, mieux que Pétrarque, fait délicieusement sentir? Les rares génies qui se sont élevés au-dessus du grand nombre des hommes m'épouvantent d'admiration. Mais Pétrarque me remplit de religieuse confiance et d'amour. Et tandis que mon intelligence lui sacrifie comme à un Dieu, mon cœur l'invoque comme père et consolateur. » Thérèse soupira et sourit à la fois.

La montée l'avait fatiguée. « Reposons-nous », dit-elle. L'herbe était humide et je lui désignai

un mûrier à peu de distance. Le plus beau mûrier qu'on puisse voir. Il est haut, solitaire, épais. Parmi ses branches il y a un nid de chardonnerets.

Ah ! je voudrais élever un autel à l'ombre de ce mûrier !

La petite fille, pendant ce temps, nous avait quittés ; elle sautait çà et là, cueillant des fleurs et les jetant à la suite des lucioles qui voletaient alentour. — Thérèse était assise sous le mûrier, et moi assis près d'elle, la tête appuyée au tronc, je lui récitais les odes de Sapho. La lune montait. Oh !...

Pourquoi, tandis que j'écris, mon cœur bat-il si fort ?

Soirée bienheureuse !

---

14 mai, 11 heures.

Oui, Lorenzo ! tout à l'heure je pensais te le cacher — maintenant entends-le. Ma bouche tout ce temps est humide, d'un baiser d'elle ! et mes joues ont été inondées des larmes de Thérèse. Elle m'aime... Laisse-moi, Lorenzo, laisse-moi dans toute l'extase de ce jour de Paradis.

---

14 mai soir.

Oh ! que de fois j'ai repris la plume en main, et n'ai pu continuer... Je me sens un peu calme, et je reviens t'écrire. — Thérèse était assise sous le mûrier... Mais que pourrais-je te dire qui ne soit contenu tout entier dans ces paroles : *Je vous aime.* A ces mots, tout ce que je voyais me semblait un sourire de l'univers. Je contemplais le ciel avec des yeux de reconnaissance, et il me semblait qu'il s'ouvrait tout grand pour nous accueillir. Dieu ! pourquoi la mort n'est-elle pas venue ! je l'ai invoquée ! Oui, j'ai embrassé Thérèse. Les fleurs, les plantes exhalaient à ce moment un parfum suave, les souffles de l'air étaient une harmonie, les ruisseaux chantaient dans le lointain. Et toutes les choses s'embellissaient de la splendeur de la lune, toute pleine de la lumière infinie de la divinité. Les éléments et les êtres vivants exultaient de la joie de deux cœurs ivres d'amour. J'ai baisé et rebaisé cette main — et Thérèse m'embrassait, toute tremblante, et exhalait ses soupirs sur ma bouche, et son cœur battait sur ma poitrine. Me regardant de ses grands yeux languissants, elle m'embras-

sait, et ses lèvres humides entr'ouvertes murmuraient contre les miennes. — Hélas ! tout à coup elle s'arracha de mes bras comme atterrée... elle appela sa sœur, elle se leva, courant à sa rencontre... Je me suis prosterné devant elle, tendant les bras comme pour saisir sa robe...

Mais je n'ai pas osé la retenir, ni la rappeler. Sa vertu, et moins encore sa vertu que sa passion m'épouvantaient. Je sentais et je sens du remords d'avoir le premier troublé son cœur innocent. Et c'est un remords ! le remords d'une trahison. Ah ! cœur lâche !

Je me suis approché d'elle en tremblant.

« Je ne puis être à vous ! jamais ! »

Et elle prononça ces mots du fond du cœur et avec un regard où il semblait qu'elle se blâmait et me plaignait. Je l'ai accompagnée le long du chemin, elle ne m'a plus regardé et je n'avais plus le cœur de lui dire un mot. Arrivée à la grille du jardin, elle me prit des mains la petite Isabelle, et me quittant : « Adieu », dit-elle, — et se retournant après quelques pas : « adieu ! »

Je restai en extase ; j'aurais baisé les traces de ses pas... Un de ses bras pendait le long du corps, ses cheveux, brillants aux rayons de la

lune, voletaient doucement... mais bientôt c'est à peine si la large avenue et l'ombre épaisse des arbres me laissèrent entrevoir encore les ondulations de sa robe qui blanchissait au loin. Quand je l'eus perdue, je tendis l'oreille, espérant entendre sa voix. Et en m'en allant je me retournai, les bras ouverts, comme pour me consoler, vers l'astre de Vénus : lui aussi avait disparu.

---

15 mai.

Depuis ce baiser, je suis un être divin, mes idées sont plus élevées, plus riantes, mon aspect est plus gai, mon cœur plus compatissant. Il semble que tout s'embellit pour moi. La plainte des oiseaux, le bavardage de la brise dans les feuillages sont aujourd'hui plus doux que jamais. Les plantes se fécondent, les fleurs se colorent sous mes pieds ; je ne fuis plus les hommes, et je crois que toute la nature est à moi. Mon intelligence est toute beauté et harmonie. Si j'avais à sculpter ou à peindre le Beau, je repousserais tout modèle terrestre, je le trouverais dans mon imagination. Oh ! Amour ! les Beaux-Arts sont bien tes fils.

C'est toi qui le premier as conduit sur la terre la sainte poésie, — la poésie, unique nourriture des âmes généreuses, qui du fond de leur solitude envoient leurs chants surhumains jusqu'aux plus lointaines générations, et de leurs voix et de leurs pensées, inspirées du ciel, les poussent aux plus hautes entreprises. Tu rallumes dans nos cœurs la seule vraie vertu, la seule utile aux hommes, la Pitié, grâce à laquelle on voit parfois sourire les lèvres des malheureux condamnés aux soupirs : et c'est par toi que ressuscite indéfiniment le plaisir, fécondateur de tous les êtres, sans qui le monde ne serait plus que chaos et mort. Si tu disparaissais, Amour, la terre deviendrait inhospitalière, les animaux ennemis entre eux, le soleil un feu malfaisant, et le monde un désespoir, une terreur, une destruction sans bornes. Mais maintenant que mon âme resplendit d'un rayon de toi, j'oublie mes malheurs, je me ris des menaces du sort, je renonce aux promesses de l'avenir. Oh ! Lorenzo, je reste souvent étendu sur le bord du lac des cinq fontaines, je sens caresser ma figure et mes cheveux par les petits souffles ailés qui agitent l'herbe, animent les fleurs, frisent les eaux limpides du lac. Crois-tu que, dans un

charmant délire, je vois devant mes yeux les nymphes nues qui dansent enguirlandées de roses ? et que j'invoque en leur compagnie les Muses et l'Amour ; et des ruisseaux qui tombent en cascades sonores et écumantes, je vois surgir, jusqu'à la ceinture, leurs chevelures ruisselantes, éparses sur leurs épaules humides, les yeux riants, les Naïades, aimables gardiennes des fontaines...

Mensonges ! me crie le philosophe. Mais tout n'est-il pas mensonge ? Tout ! Heureux les anciens qui se croyaient dignes des baisers des célestes immortelles, qui sacrifiaient à la beauté et aux grâces, qui répandaient la splendeur de la divinité sur les imperfections humaines, et qui trouvaient le *Beau* et le *Vrai* en caressant les créatures de leur imagination. Mensonges ! — Mais en attendant, sans ces mensonges, je ne connaîtrais de la vie que la douleur, ou, ce qui m'épouvante plus encore, que l'indolence glacée et l'ennui. Si un jour ce misérable cœur refuse de sentir, je l'arracherai de ma poitrine de mes propres mains, je le chasserai comme un serviteur infidèle.

---

21 mai.

Hélas ! quelles longues nuits pleines d'angoisse ! La terreur de ne plus la revoir me réveille ; dévoré d'un pressentiment obscur, ardent, fou, je saute du lit sur le balcon, et je n'accorde le repos à mes membres nus et glacés, que lorsque je distingue à l'horizon un rayon du jour. Je cours tout palpitant auprès d'elle et, stupide, j'étouffe les paroles et les soupirs, je ne comprends plus, je n'entends plus. Le temps vole et la nuit m'arrache à ce séjour de paradis.

Ah ! éclair ! tu romps les ténèbres, tu resplendis, tu passes, — et après toi restent plus profondes la terreur et l'obscurité !

---

25 mai.

Je te remercie, Dieu éternel, je te remercie. Tu as donc rappelé à toi ton esprit, et Laurette a laissé ses malheurs à la terre. Tu écoutes les gémissements qui partent des entrailles de l'âme, et tu envoies la mort pour délivrer des chaînes de la vie tes créatures persécutées et

affligées. Mon amie chérie ! que ton sépulcre boive du moins ces larmes, seules obsèques que je puisse t'offrir. Que les mottes de terre qui te cachent soient recouvertes d'herbes fraîches et bénies par ta mère et par moi. Vivante, tu attendais de moi quelque consolation ; et pourtant je n'ai même pu te rendre les derniers devoirs ! Mais nous nous reverrons — oui, nous nous reverrons.

Cher Lorenzo, quand je me souvenais de cette pauvre innocente, certains pressentiments criaient au fond de mon âme : « elle est morte ». Pourtant, si tu ne me l'avais écrit, je ne l'aurais certes jamais su. Car qui se soucie de la vertu, quand elle est cachée par la pauvreté ? — Souvent je me suis mis à lui écrire. La plume m'est tombée des doigts et j'ai baigné le papier de mes larmes. Je craignais qu'elle ne me racontât de nouveaux martyres, et qu'elle ne réveillât dans mon cœur une corde qui aurait vibré trop longtemps.

Hélas ! nous fuyons le récit des douleurs de nos amis ! leurs misères nous sont lourdes et notre orgueil dédaigne d'offrir la consolation des mots, si chère aux malheureux, quand il n'y peut joindre un secours réel et efficace.

Mais peut-être elle et sa mère m'auront compté parmi la foule de ceux qui, enivrés par la prospérité, abandonnent les malheureux. Le ciel le sait ! — Cependant Dieu a compris qu'elle ne pouvait résister davantage : « *Je mesure les vents à l'agneau récemment tondu* », — tondu à vif !

Tu dois te rappeler comme elle revint un jour chez elle, portant enfermé dans sa corbeille à ouvrage un crâne humain. Elle nous enleva le couvercle et riait. Elle montrait le crâne au milieu d'un amas de roses : « Il y en a tant, tant ! nous disait-elle, tant de ces roses ! et j'en ai ôté toutes les épines, et demain elles seront flétries ; mais j'en achèterai d'autres, car chaque jour, chaque mois, il naît des roses pour la mort. Mais qu'en veux-tu faire, Laurette ? lui dis-je. — Je veux en couronner ce crâne, et chaque jour de roses fraîches, et toujours... »

Et en nous répondant, elle riait d'un air doux et aimable. Et dans ces mots, et dans ce rire, et dans l'expression de ce visage dément, et dans ces yeux fixés sur le crâne, et dans ces doigts pâles et tremblants qui tressaient les roses, tu t'es aperçu peut-être comment parfois le désir de mourir est à la fois nécessaire et doux,

et éloquent jusque sur les lèvres d'une enfant privée de raison.

Je reviendrai, Lorenzo. Il faut que je sorte, mon cœur se gonfle et gémit comme s'il ne pouvait plus rester dans ma poitrine. Sur le sommet d'une colline, il me semble être un peu plus libre ; mais ici, dans ma chambre, je suis comme enterré au fond d'un tombeau.

Je suis monté sur la plus haute montagne, le vent devenait furieux, je voyais les chênes ondoyer sous mes pieds ; la forêt frémissait comme une mer par la tempête, et la vallée en répétait les échos ; les nuages s'accrochaient aux rochers sur les pentes. Devant la terrible majesté de la nature, mon âme étonnée, étourdie, a oublié ses malheurs, et pour quelques instants s'est retrouvée en paix avec elle-même.

Je voudrais te dire de grandes choses ; elles me passent par l'esprit, j'y songe longuement, elles encombrent mon cœur, elles s'y pressent en foule, s'y confondent, je ne sais par laquelle je dois commencer, puis tout à coup elles s'enfuient, et j'éclate en longs sanglots.

Je vais, courant comme un fou, sans savoir où ni pourquoi ; et je ne m'aperçois pas que mes pieds m'entraînent parmi les précipices. Je domine les vallées et les campagnes au-dessous :

magnifique et inépuisable création ! Mes regards et mes pensées se perdent dans l'horizon lointain. Je monte, je m'arrête et reste là droit, haletant ; je regarde en bas, — ce sont des gouffres. Plein d'horreur, je lève les yeux et je descends précipitamment au pied des collines, là où la vallée est le plus sombre. Un bosquet de jeunes chênes me protège contre le soleil et le vent ; deux ruisseaux murmurent ici et là à voix basse, les branches bavardent, et un rossignol... A propos, j'ai grondé un berger qui était venu pour arracher du nid ses petits; les cris, la désolation, la mort de ces êtres innocents et faibles devaient être vendus pour quelques sous. Ainsi va le monde ! Crois-tu qu'il ne retournera pas les tourmenter, bien que je l'aie compensé du prix qu'il comptait en retirer, et bien qu'il m'ait promis de laisser en paix les rossignols ?

Là je me repose. Où t'en es-tu allé, temps heureux de jadis ? Ma raison est malade et ne trouve de paix que dans la somnolence. Malheur à elle si elle sentait toute sa faiblesse ! Peu s'en faut... Pauvre Laurette, peut-être m'appelles-tu et peut-être viendrai-je avant peu.

Tout, tout ce qui existe pour les hommes est l'œuvre de leur imagination ! Tout à l'heure,

parmi les falaises, la mort m'était une épouvante, et à l'ombre de ce bois j'aurais volontiers fermé les yeux pour l'éternel sommeil. Nous nous fabriquons à notre gré la réalité. Nos désirs se multiplient par nos idées, et nous désirons jusqu'à la peine ce qui, sous un aspect différent, nous ennuierait. Les passions ne sont, à la fin du compte, que les effets de notre illusion. Quand tu es auprès de moi, tu rappelles à mon cœur le doux songe de mon enfance. Ah ! comme j'ai parcouru avec toi ces campagnes, m'accrochant tantôt à cet arbuste fruitier, tantôt à cet autre, insoucieux du passé, ne pensant qu'au présent, exultant pour des choses qu'agrandissait mon imagination, et qui une heure après n'existaient plus, et mettant toutes mes espérances dans les jeux de la fête prochaine...

Mais ce songe est évanoui ! et qui peut m'assurer qu'en ce moment je ne rêve pas ? Tu le sais, mon Dieu, toi qui as créé les cœurs humains, toi seul sais quel songe terrible est le songe que je dors, tu sais que rien ne me reste, rien que les larmes et la mort.

Ainsi je délire. Je change de visage et de pensée, et plus la nature est belle, plus je la voudrais vêtue de deuil. Et vraiment il semble qu'aujourd'hui je sois exaucé. L'hiver dernier,

j'étais heureux ; quand la nature dormait d'un sommeil de mort, mon âme paraissait tranquille. Et maintenant ?

Et pourtant je me console par l'espoir d'être plaint. A l'aurore de ma vie, c'est en vain peut-être que je compterais sur la suite de mes années, que mes passions et mes malheurs me raviront. Mais mon tombeau sera baigné de tes larmes, des larmes de cette divine enfant. Et qui se résigne jamais à abandonner à l'oubli éternel cette existence si chère et si tourmentée ? Qui a jamais vu pour la dernière fois les rayons du soleil, salué la nature à jamais, abandonné ses joies, ses espérances, ses erreurs, ses douleurs même, sans avoir un dernier désir, un soupir, un regard ? Les personnes qui nous sont chères et qui nous survivent sont une partie de nous-mêmes. Nos yeux mourants demandent quelques larmes, et notre cœur aime penser que le cadavre encore chaud sera soutenu par des bras amis ; il cherche un cœur où faire passer son dernier soupir. La nature frémit jusqu'au tombeau, et sa plainte traverse le silence et l'obscurité de la mort.

Je me mets au balcon maintenant que la lumière immense du soleil est près de s'éteindre et que les ténèbres vont enlever à l'univers ces

derniers rayons languissants qui tremblent à l'horizon ; et dans l'épaisse obscurité qui recouvre ce monde mélancolique et taciturne, je vois l'image de l'universelle dévorante destruction. Puis je tourne les yeux vers les taillis de pins que planta mon père sur cette colline près de la porte de l'église, et j'aperçois à travers les feuillages agités par le vent une tache blanche : la pierre de mon tombeau. Et je crois te voir venir avec ma mère, et bénir ou pardonner au moins les cendres du fils malheureux. Alors je me dis à moi-même : peut-être Thérèse viendra-t-elle solitaire, à l'aube, s'attrister doucement sur mon souvenir déjà ancien, et me dire encore un adieu.

Non, la mort n'est pas douloureuse. Que si l'on vient plus tard fouiller ma sépulture et disperser mes ossements, pour tirer de la nuit où ils seront ensevelis mes ardentes passions, mes opinions, peut-être mes crimes : ne me défends pas, Lorenzo, et réponds seulement : il était homme, et malheureux.

---

26 mai.

Il arrive, Lorenzo ; il revient. Il a écrit de Toscane, où il doit s'arrêter une vingtaine de jours ; et la lettre est datée du 18 mai. Donc dans deux semaines, au plus...

---

27 mai.

Mais je pense : est-il bien vrai que ce portrait des anges du ciel existe, ici, en ce bas monde, parmi nous ? Et je me demande si je ne me suis pas épris d'une créature de mon imagination. Et qui n'aurait voulu l'aimer, même au prix de souffrances ? et où est l'homme, si heureux qu'il soit, avec lequel je daignerais échanger mon état pitoyable ? Mais d'autre part comment puis-je être mon propre bourreau au point de me torturer, et, — ne le vois-je pas, ne l'ai-je pas vu toujours — sans aucune espérance ?

Il se peut ! Qu'il y ait en cette femme un certain orgueil de sa beauté, de mes angoisses... Qu'elle ne m'aime pas, et que sa pitié cache une trahison... Mais ce baiser céleste qui reste toujours sur ma lèvre et domine toutes mes pensées ? Et ses larmes ?

Hélas ! depuis ce moment elle me fuit, elle n'ose plus me regarder en face. Séducteur ! moi ? Quand j'entends tonner en mon cœur la sentence horrible : « Je ne serai pas à vous, jamais ! » je passe de fureur en fureur et je rêve de crimes et de sang ! Ce n'est pas toi, vierge innocente, c'est moi seul, moi seul qui ai tenté une trahison, et qui sait... je l'aurais peut-être consommée !

Oh ! un autre baiser de toi, et ensuite abandonne-moi à mes songes, à mon délire si doux... Je mourrai à tes pieds, mais tout à toi, sachant que je te laisse innocente — mais malheureuse aussi ! Si tu ne peux être ma femme, du moins tu seras ma compagne dans la tombe... Ah ! non ! que la peine de ce fatal amour retombe sur moi, que je pleure toute une éternité ; mais que le ciel, Thérèse, ne veuille pas que tu sois longtemps malheureuse par moi. Mais en attendant je t'ai perdue, et tu te dérobes, de toi-même. Ah ! si tu m'aimais comme je t'aime !

Et pourtant, Lorenzo, parmi ces doutes si cruels, et tous ces tourments, chaque fois que je demande conseil à ma raison, elle me réconforte en me disant : *tu n'es pas immortel*. Allons ! souffrons donc, — jusqu'au bout. Je sortirai,

je sortirai de l'enfer de la vie ; je suffis seul à cela ; et à cette pensée je me ris de la destinée, et des hommes, et presque de la toute-puissance de Dieu.

---

28 mai.

Souvent je m'imagine tout le monde sens dessus dessous, et le ciel, le soleil, l'océan et tous les astres, dans les flammes et dans le néant ; mais si, même au milieu de la ruine de l'univers, je pouvais étreindre Thérèse encore une fois, une fois encore seulement entre mes bras, j'invoquerais la destruction de l'univers !

---

29 mai.

Oh ! illusion ! pourquoi, alors que dans mes songes mon âme est un paradis, que Thérèse est auprès de moi, que je la sens respirer sur mes lèvres, pourquoi ce vide ensuite, ce vide de tombe ? Ces instants bienheureux n'auraient jamais dû être, ou n'auraient jamais dû s'enfuir ! Cette nuit, je cherchais en tâtonnant sa main, cette main qui m'a repoussé, qui l'a

arrachée de moi... ; il me semblait entendre au loin sa plainte. Mais mes draps baignés de larmes, mes cheveux trempés de sueur, ma poitrine haletante, l'immobile et muette obscurité, tout me criait: « Malheureux ! tu délires ! » Epouvanté, épuisé, je me suis abattu sur mon lit, le visage enfoui dans l'oreiller que je pressais entre mes bras, cherchant à me torturer, à me tromper encore.

Si tu me voyais, pâle, défait, taciturne, errer çà et là sur les montagnes, cherchant Thérèse et craignant de la rencontrer, murmurant souvent tout seul, l'appelant, la priant et répondant moi-même à ma voix... Brûlé par le soleil, je cherche abri sous un buisson, et je m'endors ou je rêve. Hélas ! bien souvent je la salue comme si je la voyais ; il me semble que je la presse, que je l'embrasse... puis la vision s'évanouit, et je reste les yeux cloués sur les précipices de quelque rocher. Oui, il est temps que je mette fin à tout cela.

---

29 mai.

Fuir ! — oui, fuir ! mais où ? Crois-moi, je me sens malade ; à peine puis-je soutenir mon

corps pour le traîner jusque chez Thérèse, reprendre de la force dans ses yeux, boire encore un breuvage de vie, peut-être le dernier. Mais sans elle, voudrais-je de cet enfer ?

Aujourd'hui je l'ai saluée pour m'en aller déjeuner; je suis parti, mais je ne pouvais m'arracher de son jardin ; et, le crois-tu ? son aspect me donne le vertige. En la voyant ensuite descendre avec sa sœur, j'ai essayé de me cacher sous une treille et de m'enfuir. Mais la petite Isabelle s'est mise à crier : « Mon cœur, mon cher cœur, vous ne nous avez donc pas vues? » Frappé comme de la foudre, je me suis laissé tomber sur un banc ; la petite fille s'est jetée à mon cou, me faisant mille caresses et me disant à l'oreille:

« Pourquoi ne parles-tu jamais ? »

Je ne sais si Thérèse m'a regardé ; elle disparut dans une allée. Une demi-heure plus tard, elle revint appeler la fillette qui était encore sur mes genoux, et je m'aperçus que ses paupières étaient rouges de larmes ; elle ne me parla point, mais elle m'assomma d'un regard qui semblait me dire : « c'est toi qui m'as réduite à cet état ! »

---

2 juin.

Voici les choses sous leur véritable aspect ! — Hélas ! je ne savais pas nourrir en moi cette fureur qui m'envahit, me brûle, m'anéantit, et qui pourtant ne peut me tuer !

Où est la nature ? Où est son immense beauté ? Où est l'enchaînement pittoresque des collines que je contemplais de la plaine, m'élevant par l'imagination jusque dans les régions des cieux ? Elles me semblent des roches nues, et je ne vois que des précipices. Leurs pentes couvertes d'ombres hospitalières me sont devenues insupportables ; il fut un temps où je m'y promenais parmi les méditations trompeuses de notre misérable philosophie. A quoi bon nous apprend-elle à connaître nos infirmités, si elle ne nous propose point de remède pour les guérir ! Aujourd'hui j'entendais la forêt gémir sous les coups de la hache ; les paysans abattaient des chênes de deux cents ans ; tout périt ici-bas ! Je regarde ces plantes qu'autrefois je craignais de fouler aux pieds, et je m'arrête, je les arrache, je les effeuille et les jette avec la poussière enlevée par le vent. Que l'univers gémisse avec moi !

Je suis sorti avant le lever du soleil, et courant à travers les sillons, je cherchais dans la fatigue du corps quelque assoupissement à cette âme orageuse ; mon front était couvert de sueur, ma poitrine était soulevée de pénibles halètements. Le vent de la nuit souffle, éparpille ma chevelure, glace la sueur qui coule sur mes joues. — Oh ! depuis cette heure je me sens un frisson dans tous les membres, mes mains sont froides, mes lèvres livides, et mes yeux s'égarent parmi les nuages de la mort.

Si du moins elle ne me poursuivait pas de son image, partout où je vais ; si elle ne venait pas se dresser là face à face ! Car, Lorenzo, car elle éveille en moi une terreur, un désespoir, une fureur, une rage, une guerre formidable ; et par moments je médite de l'enlever, de l'entraîner avec moi dans des déserts, loin de la toute-puissance des hommes... Hélas, malheureux.! Je me frappe la tête, et je blasphème..

Je partirai...

LORENZO AU LECTEUR.

Peut-être, lecteurs, êtes-vous déjà des amis d'Ortis, et désirez-vous savoir l'histoire de son amour. Afin de vous la raconter plus vite, j'irai de l'avant, interrompant la série de ses lettres.

Maigre, défait, les yeux caves, mais grands ouverts et pensifs, la voix sourde, les pas lents, il allait, le plus souvent enveloppé de son manteau, sans chapeau et les cheveux sur le visage ; il passait les nuits entières à errer par les campagnes, et souvent le jour on le trouvait endormi sous un arbre.

Sur ces entrefaites, Édouard arriva, en compagnie d'un jeune peintre qui revenait de Rome dans sa patrie. Ce même jour, ils rencontrèrent Jacques. Édouard alla à lui en l'embrassant, mais Jacques se recula comme effrayé. Le peintre lui dit qu'ayant entendu parler de lui et de son mérite, il

désirait depuis longtemps le connaître personnellement ; il l'interrompit :

« Moi ? moi, Monsieur ? je n'ai jamais pu me reconnaître moi-même dans les autres hommes ; c'est pourquoi je ne crois pas que les autres puissent se reconnaître jamais en moi ! »

Ils lui demandèrent l'explication de ces paroles si ambiguës, et lui, pour toute réponse, s'enveloppa de son manteau, s'élança parmi les arbres et disparut. Édouard se plaignit de cet accueil au père de Thérèse, qui déjà commençait à s'inquiéter de la passion de Jacques.

Thérèse, douée d'un caractère moins irritable, mais passionnée et naïve, disposée à une tendre mélancolie et, dans sa solitude, privée de tout ami de cœur, à cet âge où parle en nous le doux besoin d'aimer et d'être aimé, avait commencé par ouvrir toute son âme à Jacques et peu à peu s'en était éprise ; mais elle n'osait pas se l'avouer à elle-même, et depuis le soir du baiser elle vivait dans une extrême

réserve, fuyant son ami, tremblant en la présence de son père. Éloignée de sa mère, sans conseils, sans consolation, épouvantée par son avenir, par sa vertu et par son amour, elle rechercha la solitude, ne parla presque plus, lisant sans cesse, négligeant sa peinture, sa harpe, sa toilette ; souvent les gens de la maison la surprirent avec les yeux pleins de larmes. Elle fuyait la société de ses jeunes amies qui venaient passer le printemps aux monts Euganéens, et s'écartant de tous, même de sa petite sœur, elle s'asseyait des heures entières dans les coins les plus retirés de son jardin.

Il régnait par suite, dans cette maison, un silence et une sorte de contrainte qui troublèrent le fiancé de Thérèse ; il était déjà blessé par les façons irritées de Jacques, incapable de dissimulation. Jacques parlait habituellement avec emphase, et si, dans la conversation mondaine, il se montrait taciturne, il était expansif avec ses amis, prompt au rire, d'une gaîté vive, excessive même. Mais à cette époque

ses paroles et ses actions étaient véhémentes et amères, comme son âme.

Un soir, poussé par Édouard qui justifiait devant lui le traité de Campo-Formio, il se mit à le contredire, à crier, à menacer comme un insensé, se frappant la tête et pleurant de colère.

Il avait toujours un air impérieux ; mais M. T. m'a raconté qu'alors il restait souvent enseveli dans ses pensées, ou que, s'il parlait, il s'enflammait subitement, et ses yeux faisaient peur ; puis, parfois, au milieu de ses discours, il les abaissait remplis de larmes. Édouard, alors, devint plus réservé, et commença à soupçonner les causes du changement de Jacques. Ainsi s'écoula tout le mois de juin.

Le malheureux jeune homme devenait chaque jour plus sombre et plus malade ; il n'écrivait plus à sa famille et ne répondait plus à mes lettres ; souvent les paysans le virent à cheval, courant à bride abattue dans des chemins escarpés au milieu de précipices, à travers les fossés, et c'est

merveille qu'il ne s'y soit jamais abîmé.

Un matin, le jeune peintre, occupé à dessiner la vue des montagnes, reconnut sa voix dans le bois. Il s'approcha de lui sans bruit et l'entendit qui déclamait une scène de Saül. Alors il parvint à faire son portrait, pendant qu'il s'arrêtait pensif, après avoir récité ces vers de la scène première du deuxième acte :

« Tête baissée
« Je me serais déjà parmi les glaives ennemis
« Depuis longtemps élancé. J'aurais déjà tranché
« Ainsi la vie horrible que je vis... »

Il le vit ensuite grimper jusqu'au sommet de la montagne, s'avancer les bras ouverts, regardant résolument l'abîme... puis brusquement il se recula en s'écriant : « Ma pauvre mère ! »

Un dimanche qu'il était resté à dîner chez M. T., il pria Thérèse de faire de la musique et lui présenta lui-même sa harpe. Comme elle commençait, son père entra et s'assit à côté d'elle. Jacques semblait plongé dans

une tristesse douce, et son aspect se ranimait. Mais peu à peu sa tête s'inclina et il retomba dans une mélancolie plus pitoyable que jamais. Thérèse le regardait à la dérobée et s'efforçait de retenir ses pleurs. Jacques s'en aperçut, et ne pouvant plus se contenir, se leva et sortit. Émn, M. T. se tourna vers Thérèse :

« Ma fille ! lui dit-il, tu veux donc te perdre et nous perdre tous avec toi ? » A ces mots, les larmes de Thérèse jaillirent brusquement ; elle se jeta dans les bras de son père et lui confessa tout.

Sur ces entrefaites, Édouard entra ; la sortie soudaine de Jacques, l'attitude de Thérèse et le trouble de M. T. confirmèrent ses soupçons. — Je tiens ces détails de la bouche même de Thérèse.

Le jour suivant, le matin du 7 juillet, Jacques alla chez Thérèse ; il y trouva le fiancé et le peintre, qui faisait le portrait nuptial. Thérèse, confuse et tremblante, sortit en hâte, sous prétexte de veiller à quelque détail dont elle ne s'était

pas souvenue ; mais en passant près de Jacques, elle lui dit d'une voix basse et troublée : « Mon père sait tout. » Lui ne dit pas un mot et ne changea pas de visage. Il fit trois ou quatre tours dans la pièce, et sortit. De toute cette journée il ne se laissa voir à personne. Michel, qui l'attendait à dîner, le chercha vainement. Il ne revint à la maison qu'à minuit sonné. Il s'étendit tout habillé sur son lit et envoya dormir son domestique.

Peu de temps après il se leva et écrivit ;

Minuit.

Autrefois je portais à la Divinité mes actions de grâces et mes vœux. Mais je ne l'ai jamais redoutée. Et pourtant, maintenant que je sens le fouet du malheur, je la redoute, et je la supplie !

Mon intelligence est aveuglée, mon âme est accablée, mon corps est abattu de la langueur de la mort. Il est vrai ! les malheureux ont besoin d'un autre monde, différent de celui-ci où le pain qu'ils mangent est amer et l'eau qu'ils

boivent, mêlée de larmes. Leur imagination le crée, et leur cœur se console. La vertu, toujours malheureuse ici-bas, persévère avec l'espoir d'une récompense... Mais, malheureux ceux qui ont besoin de la religion pour ne point devenir criminels !

Je me suis prosterné dans une petite église à Arquà, parce que je sentais que la main de Dieu pesait sur mon cœur.

Je suis lâche, peut-être, dis, Lorenzo ? Puisse le ciel ne jamais te faire sentir le besoin de la solitude, des pleurs — et d'une église !

---

3 heures.

Le ciel est orageux, les étoiles rares et pâles, et la lune, à demi ensevelie parmi les nuages, frappe mes fenêtres de rayons livides...

A l'aube.

Lorenzo ! n'entends-tu pas ? ton ami t'appelle !

Oh ! ce sommeil ! Un rayon de jour jaillit, peut-être pour raviver mes douleurs. Dieu ne m'écoute pas ! Non, il me condamne à

souffrir chaque minute l'agonie de la mort ; il me contraint à maudire mes jours que pourtant aucun crime n'a souillés !

Quoi ! si tu es « le Dieu fort, tout-puissant et jaloux, qui punis dans ta colère l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération * », dois-je espérer t'apaiser? Envoie donc sur moi, mais seulement sur moi, ta colère « qui rallume les flammes dans l'Enfer * », les flammes qui brûleront les millions et millions de peuples auxquels tu ne t'es pas fait connaître.

Mais Thérèse est innocente, et bien loin de te trouver cruel, elle t'adore dans une exquise sérénité d'âme. Moi je ne t'adore pas, car je te crains ! Et pourtant je sens que j'ai besoin de toi. Dépouille-toi, ah ! dépouille-toi des attributs dont les hommes t'ont revêtu, afin de te faire semblable à eux. N'es-tu donc pas le consolateur des affligés ? Et ton divin Fils ne s'appelait-il pas le Fils de l'Homme? Entends-moi donc ! Mon cœur te reconnaît ! Mais ne t'offense point de la plainte que la nature fait sortir des entrailles déchirées de l'homme ! Et je murmure contre toi, et je pleure, et je t'in-

* Exode, xx, 5.
* Malachie, III, 3.

voque, espérant délivrer mon âme. Délivrer mon âme! mais comment, si elle n'est pas remplie de toi ? si dans la prospérité elle n'a pas su t'implorer et n'a recours à ton aide et ne demande le secours de ton bras qu'à cette heure où la douleur l'accable? Comment? si elle te craint et n'a en toi aucune espérance ?

Elle n'espère, ne désire que Thérèse ! Je ne te vois qu'en elle, seulement !

Voici, ô Lorenzo! voici qu'échappe de mes lèvres l'aveu du crime pour lequel Dieu a détourné son regard de moi ! Jamais je ne l'ai adoré comme j'adore Thérèse ! — Blasphème ! Tu égales à Dieu celle qui, au moindre souffle, ne sera plus que squelette et poussière ! Humiliation de l'homme! Préférerai-je donc Thérèse à Dieu?... Ah ! c'est qu'elle répand autour d'elle une beauté céleste, immense, une beauté toute-puissante. Je mesure l'univers d'un regard, je contemple d'un œil effrayé l'éternité : tout se confond, tout s'éloigne, tout s'anéantit ; Dieu me devient incompréhensible... Mais Thérèse est toujours devant moi.

Deux jours après il tomba malade. Le père de Thérèse alla lui faire visite, et saisit cette occasion de lui persuader qu'il devait

s'éloigner des monts Euganéens. Délicat et bon comme il était, il estimait l'intelligence et l'âme haute de Jacques ; il l'aimait comme le plus cher ami qu'il pût avoir jamais ; il m'a assuré qu'en des circonstances différentes il aurait cru faire honneur à sa famille, en prenant pour gendre un jeune homme qui, s'il partageait certaines erreurs de notre temps et malgré son caractère indomptable, avait en tout cas, au dire de M. T., des idées et des vertus dignes des siècles antiques. Mais Édouard était riche, et d'une famille dont l'alliance mettait M. T. à l'abri des persécutions et des pièges de ses ennemis, lesquels l'accusaient d'avoir voulu la vraie liberté de son pays : crime capital en Italie. Au contraire, en s'alliant avec Ortis il aurait hâté sa ruine à lui, et celle de sa propre famille. En outre, il avait donné sa parole, et pour la tenir il était allé jusqu'à se séparer d'une épouse qui lui était chère. D'ailleurs ses ressources ne lui permettaient pas de marier Thérèse avec une grosse dot que le

peu de bien d'Ortis rendait nécessaire. M. T. m'a écrit tout cela ; il le dit à Jacques, qui le savait de son côté et qui l'écouta d'un air parfaitement tranquille ; mais à peine eut-il entendu parler de dot : « Non, interrompit-il, exilé, pauvre, ignoré de tous les hommes, j'aimerais mieux m'enterrer vif que de demander votre fille en mariage. Je suis sans fortune, mais je ne suis pas un lâche. Et il ne faut pas que mes fils doivent jamais leur fortune aux richesses de leur mère. Votre fille est riche, elle est promise... — Donc ? » répondit M. T. — Jacques ne souffla plus mot. Mais il leva les yeux au ciel, et après un long temps : « Pauvre Thérèse, s'écria-t-il, tu seras de toute façon malheureuse ! — Oh ! mon ami, reprit alors affectueusement M. T., par qui donc a-t-elle commencé à être malheureuse, si ce n'est par vous ? Elle s'était déjà, pour l'amour de moi, résignée à son état, et elle seule pouvait réconcilier un jour ses pauvres parents. Elle vous a aimé ; et vous, qui cependant

l'aimez d'un cœur si haut et si généreux, vous voulez la priver d'un époux, et perpétuer la discorde dans une maison où vous avez été, où vous êtes, où vous serez toujours accueilli comme un fils. Rendez-vous ; éloignez-vous pour quelques mois. En d'autres peut-être vous auriez trouvé un père sévère ; mais moi... Moi aussi j'ai été malheureux ; j'ai eu des passions, hélas ! et j'en ai encore ; et j'ai appris à les plaindre parce que je sens moi-même le besoin d'être plaint. Bien plus, vous seul m'avez fait comprendre, à mon âge, presque la vieillesse, que l'on peut quelquefois estimer l'homme qui vous fait du mal, surtout quand il est doué d'un caractère propre à faire paraître généreuses et redoutables les passions qui chez d'autres semblent à la fois coupables et ridicules. Et je ne vous le cache pas : du premier jour que je vous ai connu, vous avez pris sur moi un ascendant inexplicable, au point de me forcer à vous craindre et à vous aimer à la fois ; souvent je comptais les minutes, dans l'im-

patience de vous revoir, et en même temps je me sentais pris d'un tremblement subit et secret, au moment où mes gens m'avertissaient que vous montiez l'escalier. Eh bien, ayez maintenant pitié de moi, et de votre jeunesse, et de la réputation de Thérèse. Sa beauté et sa santé languissent; son cœur se détruit dans le silence, et pour vous. Je vous en conjure au nom de Thérèse, partez; sacrifiez votre passion à son repos, ne faites pas que je sois en même temps l'ami, le mari, le père le plus malheureux qui ait jamais été. »

Jacques semblait attendri ; cependant il ne changea pas d'attitude, pas une larme ne lui tomba des yeux, il ne répondit pas un mot, alors que M. T., au milieu de son discours, s'empêchait à peine de pleurer. Le brave homme resta auprès du lit de Jacques jusqu'à la nuit avancée ; mais ni l'un ni l'autre n'ouvrirent plus la bouche que pour se dire adieu. La maladie du jeune homme s'aggrava, et le jour suivant il fut saisi d'une fièvre dangereuse.

Moi cependant, effrayé par les dernières lettres de Jacques et par celles du père de Thérèse, je cherchais tous les moyens de hâter le départ de mon ami, y voyant le seul remède à sa violente passion. Et je n'eus pas le courage de la révéler à sa mère, qui avait déjà eu beaucoup d'autres preuves, très douloureuses, de son caractère excessif ; je lui dis seulement qu'il était un peu malade et que le changement d'air lui ferait certainement du bien.

Au même moment, à Venise, les persécutions commençaient à faire rage. Point de légalité, mais des tribunaux arbitraires ; point d'accusateurs ni de défenseurs, mais des espions qui scrutaient jusqu'aux pensées ; des crimes nouveaux, ignorés de celui qui en était puni, des peines immédiates, sans recours. Les plus suspects gémissaient en prison ; les autres, en dépit des réputations les plus anciennes et les plus intactes, étaient enlevés la nuit de leurs maisons, saisis par les sbires, traînés à la frontière et abandonnés au hasard, sans un

adieu de leurs parents, sans un secours humain. Pour quelques rares, l'exil sans ces procédés violents et ignominieux fut une suprême clémence. Moi-même, un peu plus tard, mais non pas le dernier, je vais, martyr silencieux, errant par l'Italie depuis de longs mois, et, sans plus aucune espérance, je tourne mes yeux pleins de larmes vers les rivages de ma patrie.

C'est pourquoi, à ce moment-là, inquiet pour la liberté même de Jacques, je persuadai à sa mère, en dépit de son cruel chagrin, de lui recommander de chercher refuge en quelque autre pays jusqu'à des temps meilleurs ; d'autant plus que lorsqu'il avait quitté Padoue, il avait allégué comme excuse ces mêmes dangers. La lettre fut confiée à un serviteur qui arriva aux monts Euganéens dans la soirée du 15 juillet, et trouva Jacques encore au lit, bien qu'en beaucoup meilleur état. Le père de Thérèse était assis auprès de lui. Il lut la lettre tout bas, la posa sur son oreiller, puis peu après la relut ; il parut ému, mais n'en dit rien.

Le 19 il se leva. Ce jour même, sa mère lui récrivit, en lui envoyant de l'argent, deux lettres de change, et plusieurs lettres de recommandation, et en le conjurant de partir, au nom de Dieu. Un grand moment avant le soir, il se rendit chez Thérèse ; il ne trouva que la petite Isabelle, laquelle, tout émue, raconta qu'il s'assit en silence, se leva, l'embrassa et s'en alla. Il revint une heure après ; en montant l'escalier la rencontra de nouveau, la serra contre sa poitrine, l'embrassa plusieurs fois en la baignant de ses larmes. Il se mit à écrire, changea plusieurs fois son papier, puis les déchira tous. Il se promena tout pensif dans le jardin. Un serviteur qui passa au crépuscule le vit étendu ; en repassant il le trouva debout, près de la barrière, avec l'air de s'en aller, le visage attentivement tourné vers la maison que la lune éclairait en plein.

Revenu chez lui, il renvoya le messager en répondant à sa mère qu'il partait le lendemain à l'aube. Il fit commander des

chevaux à la poste la plus voisine. Avant de se coucher, il écrivit la lettre suivante pour Thérèse et la remit au jardinier. A l'aube il partit.

---

9 heures

Pardonne-moi, Thérèse ! J'ai empoisonné ta jeunesse et la tranquillité de ta famille ; mais je fuirai. Je ne me croyais pas doué de tant d'énergie ; je peux te quitter et ne pas en mourir de douleur. Ce n'est pas là peu de chose. Profitons donc de ces moments, tant que mon cœur reste ferme, que la raison ne m'abandonne pas tout à fait. Cependant mon esprit est absorbé dans l'unique pensée que je t'aime et te pleure à jamais... Mais il sera de mon devoir de ne plus t'écrire, de ne plus jamais te revoir tant que je n'aurai pas la certitude de ne plus troubler ta paix, pour de vrai, et pour toujours. Aujourd'hui je t'ai vainement cherchée pour te dire adieu. Reçois du moins, Thérèse, ces dernières lignes que je baigne, tu le vois, de larmes bien amères. Envoie-moi ton portrait quand tu pourras, et où que je sois. Si

l'amitié, si l'amour — ou la pitié ou la reconnaissance te parlent encore pour le désespéré que je suis, ne me refuse pas cette consolation qui adoucira toutes mes souffrances. Ton père lui-même me l'accordera, je l'espère, lui, — lui qui pourra te voir, t'entendre, être consolé par toi, alors que moi, aux heures folles de ma douleur, de ma passion, las du monde entier, me défiant de tous, marchant sur cette terre comme d'auberge en auberge, et dirigeant volontairement mes pas vers la tombe — car j'ai vraiment besoin de repos ! — je reprendrai des forces en baisant ton image jour et nuit ! Ainsi tu me transmettras de loin le courage nécessaire pour supporter cette vie, et tant que j'en aurai la force je la supporterai pour l'amour de toi, je te le jure. Et toi, Thérèse, prie ! prie du fond de ton cœur si pur, non pas afin que le ciel me délivre des maux que peut-être j'aurais mérités, et qui sont peut-être inhérents à la nature de mon âme, mais afin qu'il ne me prive pas du peu de force qui me reste encore pour les supporter. Avec ton image je ferai mes nuits moins pleines d'angoisses, moins tristes mes jours solitaires, ces jours que pourtant il me faudra vivre sans toi. Quand je mourrai, c'est vers toi que je porterai mes derniers regards, à toi que

j'enverrai mon dernier soupir; c'est sur ton image que je déposerai mon âme; je t'emporterai avec moi au tombeau, attachée sur ma poitrine ; et s'il est écrit que je doive fermer les yeux à jamais sur la terre étrangère, où pas un cœur ne me pleurera, je t'appellerai tout bas à mon chevet ; je croirai alors te voir avec le même aspect, les mêmes gestes, la même expression de pitié qu'au temps lointain où, bien avant de savoir que tu m'aimais, bien avant de t'être aperçue de mon amour, quand j'étais encore innocent envers toi, tu me soignais dans ma maladie...

Je n'ai rien de toi, que l'unique lettre que tu m'écrivis quand j'étais à Padoue. Temps heureux ! Mais qui l'aurait jamais cru ! Il me semblait alors que tu me disais de revenir ; et maintenant ? J'écris, et dans peu d'heures je l'exécuterai, l'arrêt de notre éternelle séparation. Avec cette lettre de toi commence l'histoire de notre amour ; elle ne me quittera jamais. Ah ! ma Thérèse, ce sont là des folies encore ! mais elles sont aussi la seule consolation du malheureux qui ne peut pas guérir. Adieu. Ma Thérèse, pardonne-moi ! — Hélas ! je me croyais plus fort ! j'écris mal, mon écriture est à peine lisible ; mais j'ai le cœur

déchiré, et les larmes plein les yeux. Par charité, ne me refuse pas ton portrait. Remets-le à Lorenzo. S'il ne peut me le faire parvenir, il le conservera comme l'héritage sacré qui lui rappellera toujours tes vertus, ta beauté et l'unique, éternel et fatal amour de son malheureux ami. Adieu... Mais ce n'est pas notre dernier adieu ! Tu me reverras, et ce jour-là je serai devenu tel que les hommes seront forcés d'avoir pour notre amour de la pitié et du respect ; et pour toi, ce ne sera plus un crime de m'aimer !

Pourtant, si, avant que je te revoie, la douleur me creusait un tombeau, permets que la mort me devienne chère par la certitude que tu m'as aimé !

Ah ! oui ! maintenant je sens à quelle douleur je t'abandonne ! Oh ! que ne puis-je mourir à tes pieds ; oh ! mourir, être enseveli dans la terre qui te couvrira... Mais adieu...

Michel m'apprit que durant les deux premières postes, son maître voyagea dans un profond silence, le visage calme, avec une sorte de sérénité. Puis il demanda son écritoire de voyage, et pendant que l'on

changeait les chevaux, il écrivit la lettre suivante à M. T. :

Monsieur et ami,

J'ai confié hier soir à mon jardinier une lettre pour la remettre à votre fille. Bien que je l'aie écrite quand j'étais déjà fermement résolu à m'éloigner, je crains pourtant d'avoir versé dans ces pages tant de douleur, que la pauvre enfant en pourrait être affligée. N'ayez donc, cher Monsieur, aucun scrupule à vous faire envoyer cette lettre par le jardinier auquel je fais dire de ne la donner qu'à vous seul ; conservez-la ainsi cachetée, ou brûlez-la. Mais comme il serait très amer pour votre fille que je parte sans lui laisser un mot d'adieu — et de tout hier, je n'ai pu parvenir à la voir — je joins à ceci un billet cacheté pour elle, et j'ose espérer que vous le remettrez à Thérèse avant qu'elle devienne la femme du marquis Édouard. Je ne sais si nous nous reverrons. J'ai bien décidé de revenir à la maison paternelle au moins pour y mourir ; mais alors même que mon espérance serait trompée, je suis certain, cher Monsieur et ami, que vous voudrez ne pas m'oublier.

M. T. me fit parvenir la lettre pour Thérèse, rapportée plus haut, avec son cachet intact. Il ne tarda pas à donner le billet à sa fille. Je l'ai eu sous les yeux ; il était de quelques lignes, et paraissait écrit par un homme entièrement revenu à lui.

Tous les fragments qui suivent me vinrent presque tous successivement par la poste.

Rovigo, 20 juillet.

Je la contemplais et je me disais : qu'adviendrait-il de moi si je ne pouvais plus la voir ? Et j'allais pleurer à l'écart, pleurer de douceur parce que je me savais près d'elle. Et maintenant ?

Qu'est l'univers pour moi désormais ? en quel coin de la terre pourrai-je vivre sans Thérèse ? Il me semble que cette séparation n'est qu'un mauvais rêve. Est-il possible que j'aie eu cette force ? Comment ai-je eu le cœur de partir ainsi, sans la voir ? Ni un baiser, ni un seul adieu ! De minute en minute il me semble arriver à la porte de sa maison, et dans

la tristesse de son visage, lire qu'elle m'aime. Je fuis, et avec quelle rapidité chaque minute m'emporte plus loin d'elle ! Et cependant ! que de douces illusions... Mais je l'ai perdue ! Je ne sais plus obéir à ma volonté, ni à ma raison, ni à mon cœur égaré... Je me laisserai entraîner par le bras tout-puissant de ma destinée. Adieu, Lorenzo.

Ferrare, 20 juillet, soir.

Je traversais le Pô, et je contemplais ses eaux immenses, et plus d'une fois je fus sur le point de me précipiter, de m'enfoncer, de me perdre pour toujours. Toute la vie d'un homme est dans un instant. Ah ! si je n'avais pas une mère chérie et malheureuse, à laquelle ma mort causerait des larmes amères !

Je ne finirai pas ainsi comme un lâche ! Je supporterai tout mon malheur, je boirai jusqu'à la dernière les larmes auxquelles me condamne le ciel ; et quand la résistance sera vaine, que toutes les passions seront désespérées, toutes les forces consumées ; quand j'aurai le courage de regarder la mort en face, et de causer paisiblement avec elle, et de savourer

son calice d'amertume ; quand les larmes d'autrui seront expiées, que j'aurai désespéré de les tarir, alors... Mais au moment où je parle, tout n'est-il pas perdu ? il ne me reste que le souvenir seul, et la certitude que tout est perdu... As-tu jamais éprouvé cette plénitude de douleur, quand toutes les espérances nous abandonnent ?

Ni un baiser, ni un adieu !... et pourtant tes larmes me suivront jusqu'au tombeau. Ma santé, mon destin, mon cœur, toi, toi ! — en somme tout conspire contre moi, et j'obéirai à vous tous.

... heures.

Et j'ai eu le cœur de l'abandonner ! et même, oh ! Thérèse, je t'ai abandonnée à un sort plus déplorable que le mien. Qui sera ton consolateur? Mon nom seul te fera trembler, car c'est moi, moi le premier, moi seul qui à l'aurore de ta vie t'ai fait voir les ténèbres et les orages du malheur ; et toi, oh ! jeune fille, tu n'es pas assez forte encore ni pour supporter la vie, ni pour la fuir. Toi, tu ne sais pas encore que l'aube et le soir ne font qu'un ! Ah ! ce n'est pas moi qui voudrais te l'apprendre ! et

pourtant nous n'avons plus aucun secours à attendre des hommes, aucune consolation à trouver en nous-mêmes. Désormais je ne sais plus que supplier le Dieu suprême, le supplier par mes gémissements, et chercher quelque espérance hors de ce monde, où tous nous persécutent ou nous abandonnent. Et si les spasmes de douleur, et les prières, et le remords qui déjà est devenu mon bourreau, étaient des sacrifices accueillis par le ciel, ah ! tu ne serais pas malheureuse ainsi, et je bénirais tous mes tourments. Cependant, en mon désespoir mortel, qui sait dans quel danger tu te trouves ! Je ne puis te défendre, ni essuyer tes larmes, ni recueillir tes secrets dans mon cœur, ni prendre ma part de tes chagrins ; je ne sais ni où je fuis, ni comment je te laisse, ni quand je pourrai te revoir encore !

Père cruel ! Thérèse est ton sang ! Cet autel est profané ; la Nature et le Ciel maudissent de tels serments ; le dégoût, la jalousie, la discorde et le regret tourneront en frémissant autour de ce lit, et peut-être ensanglanteront ces chaînes. Thérèse est ta fille : aie pitié de nous ! tu te repentiras amèrement, mais trop tard ; un jour peut-être, l'horreur de son sort lui fera maudire ses jours et ses parents, et

troubler de ses reproches tes restes dans la tombe, alors que tu ne pourras plus rien pour elle qu'entendre du fond de la terre ses gémissements... Aie pitié de nous ! — Hélas ! tu ne m'écoutes point! Où me l'entraînes-tu ? ... La victime est sacrifiée... j'entends sa plainte... mon nom est dans sa dernière plainte! Barbares! tremblez! Votre sang... mon sang... Thérèse sera vengée! — Hélas! folie ! Mais moi aussi je suis un meurtrier ! *

Mais toi, Lorenzo, pourquoi ne viens-tu pas à mon secours ? je ne t'écrivais pas parce qu'une perpétuelle tempête de colère, de jalousie, de vengeance et d'amour faisait rage au dedans de moi ! et tant de passions s'enflaient dans ma poitrine et m'étouffaient, m'étranglaient presque ; je ne pouvais proférer une parole, je sentais la douleur pétrifiée en moi ; — et cette douleur commande encore, me ferme la bouche, arrête mes soupirs, tarit mes larmes ; je sais que la plus grande partie de ma vie me fait défaut, et le peu qui me reste me semble envahi par la langueur et les ténèbres de la mort.

Souvent aussi je suis furieux d'être parti et

* Voir la note à la p. 157.

je m'accuse de lâcheté. Pourquoi donc n'ont-ils pas osé insulter à mon amour ? Si quelqu'un avait ordonné à cette infortunée de ne pas me revoir, s'ils me l'avaient arrachée de vive force, penses-tu que je l'eusse jamais abandonnée ?

Mais devais-je payer d'ingratitude un père qui me nommait son ami, qui si souvent m'embrassait tout ému, me disant : « Pourquoi le destin t'a-t-il réuni à nous, pauvres infortunés ? » Pouvais-je précipiter dans le déshonneur et dans les horreurs de la persécution une famille qui en d'autres circonstances aurait partagé avec moi la prospérité et l'infortune ? Et que pouvais-je lui répondre quand il me disait, soupirant et m'implorant : « Thérèse est ma fille ! » Oui ! je consumerai tous mes jours dans le remords et dans la solitude, — mais je bénirai cette main redoutable et invisible qui m'arrache de ce précipice, où j'aurais en tombant entraîné avec moi dans le gouffre cette innocente enfant ! Elle me suivait, et moi, cruel, j'allais, m'arrêtant souvent et tournant les yeux afin de m'assurer qu'elle se hâtait sur mes pas rapides ; et elle me suivait, mais d'une âme effrayée de ses faibles forces. Quoi ? Ne suis-je pas maintenant un séducteur? et ne devrais-je pas m'éloigner à jamais de ses yeux ? Puissé-je

même me cacher à l'univers entier et pleurer sur mes malheurs ! mais pleurer sur les douleurs de cette divine créature... pleurer sur ces maux alors que c'est moi qui les ai aggravés ?...

Personne ne sait le secret qui est enseveli dans mon cœur* — et cette brusque sueur froide — et ce recul d'horreur — et cette plainte qui chaque soir sort de terre et m'appelle — et ce cadavre..... Car, Lorenzo, je ne suis peut-être pas un meurtrier : mais pourtant je me vois toujours ensanglanté par un meurtre !

Le jour se lève à peine, et je vais partir. Depuis combien de temps l'aurore me trouve-t-elle toujours endormi du sommeil des malades ? La nuit, je ne puis trouver de repos ! Tout à l'heure j'ai ouvert les yeux en hurlant, et je regardais autour de moi effrayé, comme si je voyais le bourreau penché au-dessus de ma tête ! Mes réveils ont des épouvantes comme ceux des misérables dont les mains sont encore chaudes du crime. — Adieu, adieu, Je pars... je vais toujours plus loin ! Je t'écrirai de Bologne aujourd'hui. Remercie ma mère. Prie-la de bénir

* De ce remords, dont l'expression échappe souvent au malheureux jeune homme, le lecteur trouvera l'explication vers la fin du livre, dans une lettre datée du 14 mars.

son pauvre fils. Ah ! si elle savait en quel état je suis ! mais tais-toi. Il ne faut pas ouvrir une plaie nouvelle sur toutes ses plaies anciennes.

Bologne, 24 juillet, 10 heures.

Peux-tu verser un peu de baume sur le cœur de ton ami ? Obtiens de Thérèse son portrait et remets-le à Michel que je t'envoie, avec l'ordre de ne pas revenir sans ta réponse. Va toi-même aux monts Euganéens : cette malheureuse enfant a peut-être besoin d'un ami qui la plaigne. Lis quelques fragments des lettres que, dans les angoisses de mon délire, j'essayais de t'écrire. Adieu. Si tu vois la petite Isabelle, embrasse-la mille fois pour moi. Quand personne ne se souviendra plus de moi, elle peut-être dira quelquefois le nom de son Jacques. Oh ! mon ami ! Enveloppé de tant de misère, devenu défiant à l'égard des hommes, avec une âme ardente qui veut aimer, qui a besoin d'être aimée, à qui puis-je me fier sinon à une enfant que l'expérience n'a pas encore gâtée, ni l'intérêt, et qui, mue par une inconsciente sympathie, m'a tant de fois baigné de ses larmes innocentes ? Si un jour j'apprenais qu'elle ne prononce plus

mon nom, je crois que je mourrais de douleur.

Et toi, dis-moi, mon Lorenzo, m'abandonneras-tu ? L'amitié, passion chère à la jeunesse et consolation unique de l'infortune, se glace dans la prospérité. Oh ! les amis ! les amis ! Tu ne me perdras que lorsque je descendrai au tombeau. Et parfois je cesse de me plaindre de mes malheurs, car sans eux, peut-être ne serais-je plus digne de toi, et n'aurais-je plus un cœur capable de t'aimer. Mais quand je ne serai plus, et que tu auras hérité de moi le calice des larmes, oh ! ne cherche pas d'autre ami que toi-même !

Bologne, 28 juillet, nuit.

Il me semblerait pourtant que je me porterais mieux si je pouvais dormir longtemps un profond sommeil. L'opium ne me réussit pas ; il me réveille après une léthargie courte, remplie de visions et de spasmes, et cela depuis plusieurs nuits. Je viens de me lever pour essayer de t'écrire, mais ma main retombe sans force. Je vais me recoucher. Il semble que mon âme suive l'état sombre et orageux de la nature. J'entends les torrents de pluie

et je reste étendu les yeux grands ouverts. Mon Dieu ! mon Dieu !

Bologne, 12 août.

Voici maintenant dix-huit jours que Michel est reparti par la poste : il ne revient pas encore, et je ne vois pas de lettre de toi. Tu m'abandonnes donc ? Pour Dieu ! écris-moi au moins ! j'attendrai jusqu'à lundi, puis je prendrai le chemin de Florence. Ici je reste à la maison toute la journée, parce que je ne puis me voir au milieu de tant de gens ; et la nuit j'erre désœuvré par la ville, comme une ombre, et je sens mon cœur déchiré à la vue de tant de malheureux qui gisent dans les rues, et demandent du pain à grands cris : je ne sais si la faute en est à eux ou à autrui ; je sais qu'ils demandent du pain ! Aujourd'hui, en revenant de la poste, je suis tombé sur deux misérables que l'on conduisait au supplice. J'ai questionné la foule autour de moi, on m'a répondu que l'un d'eux avait volé une mule, et l'autre cinquante-six francs, poussé par la faim. Ah ! société ! Les prisons et les bourreaux seraient-ils si nécessaires, sans les lois protectrices de ceux-là

même qui, pour s'enrichir de la sueur et des larmes de leurs propres concitoyens, les poussent à la misère et au crime ? Je ne suis pas assez fou pour prétendre rétablir l'ordre parmi les hommes, mais pourquoi n'aurais-je pas le droit de frémir sur leurs misères et, plus que tout, sur leur aveuglement ? Et l'on me dit qu'il ne se passe pas de semaine sans une exécution capitale, et le peuple y court comme à une solennité. Cependant les crimes croissent avec les supplices. Non, non, je ne veux plus respirer cet air sans cesse fumant du sang des malheureux. Mais où aller ?

Florence, 27 août.

Tout à l'heure, j'étais en adoration devant les tombeaux de Galilée, de Machiavel et de Michel-Ange ; et en m'en approchant je tremblais, pris de frisson. Ceux qui ont érigé ces mausolées espèrent-ils se disculper ainsi de la pauvreté et des chaînes par lesquelles leurs ancêtres châtiaient la grandeur de ces intelligences divines ? Oh ! combien de ceux qui sont persécutés dans notre siècle seront vénérés par la postérité... Mais les persécutions

contre les vivants et les honneurs rendus aux morts sont autant de documents de l'ambition mauvaise qui ronge la race humaine !

Près de ces monuments funèbres, il me semblait revivre mes années de ferveur, quand, passant mes veilles dans la lecture des grands hommes, je me jetais en imagination au milieu des applaudissements des générations futures.

Maintenant ce sont choses trop élevées pour moi ; — et c'étaient des folies peut-être.

Mon esprit est obscurci, mes membres vacillants, mon cœur gâté, là, tout au fond.

Garde tes lettres de recommandation ; j'ai brûlé celles que tu m'as envoyées. Je ne veux plus recevoir, des hommes puissants, ni outrages, ni faveurs. Le seul homme que je désirais connaître était Victor Alfieri * ; mais j'entends dire qu'il n'accueille aucune personne nouvelle, et je n'ai pas la présomption de le faire renoncer pour moi à une décision qui lui est peut-être dictée par le malheur de notre époque, par ses études, et plus encore par ses passions et son expérience du monde. Et cela fût il chez lui une faiblesse, les faiblesses de tels hommes doivent être respectées ; que celui qui ne s'en connaît pas lui jette la première pierre !

* Le grand poète patriote, qui vieillissait alors à Florence.

Florence, 7 septembre.

Ouvre toutes grandes les fenêtres, Lorenzo, et de ma chambre salue mes chères collines. Par une belle matinée de septembre, salue en mon nom le ciel, les lacs, les plaines, qui tous gardent la mémoire de mon enfance, et parmi lesquels je me suis quelque temps reposé des angoisses de la vie. Si, en te promenant par les nuits sereines, tes pas te conduisaient vers les routes qui avoisinent l'église, monte, je t'en prie, sur le coteau des pins qui conserve tant de souvenirs cruels et doux pour moi. Au pied du versant, après avoir dépassé le groupe des tilleuls qui sans cesse rafraîchissent et parfument l'atmosphère, là où les petits cours d'eau se rejoignent pour former un étang, tu trouveras le saule solitaire sous les branches duquel j'ai passé des heures entières, absorbé, m'entretenant avec mes espérances. Et quand tu arriveras près de la crête, peut-être entendras-tu le coucou qui chaque soir semblait m'appeler de son chant lugubre, qu'il interrompait seulement quand il s'apercevait du murmure de ma voix et du bruit de mes pas. Le pin dans lequel il était

alors caché, ombrage les ruines d'une petite chapelle, où jadis une lampe brûlait devant un crucifix ; l'orage la brisa cette même nuit, qui m'a laissé jusqu'à ce jour et me laissera, tant que je vivrai, l'esprit accablé de ténèbres et de remords ; et ces ruines à demi recouvertes de terre me semblaient, dans l'obscurité, des pierres de tombeaux, et plus d'une fois j'ai pensé ériger le mien, là, en ce lieu, parmi ces ombres mystérieuses. Et maintenant ? qui sait où je laisserai mon corps ?

Console tous les paysans qui te demanderont de mes nouvelles. Il fut un temps où ils se pressaient tous autour de moi ; je les nommais mes amis, ils m'appelaient leur bienfaiteur. J'étais le médecin le mieux accueilli près de leurs enfants malades ; j'écoutais avec sympathie les plaintes de ces malheureux travailleurs, et je calmais leurs querelles ; je philosophais avec les vieillards, m'ingéniant à dissiper dans leurs imaginations les terreurs religieuses, et leur dépeignant les récompenses que le ciel réserve à l'homme fatigué par la pauvreté et le dur labeur. Mais à présent ils seront tristes en parlant de moi, car ces derniers mois je passais muet, égaré, parfois ne répondant pas à leurs saluts ; et quand de loin je les découvrais

revenant de leur travail en chantant, ou ramenant leurs troupeaux, je les évitais, m'embusquant au plus sombre de la forêt. A l'aube, ils me voyaient sauter les fossés, heurter distraitement les arbustes dont je secouais la rosée sur ma chevelure, me hâter ainsi à travers les prairies, puis monter sur la plus haute montagne, où je m'arrêtais droit et haletant, les bras étendus vers l'orient, attendant le soleil pour me plaindre à lui de ce qu'il ne se levait pas joyeux pour moi. Ils te montreront la pointe du rocher sur lequel, tandis que le monde dormait, je m'asseyais, attentif à la rumeur lointaine des eaux, et aux grondements sourds de l'air, quand les vents amassaient les nuages presque sur ma tête, les poussaient jusqu'à la lune qui disparaissait, illuminant par instants de ses pâles rayons les croix fixées sur les tertres des cimetières dans la plaine. Alors les paysans des masures voisines, réveillés par mes cris, venaient sur le pas de leur porte et m'entendaient, dans le silence solennel, adresser des prières, et pleurer, et pousser de longs gémissements, et contempler d'en haut les sépultures, et invoquer la mort. Oh ! ma chère retraite, où es-tu ! Il n'y a pas une motte de terre, pas un creux, pas un arbre qui ne revive

dans mon cœur, qui n'y alimente ce regret doux et passionné qui sans cesse accompagne, hors de sa maison, l'homme exilé et malheureux. Il me semble que mes plaisirs et mes douleurs, qui dans ces lieux m'étaient chers, que tout en somme, tout ce qui est mien, tout soit resté avec toi ; et qu'ici ce qui se traîne de place en place ne soit autre chose que le spectre du malheureux Jacques !

Mais toi, mon unique ami, pourquoi m'écris-tu à peine deux mots tout secs pour m'avertir que tu es près de Thérèse ? Et tu ne me dis pas comment elle vit, ni si elle essaie de parler de moi, ni si Édouard me l'a ravie. Je cours, je cours cent fois à la poste, mais sans résultat ; et je reviens lentement, désemparé, portant sur mon visage le pressentiment d'un grand malheur. Et d'heure en heure je crois m'entendre prononcer ma condamnation à mort : « Thérèse a prononcé son serment ! »

Hélas ! quand donc me départirai-je de mon funèbre délire, de mes cruelles illusions ! Adieu.

Florence, 17 septembre.

Tu m'as cloué le désespoir au cœur ! Désormais je comprends que Thérèse veut me punir de l'avoir aimée. Elle avait envoyé son portrait à sa mère avant que je le lui demande ? Tu me l'assures, et je le crois ; mais prends garde qu'en essayant de me guérir, tu me refuses le seul baume salutaire à mon cœur déchiré. Oh ! mes espérances ! elles s'évanouissent toutes ! et je reste ici, abandonné dans la solitude de ma douleur.

A qui donc puis-je me fier ? Ne me trahis pas, Lorenzo ! jamais tu ne sortiras de mon cœur, parce que ton souvenir est nécessaire à ton ami ! jamais, quelle qu'eût pu être ton infortune, tu ne m'aurais perdu. Suis-je donc destiné à voir toute chose s'évanouir devant moi, même le dernier débris de tant d'espérances ?

Mais ainsi soit-il ! Je ne me plains ni d'elle, ni de toi, ni de moi-même, ni de mon sort. Vraiment je m'avilis dans tant de larmes, et je perds la consolation que j'aurais à me dire : *je souffre mes douleurs et je ne me plains pas.*

Tous vous m'abandonnerez, tous ; et mes plaintes vous suivront partout, car sans vous

je ne suis plus homme ; et de tout lieu je vous réclamerai, désespéré !

Voici les quelques mots que m'a écrits Thérèse :

« Respectez votre vie ; je vous en conjure au nom de nos malheurs. Nous ne sommes pas nous deux les seuls malheureux. Vous aurez mon portrait dès que je pourrai vous l'envoyer. Mon père pleure avec moi ; il ne s'oppose pas à ce que je réponde au billet qu'il m'a remis de votre part ; pourtant, à ses larmes, je crois comprendre qu'il me défend silencieusement de vous écrire à l'avenir, et moi, je le promets en pleurant ; et je vous écris peut-être pour la dernière fois, en pleurant, car je ne pourrai plus avouer que je vous aime qu'à Dieu seul. »

Tu es donc plus forte que moi ! Oui, je répéterai ces quelques lignes comme si elles étaient l'expression de tes dernières volontés ; je te parlerai une fois encore, ô Thérèse ; mais le jour seulement où je me sentirai armé d'assez de raison et de courage pour me séparer réellement de toi.

Ah ! si en t'aimant de cet amour intolérable, immense, en le taisant, en m'ensevelissant aux yeux de tous, je pouvais te rendre la paix ;

si ma mort pouvait expier ton amour devant le tribunal de nos persécuteurs, et l'endormir à jamais au fond de ton cœur, je supplie, avec toute l'ardeur et la vérité de mon âme, la nature et le ciel de m'arracher enfin du monde ! Que je résiste actuellement à mon fatal et doux désir de la mort, tu le veux, je te le promets ; mais que je puisse le vaincre, ah ! toi seule pourras peut-être, par tes prières, m'en faire délivrer par mon Créateur ; et je sens pourtant qu'à tout prix il me réclame. Mais toi... Ah ! vis heureuse, autant que tu le peux, que tu le peux encore.

Peut-être Dieu convertira-t-il en consolation pour toi ces larmes de repentir que je lui adresse, implorant miséricorde pour toi. Hélas ! hélas ! maintenant tu partages trop bien mon triste état, et par moi tu es devenue malheureuse ! Comme j'ai remercié ton père de ses soins affectueux, de sa confiance, de ses conseils, de ses marques d'affection ! Et toi, en quel abîme tu t'es trouvée, tu te trouves par ma faute ! Mais de quoi donc ton père m'a-t-il fait don, que je ne lui paie aujourd'hui, par une reconnaissance inouïe ? Est-ce que je ne lui offre pas mon cœur en sacrifice, ce cœur qu'il brise ? Nul homme n'est mon créancier en fait

de générosité, et moi, moi qui, tu le sais, suis à moi-même un juge implacable ! je ne puis trouver de faute à t'avoir aimée, — bien qu'être pour toi une cause d'angoisses soit le crime le plus cruel que je puisse commettre jamais.

Hélas ! à qui est-ce que je parle ? Et pourquoi? — Lorenzo, si cette lettre te trouve encore près de mes collines, ne la montre pas à Thérèse. Ne lui parle pas de moi. Si elle te questionne, dis-lui que je vis, que je vis encore; — enfin, ne lui parle pas de moi. Mais je te l'avoue, je me complais dans ma douleur ; je tâte mes mortelles blessures au point le plus atteint, je cherche à les ulcérer, je les contemple, ensanglantées, — et il me semble que mon martyre apporte quelque expiation à mes fautes, et un court adoucissement aux douleurs de cette innocente enfant.

Florence, 25 septembre.

C'est dans cet heureux pays que les Muses sacrées et les belles-lettres se réveillèrent de la barbarie. De quelque côté que je me retourne, je trouve les demeures où naquirent les premiers grands Toscans, et la pieuse terre

où ils reposent ; à chaque pas je crains de fouler aux pieds leurs reliques. La Toscane tout entière n'est qu'une seule cité, un seul jardin ; le peuple en est naturellement aimable, le ciel serein, l'air plein de vie et de santé. Mais ton ami ne trouve pas de repos. J'espère sans cesse : demain, dans le pays voisin... et demain arrive, et me voici passant de ville en ville, et cet état d'exil et de solitude me pèse de plus en plus.

Il ne m'est pas même donné de poursuivre mon voyage. J'avais résolu d'aller à Rome me prosterner sur les restes de notre grandeur. On me refuse le passeport, car celui que m'a envoyé ma mère est pour Milan, et comme si j'étais venu dans ce pays pour y conspirer, on m'a assiégé de mille interrogatoires. Ils n'auront pas tort; mais je répondrai demain en partant.

Ainsi nous tous, Italiens, sommes exilés et étrangers en Italie même, et à peine éloignés de notre clocher, ni talent, ni gloire, ni bonnes mœurs ne peuvent nous servir de bouclier ! Malheur à toi si tu oses montrer une once de haut courage ! A peine bannis des portes de notre ville, nous ne trouvons personne qui nous recueille. Dépouillés par les uns, raillés par les

autres, toujours trahis par tous, abandonnés de nos concitoyens mêmes qui, au lieu de les plaindre et de les secourir dans la calamité commune, regardent comme des barbares tous les Italiens qui ne sont pas de leur province, et dont les membres ne font pas résonner les mêmes chaînes... dis-moi, Lorenzo, quel asile nous reste-t-il ?

Nos moissons ont enrichi nos oppresseurs, mais nos terres n'offrent plus ni toit ni pain à cette foule d'Italiens que la révolution a précipités loin du ciel natal, et qui, languissants de faim et de fatigue, ont toujours à l'oreille l'unique, le suprême conseiller de l'homme délaissé de toute la nature, le crime ! A nous donc quel asile reste-t-il, hors du désert ou du tombeau, et de l'infamie ? car celui qui s'avilit le plus, vit le plus longtemps peut-être, mais en horreur à lui-même, et moqué de ces mêmes tyrans auxquels il se vend, et par lesquels un jour il sera vendu.

J'ai parcouru toute la Toscane : les champs et les montagnes y sont tous fameux par les guerres civiles d'il y a quatre siècles : les cadavres d'une infinité d'Italiens qui y furent égorgés ont servi d'assises aux trônes des empereurs et des papes. Je suis monté à Monteaperto, où

la défaite des Guelfes est encore un honteux souvenir*. A peine une lueur blanchâtre faisait pressentir le jour, et au milieu de ce triste silence, dans l'obscurité glacée, l'âme remplie des antiques et cruelles infortunes qui démembrèrent notre patrie, oh ! mon cher Lorenzo, je me suis senti frissonner, mes cheveux se hérissaient : je criais de là-haut, d'une voix de menace et d'épouvante. Et je croyais voir monter et descendre, par les chemins les plus abrupts de la montagne, les ombres de tous ces Toscans qui s'étaient tués là ; je les voyais, les épées et les vêtements ensanglantés, se jeter des regards obliques, frémir de rage, se précipiter les uns sur les autres et rouvrir leurs anciennes blessures... Oh ! pour qui tout ce sang ? le fils tranche la tête du père et la secoue par les cheveux... Pour qui cette tuerie maudite ? Les rois pour lesquels vous vous égorgez se serrent la main au plus fort du carnage, et paisiblement se partagent vos dépouilles et vos terres... Je m'enfuis en hurlant, regardant derrière moi ! Et

* Il s'agit de la célèbre bataille de Monteaperto près Sienne, en 1260, entre les Florentins Guelfes et la coalition gibeline ; le carnage fut tel, que la puissance naissante de Florence faillit sombrer à jamais.

ces horribles imaginations me poursuivaient toujours, et encore maintenant, quand je suis seul, la nuit, je sens autour de moi ces spectres, et parmi eux un spectre plus terrible que tous, et que seul je connais.

Pourquoi donc, ô ma patrie, suis-je condamné à t'accuser sans cesse et à te plaindre, sans aucune espérance de pouvoir jamais te corriger ou te secourir ?

Milan, 27 octobre.

Je t'ai écrit de Parme, puis de Milan, le jour où j'y suis arrivé : la semaine dernière, je t'ai écrit une très longue lettre. Comment se fait-il donc que la tienne me parvienne aussi tard, et par la voie de la Toscane d'où je suis parti depuis le 28 septembre ? Je suis mordu par un soupçon ; nos lettres sont interceptées. Les gouvernements prétendent assurer la sécurité de la propriété, mais, en attendant, ils violent le secret, la plus précieuse des propriétés ! Ils interdisent les plaintes silencieuses, et profanent l'asile sacré que le malheur cherche dans le sein de l'amitié.

Allons, soit ! je devais le prévoir ; mais leurs bourreaux n'iront plus à la chasse de nos paroles et de nos pensées. Je trouverai un moyen pour qu'à partir d'aujourd'hui nos lettres voyagent inviolées.

Tu me demandes des nouvelles de Giuseppe Parini * ; il conserve sa généreuse fierté, mais il me paraît accablé par les malheurs de notre temps et par la vieillesse. Quand j'ai été lui faire visite, je l'ai rencontré à la porte de son appartement, se traînant pour sortir. Il me reconnut, et s'arrêtant appuyé sur sa canne, il me posa la main sur l'épaule en me disant :

« Tu viens revoir l'ardent coursier, qui sent encore dans son cœur l'orgueil de sa belle jeunesse, mais qui maintenant s'abat sur le chemin, et ne se relève plus que sous les coups du destin ! »

Il redoute d'être chassé de sa chaire et de se trouver contraint, après soixante-dix ans d'étude et de gloire, à mourir en demandant l'aumône.

* Le grand poète milanais.

Milan, 11 novembre.

J'ai demandé chez un libraire la Vie de Benvenuto Cellini. — « Nous ne l'avons pas. » — Je lui demandai un autre écrivain, et alors il me dit, presque dédaigneusement, qu'il ne vendait pas de livres italiens. Les gens bien élevés parlent élégamment le français, et comprennent à peine le pur toscan. Les actes publics * et les lois sont écrits dans une langue tellement bâtarde que les phrases les plus simples témoignent de l'ignorance et de la servitude de ceux qui les ont dictées. Les Démosthènes cisalpins ont chaudement discuté dans leur sénat afin d'exiler de la république, par une condamnation capitale, les langues grecque et latine. On a créé une loi qui avait pour unique objet de priver de tout emploi le mathématicien Gregorio Fontana et Vincenzo Monti **. J'ignore ce qu'ils ont pu écrire contre la liberté avant qu'elle fût descendue se prostituer en Italie, mais je sais qu'ils sont prêts à écrire aussi pour elle.

* Ceci, et ce qui suit, fait allusion aux procédés et à l'œuvre législative du gouvernement de la République Cisalpine, — que Foscolo journaliste a critiqués à plusieurs reprises.

** Voir la Notice.

Et du reste, quelle que fût leur faute, l'injustice du châtiment les absout, et la solennité d'une loi rendue contre deux individus isolés ne fait qu'accroître leur célébrité.

J'ai demandé où était la salle du Conseil Législatif : peu de gens m'ont compris, moins encore m'ont répondu ; et personne n'a su me renseigner.

Milan, 4 décembre.

Voici la seule réponse à tes conseils. Dans tous les pays, j'ai toujours vu les hommes se diviser en trois sortes : la minorité qui commande, l'universalité qui obéit, un grand nombre qui intrigue. Nous, nous ne pouvons pas commander, peut-être ne sommes-nous pas assez habiles ; nous, nous ne sommes pas aveugles et ne voulons pas obéir ainsi ; nous, nous ne daignons pas intriguer. Ce que nous avons de mieux à faire est donc de vivre comme ces chiens sans maîtres, auxquels ne reviennent ni croûtons ni coups. Pourquoi veux-tu que je sollicite protections et emploi dans un État où je suis réputé étranger, et d'où le caprice du premier espion venu peut me forcer à m'en-

fuir? Tu me vantes toujours mon talent! sais-tu ce que je vaux ? ni plus ni moins que ce que vaut mon revenu. A moins que je ne fisse le « *littérateur de cour* », refoulant cette noble audace qui irrite les puissants, et dissimulant la vertu et la science qui seraient un reproche à leur ignorance et à leurs méfaits...

Littérateurs ! — Oh ! diras-tu, c'est ainsi partout ! — C'est possible ; je laisse le monde comme il est ; mais si je devais m'en embarrasser, je voudrais, soit que les hommes puissent changer leurs façons de faire, soit qu'ils fassent tomber ma tête sur l'échafaud ; et ceci est ce qui me paraît le plus facile. Ce n'est pas que les petits tyrans ne s'aperçoivent pas des intrigues ; mais les hommes élevés de la rue jusqu'au trône ont besoin d'intrigants, qu'ensuite ils ne peuvent plus contenir. Orgueilleux du présent, insouciants de l'avenir, pauvres de gloire, de courage et de talents, ils s'arment de courtisans et de satellites, et bien que souvent trahis et raillés par eux, ils ne savent plus s'en défaire : roue perpétuelle d'esclavage, de désordre et de tyrannie. Pour devenir les maîtres et les voleurs du peuple, il est utile d'abord de se laisser opprimer, voler, et il faut lécher l'épée qui est encore fumante de notre sang.

Ainsi pourrais-je peut-être me procurer une charge, quelques milliers d'écus de plus chaque année, des remords et de l'influence. Entends-le une fois encore : *je ne jouerai jamais le rôle du petit scélérat.*

En attendant, je sais qu'on me foule aux pieds ; mais du moins c'est parmi la tourbe immense de mes compagnons d'esclavage, comme ces insectes que le passant écrase sans les voir. Je ne me fais pas, comme tant d'autres, une gloire de l'esclavage, et mes tyrans ne se repaîtront pas de mon avilissement. Qu'ils gardent pour les autres leurs injures et leurs faveurs : il y en a tant qui en sont affamés ! Je fuirai l'insulte en mourant inconnu. Et si j'étais contraint de sortir de mon obscurité, loin de me montrer l'heureux instrument de la licence et de la tyrannie, je choisirais d'en être la victime que l'on plaint.

Si le pain et le foyer venaient à me manquer, et que ce que tu me conseilles fût l'unique source de vie... le ciel me préserve d'insulter au malheur de tant d'autres qui ne pourraient m'imiter, mais en vérité, Lorenzo, je m'en irais vers la patrie commune, où il n'y a ni traîtres, ni conquérants, ni poètes de cour, ni princes ; là où les richesses ne couronnent pas le crime,

où le malheureux n'est jugé que sur son malheur, où un jour ou l'autre tous viendront habiter avec moi, et se mêler de nouveau à la matière, — là, sous la terre.

M'accrochant aux pentes abruptes de la vie, parfois je poursuis une lumière que de loin j'aperçois, sans pouvoir jamais la rejoindre. Même il me semble que si j'avais tout le corps dans la fosse, la tête seule hors de terre, je continuerais à voir cette lumière étinceler devant mes yeux. O gloire ! tu cours sans cesse devant moi, et ainsi tu m'entraînes à un voyage où mes pieds meurtris ne me portent plus. Mais depuis le jour où tu as cessé d'être ma principale, mon unique passion, ton image resplendissante commence à s'atténuer et à vaciller, puis tombe et se résout en un monceau d'os et de cendres, parmi lesquels je vois briller ci et là quelque rayon languissant : mais bientôt je passerai en marchant sur ton cadavre, souriant de mon ambition déçue... Que de fois, honteux de mourir inconnu de mon siècle, j'ai entretenu moi-même mes angoisses, alors que je sentais si fort le besoin d'y mettre fin, et le courage nécessaire ! Peut-être n'aurais-je pas survécu à ma patrie si je n'avais été retenu par la folle terreur que la

pierre posée sur mon corps n'ensevelît en même temps mon nom ! Je l'avoue ; souvent j'ai regardé avec une sorte de complaisance les malheurs de l'Italie, parce qu'il me semblait que la fortune et mon audace me réservaient peut-être, à moi aussi, le mérite de l'en délivrer. Je le disais hier soir à Parini.

Adieu : voici le commis du banquier qui vient chercher cette lettre; et la feuille toute remplie me dit qu'il faut terminer là.

— Pourtant j'ai encore bien des choses à te dire ; je vais remettre l'envoi à samedi, et continuer à t'écrire. Après tant d'années de tendre et fidèle amitié, nous voici séparés, et peut-être pour toujours. Il ne me reste à moi d'autre consolation que de me plaindre à toi, en t'écrivant ; et c'est ainsi que je me délivre un peu de mes pensées, et ma solitude devient alors bien moins épouvantable. Sais-tu combien de fois il m'arrive de m'éveiller la nuit, de me lever, de tourner lentement autour de ma chambre en t'appelant ? Je m'assieds et je t'écris ; et ces feuilles-là sont toutes tachées de larmes, et pleines de mes lamentables folies et de mes cruelles résolutions. Mais je n'ai pas le cœur de te les envoyer. J'en conserve quelques-unes et j'en brûle la plupart. Enfin, quand le ciel

m'envoie des moments de calme comme celui-ci, je t'écris avec le plus de fermeté qu'il m'est possible, afin de ne pas t'attrister par mon immense douleur. Je ne me lasserai pas de t'écrire ; toute autre consolation est perdue pour moi ; et toi, cher Lorenzo, tu ne te lasseras pas de lire ces pages que sans vanité, sans étude, sans fausse honte, je t'ai toujours écrites dans les plus grandes joies et les plus grandes douleurs de mon âme. — Conserve-les. Je pressens qu'un jour elles te seront nécessaires, si tu veux vivre encore avec ton ami, vivre du moins comme tu le pourras alors.

Hier soir donc, je me promenais avec ce vénérable vieillard dans le faubourg oriental de la ville, sous un bosquet de tilleuls. Il s'appuyait d'un côté sur mon bras, de l'autre sur sa canne ; de temps en temps il regardait ses pieds déformés, puis se tournait vers moi sans mot dire, avec un air de se plaindre de son infirmité et de me remercier de la patience avec laquelle je l'accompagnais. Il s'assit sur un des bancs qui sont là, et moi à ses côtés; son domestique se tenait à quelques pas. Parini est, de tous les hommes que je connais, celui qui a le plus de dignité et de véritable éloquence ; d'ailleurs une douleur profonde,

noble et longuement méditée, n'est-elle pas ce qui donne la suprême éloquence ? — Il me parla longuement de sa patrie, frémissant à la pensée de la tyrannie passée et de l'anarchie présente. La littérature prostituée, toutes les passions languissantes, changées en une indolente et lâche corruption ; disparues les traditions de sainte hospitalité, de charité, de respect filial... Et il me racontait alors les annales du jour, les crimes de tous ces petits hommes que je consentirais à nommer si, dans leur scélératesse, ils montraient du moins la force d'âme, je ne dis pas d'un Sylla ou d'un Catilina, mais de ces courageux aventuriers qui affrontent le crime parce qu'ils savent regarder en face le gibet. Petits voleurs, poltrons, vantards... allons, il est plus décent de les passer sous silence. A ces mots je m'enflammais d'une fureur surhumaine, et je me levais en criant : « Ne tenterons-nous rien ? — nous mourrons ; soit, mais le Vengeur sera le fruit de notre sang ! »

Il me regarda stupéfait ; dans la clarté douteuse du soir, mes yeux brillaient, effrayants, et ma figure pâle et défaite se redressa menaçante ; — je me taisais, mais on entendait encore un grondement sourd dans ma poitrine. Et je repris : « Il n'y aura jamais de salut pour nous ?

Ah ! si les hommes savaient faire de la mort leur compagne habituelle, ils ne seraient pas de si lâches esclaves ! »

Parini n'ouvrait pas la bouche, mais me serrant le bras, il me regardait de plus en plus fixement. Puis il me tira comme pour me faire asseoir de nouveau : « Et crois-tu, s'écria-t-il tout à coup, crois-tu que si j'apercevais une lueur de liberté, je m'abandonnerais à de vaines lamentations, malgré ma vieillesse infirme ? Oh ! jeune homme digne d'une patrie plus reconnaissante, si tu ne peux éteindre en toi cette ardeur fatale, ne peux-tu la détourner vers d'autres passions ? »

Alors je regardai dans le passé, — alors je me tournai avidement vers l'avenir, mais j'errais toujours dans le néant, et mes bras trompés se refermaient, sans pourtant jamais rien étreindre ; et je connus tout entière ma situation désespérée. Je racontai à ce noble Italien l'histoire de mes amours, je lui dépeignis Thérèse comme l'un de ces êtres célestes qui semblent descendre du ciel pour illuminer la ténébreuse demeure de cette vie. Et à mes paroles et à mes pleurs, le vieillard ému soupira plusieurs fois du fond du cœur. « Non, lui dis-je, je ne vois plus pour moi que

le tombeau ; je suis fils d'une mère affectueuse et bonne ; souvent il m'a semblé la voir marcher, tremblante, sur les traces de mes pas, me suivre jusqu'au sommet de la montagne d'où j'étais prêt à me précipiter, et tandis que j'étais là, le corps presque abandonné dans le vide, elle me saisissait par le bord de mon vêtement, m'attirait en arrière, et moi, me retournant, je n'entendais plus que ses pleurs. Pourtant, si elle épiait toutes mes douleurs cachées, elle implorerait elle-même le ciel, afin qu'il mette un terme à mes jours pleins d'angoisses. Mais l'unique flamme de vie qui donne un reste de chaleur à ce corps tourmenté est l'espérance de tenter bientôt un effort pour délivrer ma patrie. »

Il sourit tristement, puis, s'apercevant que ma voix faiblissait, que mes regards s'abaissaient immobiles sur le sol, il reprit : « Peut-être ce furieux désir de gloire que tu as pourrait t'entraîner à de hautes entreprises ; mais, crois-moi, la gloire des grands hommes tient pour un quart à leur audace, pour deux quarts au hasard, pour le dernier quart à leurs crimes. Mais même si tu te crois assez fortuné et assez féroce pour aspirer à cette gloire, penses-tu donc que les temps

te fournissent les moyens d'y atteindre ? Les gémissements des siècles et le joug qui pèse aujourd'hui sur notre patrie ne t'ont-ils pas encore appris qu'on ne doit pas attendre la liberté de l'étranger ? Quiconque se mêle des affaires d'un pays conquis ne peut faire que du mal à sa patrie et à lui-même. Alors que droits comme devoirs sont attachés à la pointe de l'épée, l'homme fort écrit les lois avec du sang, et exige même le sacrifice de la vertu. Et même alors, auras-tu l'autorité et le courage d'Annibal exilé qui cherchait, par tout l'univers, un adversaire au peuple romain? Il ne te sera pas davantage permis d'être juste impunément. Un jeune homme droit et de cœur chaud, mais pauvre d'argent et mal pourvu de ruse comme tu es, ne pourra jamais être qu'un instrument entre les mains des factieux, ou la victime des tyrans. Et en admettant que tu puisses, dans la vie publique, te préserver de la commune souillure, oh ! tu seras porté aux nues, mais en même temps frappé du poignard nocturne de la calomnie. Tes amis t'abandonneront dans ta prison, ils donneront à peine à ta tombe un secret soupir. — Mais admettons encore qu'étant venu à bout de la tyrannie étrangère, de l'hostilité de

tes concitoyens, de la corruption de ton temps, tu puisses aspirer à réaliser ton projet : dis-moi, verseras-tu tout le sang dont il faut nourrir une récente république, brûleras-tu ta propre maison avec la torche des guerres civiles, feras-tu l'union des partis par la terreur, étoufferas-tu les opinions par la mort, égaliseras-tu les fortunes par des massacres ? Suppose que tu tombes en route : entends-toi maudire par les uns comme démagogue, par les autres comme tyran. L'amour de la foule est court et funeste : elle juge sur le succès plus que sur l'intention, elle appelle le crime utile un acte vertueux, et scélératesse l'honnêteté, quand elle est désavantageuse. Pour avoir ses applaudissements, il faut ou l'effrayer, ou l'enrichir, ou la tromper toujours. — Passe encore. Pourras-tu alors, enorgueilli de ta fortune inouïe, réprimer la passion du pouvoir suprême qui sera excitée en toi par le sentiment de ta supériorité et par la connaissance de la lâcheté générale? Les hommes sont naturellement esclaves, naturellement tyrans, naturellement aveugles. Tout occupé alors à consolider ton trône, de philosophe tu serais devenu tyran, et pour quelques années de puissance et de terreur, tu aurais

perdu ta tranquillité et confondu ton nom dans la tourbe immense des despotes. — Il te reste encore une place parmi les capitaines ; pour la prendre il te faut une hardiesse féroce, et cette avidité qui fait voler pour gaspiller, et souvent cette lâcheté qui fait lécher la main qui vous aide à monter. Mais, mon fils, à la naissance d'un conquérant, l'humanité tout entière gémit et ne se console qu'à l'espoir de sourire un jour sur sa tombe. »

Il se tut. Et moi, après un très long silence, je m'écriai :

« Oh ! Coccéus Nerva, toi du moins tu savais mourir honnête ! » Le vieillard me regarda : « C'est que toi tu n'espères et ne crains rien au delà de ce monde (et il me serrait la main) ; mais moi... » Il leva les yeux au ciel et son visage sévère s'adoucissait plein d'une suave consolation, comme s'il contemplait là-haut toutes ses espérances.

J'entendis un bruit de pas qui s'avançait vers nous ; j'aperçus des gens entre les tilleuls ; nous nous levâmes et je l'accompagnai jusqu'à sa demeure.

Ah ! si je ne sentais pas éteint en moi pour toujours ce feu céleste qui, au temps de ma fraîche jeunesse, déversait ses rayons sur toute chose

autour de moi, au lieu qu'aujourd'hui je vais en tâtonnant dans le vide et dans la nuit ! Si je pouvais avoir un toit où dormir tranquille, si l'on ne m'interdisait pas d'aller me tapir dans l'ombre de mon ermitage, si un amour désespéré que ma raison combat sans cesse et ne peut jamais vaincre, un amour que je me cache à moi-même, mais qui chaque jour s'allume de nouveau et qui s'est fait tout-puissant, immortel (car, hélas ! la nature nous a donné là une passion plus indomptable peut-être en nous que l'instinct primitif de la vie) — si je pouvais enfin obtenir une seule année de calme, ton pauvre ami voudrait s'acquitter encore d'un vœu avant de mourir. J'entends ma patrie qui me commande : *Ecris ce que tu as vu, j'élèverai ma voix parmi mes ruines et je te dicterai mon histoire. Les siècles pleureront sur ma solitude ; les nations s'instruiront de mes malheurs. Le temps abat l'homme puissant, et les crimes de sang sont lavés dans le sang.* Et tu sais, Lorenzo, que j'aurais cette volonté d'écrire ; mais mon esprit meurt avec mes forces, et je vois que dans quelques mois j'aurai achevé mon douloureux pèlerinage.

Mais vous, rares et sublimes esprits qui, solitaires ou persécutés, frémissez sur les antiques

misères de notre patrie, si le ciel vous refuse les moyens de lutter contre la violence, au moins que ne racontez-vous nos malheurs à la postérité ? Élevez la voix au nom de tous, et dites au monde que nous sommes des infortunés, mais point des aveugles ni des lâches, et que ce n'est pas le courage qui nous manque, mais la force. Si vous avez les bras liés, au moins n'enchaînez pas volontairement votre esprit, dont ni les tyrans, ni la fortune, maîtres pourtant de toutes choses, ne pourront être les maîtres jamais. Écrivez. Ayez pitié, sans doute, de vos concitoyens,et n'excitez pas inutilement leurs passions politiques ; cependant vous devez mépriser en général vos contemporains : l'humanité d'aujourd'hui a les fureurs et les faiblesses de la décrépitude... Mais c'est justement quand l'humanité est le plus proche de la mort, qu'elle renaît pleine d'une vigueur irrésistible. Écrivez pour ceux qui viendront, et qui seuls seront dignes de vous comprendre et assez forts pour vous venger. Persécutez vos persécuteurs, avec la vérité. Puisque vous ne pouvez les écraser vivants par les armes, au moins vous les écraserez sous la honte pour tous les siècles futurs... Si beaucoup d'entre vous on a ravi leur patrie,

leur paix et leurs biens ; si nul n'ose plus prendre femme, si tous vous redoutez le doux nom de père, par peur de faire naître, dans l'exil et dans la douleur, de nouveaux esclaves et de nouveaux malheureux, pourquoi donc ménagez-vous aussi lâchement une vie dépouillée de tous ses plaisirs ? Pourquoi ne la consacrez-vous pas à la seule illusion digne de conduire des hommes généreux : à la gloire ? Vous jugerez l'Europe vivante, et votre sentence éclairera les générations à venir. La lâcheté humaine vous fait voir mille terreurs et périls. Mais êtes-vous donc immortels ? Dans l'abjection de la captivité et des supplices, vous vous lèverez plus haut que le puissant, et sa fureur contre vous accroîtra sa honte et votre renommée.

Milan, 6 février 1799.

Adresse tes lettres à Nice en Provence, car je pars demain pour la France ; et qui sait ? peut-être pour beaucoup plus loin : à coup sûr je ne resterai pas longtemps en France. N'aie pas de regret de ce départ, Lorenzo, et console de ton mieux ma pauvre mère. Tu vas

peut-être dire que c'est moi-même que je devrais fuir avant tout, et que s'il n'y a pas de lieu où je trouve un abri, il serait temps de rester tranquille. C'est vrai, je ne trouve pas d'abri ; mais ici moins qu'ailleurs. Le climat, la brume perpétuelle, l'air immobile, les figures des gens, et même... je me trompe peut-être, mais il me semble qu'on a peu de cœur ici ; je ne peux pas leur en vouloir ; tout s'acquiert, sauf la bonté, la générosité et surtout une certaine délicatesse d'âme qui ne nous viennent que de naissance ; et seul les recherche qui les a. Enfin c'est demain. Et un tel besoin de partir s'est emparé de mon imagination, que ces heures d'attente me semblent autant d'années de prison.

Malheureux ! Pourquoi donc tous tes sens ne sont-ils plus accessibles qu'à la douleur, comme des membres écorchés que le plus léger souffle contracte? Jouis du monde comme il est, tu vivras ainsi plus tranquille et moins fou... Mais si, à qui me débite de tels sermons,je répondais : « Quand la fièvre vous prend, faites que votre pouls batte moins vite, et vous serez guéri », — ne me croirait-il pas, avec quelque raison, délirant moi-même d'une fièvre pire ? Comment pourrais-je me faire obéir de mon

sang, quand il coule comme un torrent dans mes veines ? Il bat dans mon cœur, je sens qu'il s'y amasse en bouillonnant, et puis qu'il en sort impétueusement ; souvent, tout d'un coup, parfois même dans mon sommeil, il me semble que ma poitrine va éclater. Oh ! modernes Ulysses ! me voici prêt à obéir aux conseils de votre sagesse, à une condition : que lorsque je vous vois dissimulés, glacés, incapables de secourir la pauvreté sans l'insulter, incapables de défendre le faible contre l'injustice ; lorsque je vous vois, pour satisfaire vos petites passions grossières, vautrés aux pieds du puissant que vous haïssez et qui vous méprise, qu'alors je puisse verser en vous une goutte de cette bile chaude qui souvent excita ma voix et mon bras contre la tyrannie, qui ne me laisse jamais les yeux secs ni la main fermée à la vue de la misère, et qui me sauvera toujours de la bassesse. Vous vous croyez sages, et le monde vous proclame honnêtes ; mais sans la peur que seriez-vous ? Ne vous inquiétez donc pas ; la partie est égale. Dieu vous préserve de mes *folies :* quant à moi, je le prie de toutes les forces de mon âme qu'il me préserve de votre *sagesse.*

Si je rencontre de ces gens, même quand ils

passent sans me voir, je cours aussitôt chercher refuge contre ton cœur, Lorenzo. Tu respectes tendrement mes passions, bien que tu aies vu souvent le lion s'adoucir au seul son de ta voix. Mais maintenant tu le vois : tout conseil m'est funeste, même toute raison. Malheur si je n'obéissais pas à mon cœur ! La raison ? Elle est comme le vent, elle éteint les flambeaux et alimente les incendies. Mais adieu.

---

10 heures, au matin.

J'y repense. Il vaut mieux que tu ne m'écrives pas avant que tu aies reçu ma lettre. Je prends la route des Alpes Ligures pour éviter les neiges du Mont Cenis : tu sais combien le froid m'est pernicieux.

---

1 heure.

Nouvel empêchement ! Il faut encore attendre deux jours avant de recevoir mon passeport. J'expédierai cette lettre au moment de monter en calèche.

8 février, 1 heure 1/2.

Me voici tout en larmes sur tes lettres. En rangeant mes papiers, je suis tombé sur les quelques lignes que tu m'écrivais à la fin d'une lettre de ma mère, deux jours avant celui où j'ai quitté mes collines. « Toutes mes pensées t'accompagnent, mon Jacques, et mes vœux, et mon amitié, qui durera éternellement. Je serai toujours ton ami, ton frère de cœur, et je partagerai avec toi jusqu'à mon âme. » Sais-tu que je me récite ces paroles et me sens si vivement ému que, pour un peu, je viendrais me jeter à ton cou et expirer entre tes bras ? Adieu, adieu. Je reviendrai.

---

3 heures.

Je suis allé dire adieu à Parini. « Adieu, me dit-il, jeune homme infortuné. Tu porteras partout et toujours avec toi tes passions généreuses, que jamais tu ne pourras satisfaire. Tu seras toujours malheureux. Je ne puis te réconforter de mes conseils, qui ne peuvent même pas adoucir mes propres malheurs, car ils

ont la même origine que les tiens. Le froid de l'âge a engourdi mes membres ; mais mon cœur... mon cœur veille encore. La seule consolation que je puisse te donner est celle de ma pitié : emporte-la tout entière. Dans peu de temps j'aurai cessé de vivre, mais si mes cendres conservent une espèce de sentiment, si tu dois trouver quelque soulagement à te lamenter sur mon tombeau, viens. » J'éclatai en pleurs abondants, puis je le laissai : il sortit en me suivant des yeux, pendant que je m'enfuyais par son interminable corridor. Et j'entendis qu'il me disait encore adieu d'une voix pleine de larmes.

---

9 heures du soir.

Tout est prêt ; les chevaux sont commandés pour minuit ; je vais me coucher tout habillé jusqu'à ce qu'ils arrivent. Je me sens si épuisé ! Adieu pourtant, adieu, Lorenzo. J'écris ton nom, et je te salue avec une tendresse et une sorte d'émotion superstitieuse que je n'ai jamais éprouvée, jamais. Nous nous reverrons. Si jamais je devais... Mais non ! Je ne pourrais mourir sans te revoir, sans te remercier

pour toujours... et toi aussi , ma Thérèse. Mais puisque mon misérable amour te coûterait ton repos et ferait le malheur des tiens, je m'enfuis, sans savoir où m'entraînera ma destinée. Que les Alpes et l'Océan et tout un monde, s'il est possible, nous séparent !

Gênes, 11 février.

Voici que le soleil est plus beau ; toutes les fibres de mon être sont dans un doux frémissement, parce qu'elles sentent la gaîté de ce ciel rayonnant et sain. Je suis pourtant satisfait d'être parti ! Dans quelques heures je poursuivrai ma route ; je ne puis encore te dire où je m'arrêterai ni quand mon voyage prendra fin ; mais le 16 je serai à Toulon.

De la Pietra, 15 février.

Route alpestre, montagnes escarpées, toute la rigueur de la température, toute la fatigue et tous les ennuis du voyage, et puis ?

« Nouveaux supplices et nouveaux suppliciés » *.

Je t'écris d'un petit village au pied des Alpes Maritimes. J'ai dû par force m'arrêter ici, la poste étant sans chevaux; et je ne sais quand je pourrai repartir. Me voici donc toujours avec toi, et toujours avec de nouveaux chagrins : je suis destiné à ne pas faire un pas sans rencontrer le long de ma route la douleur. Pendant ces deux jours, je sortais vers midi jusqu'à un mille environ hors du pays, me promenant parmi les oliviers qui sont vers la plage : je cherche à me réchauffer aux rayons du soleil, à boire cet air vivifiant, bien que même en ce tiède climat l'hiver, cette année, soit beaucoup moins clément qu'à l'ordinaire. Et là, je pensais être tout à fait seul, ou du moins inconnu aux êtres vivants qui passaient ; mais à peine étais-je rentré à la maison que Michel, qui monta pour ranimer le feu, me racontait qu'un individu, une sorte de mendiant récemment arrivé dans cette grossière auberge, lui avait demandé si je n'étais pas un ancien étudiant de Padoue ; il ne pouvait dire mon nom, mais il donnait assez de détails sur moi-même

* Dante.

et sur ce temps-là. Il te nommait aussi. « A vrai dire, poursuivit Michel, j'étais embarrassé ; je lui répondis cependant qu'il tombait juste. Il parlait vénitien, et c'est une bonne chose de trouver dans cette solitude un compatriote. Et puis... il est en loques... bref, je lui ai promis... peut-être Monsieur en sera-t-il fâché... mais il m'a fait tant pitié que je lui ai promis de le faire venir ; même il est là, dehors.

« — Qu'il vienne », dis-je à Michel. Et en attendant je me sentais tout inondé d'une soudaine tristesse. Le garçon rentra avec un homme de haute taille, décharné, qui paraissait jeune et beau, mais dont le visage était déformé par les rides de la douleur. Oh ! mon frère, j'étais dans une pelisse et devant le feu ; on voyait sur une chaise à côté de moi, négligemment jeté, mon ample manteau ; l'hôtelier allait et venait, préparant mon dîner... et ce malheureux était à peine vêtu d'un veston de toile. Je frissonnais rien qu'à le regarder.

Peut-être la tristesse que je montrai en l'accueillant, et son misérable état l'intimidèrent d'abord. Mais, dès mes premiers mots, il s'aperçut que ton Jacques n'est pas fait pour intimider les malheureux ; il s'assit près de moi pour se chauffer, tout en me racontant

la dernière et lamentable année de sa vie. Il me disait : « J'ai connu intimement un étudiant qui était avec vous à Padoue, nuit et jour (et il te nomma). Depuis combien de temps n'ai-je plus entendu parler de lui ! J'espère que la fortune ne lui sera pas aussi hostile qu'à moi. Je faisais alors mes études... » Mon ami, je ne te dirai pas qui il est. Pourquoi irais-je t'attrister avec les malheurs d'un homme que tu as connu heureux, et que peut-être tu aimes encore ? C'est déjà trop que la destinée t'ait condamné à t'affliger toujours pour moi.

Il continuait : « Aujourd'hui, en venant d'Albenga, avant d'arriver au village, je vous ai rencontré le long de la mer. Vous ne vous êtes pas aperçu que je me suis plus d'une fois retourné pour vous regarder ; je croyais bien vous avoir reconnu ; mais ne vous connaissant que de vue, et quatre ans s'étant écoulés, j'avais peur de me tromper. Par la suite votre domestique me renseigna. »

Je le remerciai d'être venu me voir ; je lui parlai de toi : « Vous m'êtes d'autant plus le bienvenu, lui dis-je, que vous prononcez le nom de Lorenzo. » Je ne te referai pas son douloureux récit. Il émigra à cause du traité de Campo-Formio et s'enrôla comme lieutenant

dans l'artillerie cisalpine. Comme il se plaignait un jour des fatigues et des désagréments qu'il avait, selon lui, à supporter, un ami lui proposa un emploi. Il abandonna l'armée. Mais l'ami, l'emploi, et jusqu'au toit pour s'abriter, tout lui manqua. Il erra misérablement à travers l'Italie et s'embarqua à Livourne...

Mais pendant qu'il parlait, j'entendais dans la chambre voisine un gémissement d'enfant et une sourde plainte, et je m'aperçus qu'il s'arrêtait de temps à autre en écoutant, avec un peu d'anxiété. Quand les gémissements cessaient, il reprenait. « Peut-être, lui dis-je, sera-ce des voyageurs arrivés à l'instant. — Non, me répondit-il, c'est ma petite fille de treize mois qui pleure. »

Il continua à me raconter que, pendant qu'il était lieutenant, il avait épousé une jeune fille pauvre, et que les marches perpétuelles auxquelles la jeune femme ne pouvait résister, et aussi son maigre traitement, l'avaient plus que tout poussé à suivre les conseils de l'ami qui l'avait ensuite trahi. De Livourne il se rendit par mer à Marseille, ainsi, à l'aventure ; il se traîna par toute la Provence, et puis dans le Dauphiné, cherchant à enseigner l'italien, sans jamais pouvoir trouver ni travail, ni pain ;

maintenant il revenait d'Avignon à Milan. « Quand je jette les yeux en arrière, continua-t-il, et que je regarde le temps écoulé, je ne sais comment il s'est écoulé pour moi. Sans argent, toujours suivi d'une femme exténuée, dont les pieds étaient déchirés, les bras rompus du poids continuel d'une créature innocente qui réclame sa nourriture au sein épuisé de sa mère, qui déchire de ses cris les entrailles de ses infortunés parents, impuissants à la calmer par le récit de leurs malheurs ! Que de journées brûlantes, que de nuits glacées nous avons dormi dans des écuries avec les chevaux, ou dans des cavernes comme les bêtes ! Chassés de ville en ville par tous les gouvernements, parce que ma pauvreté me fermait la porte des magistrats, on ne me permettait pas de justifier de ma personne ; et qui me connaissait ne voulut plus me reconnaître, ou me tourna le dos.

— Cependant, lui dis-je, je sais qu'à Milan et en d'autres lieux, beaucoup de nos concitoyens émigrés passent pour généreux.

— C'est donc, dit-il, que ma triste destinée les a faits cruels uniquement pour moi. Même les gens de cœur se fatiguent de faire le bien, les misérables sont si nombreux ! Je ne sais... mais

un tel, et un tel (et les noms de ces hommes dont je découvrais ainsi l'hypocrisie étaient pour moi, Lorenzo, autant de coups de couteau dans le cœur)... l'un m'a fait bien souvent attendre en vain à sa porte ; l'autre, après de chaudes promesses, m'a fait faire plusieurs milles et plusieurs lieues jusqu'à sa maison de campagne, pour me donner l'aumône de quelques lires. Le plus pitoyable me jeta un morceau de pain, sans vouloir me voir ; le plus généreux me fit passer, mal vêtu comme je suis, entre un cortège de domestiques et d'invités, et après m'avoir rappelé la fortune déchue de ma famille et recommandé l'étude et la probité, me dit, sur un ton d'amitié, d'avoir la complaisance de revenir le lendemain de bonne heure. Revenu, je trouvai dans l'antichambre trois serviteurs, dont l'un me dit que son maître dormait, et me mit dans les mains deux écus et une chemise. Ah ! Monsieur, je ne sais si vous êtes riche, mais votre physionomie et les soupirs que vous poussez me disent que vous êtes malheureux et charitable. Croyez-moi, j'ai su par expérience que l'argent fait paraître bienfaisant jusqu'à l'usurier, tandis que le grand seigneur daigne rarement placer ses bienfaits sur des haillons. »

Je me taisais, et lui, se levant pour prendre

congé, se reprit à dire : « Les livres m'enseignaient à aimer les hommes et la vertu ; mais les livres, les hommes et la vertu m'ont trahi. J'ai un cerveau instruit, un cœur irrité, et des bras incapables d'aucun métier utile. Si mon père entendait, de dessous la terre où il est enseveli, avec quelle plainte profonde je lui reproche de n'avoir pas fait de ses cinq fils des menuisiers ou des tailleurs ! Pour la misérable vanité de conserver la noblesse sans la fortune, il a dissipé pour nous le peu qu'il possédait dans les Universités, dans le grand monde. Mais de nous, qu'a-t-il fait ? Je n'ai jamais su que mes autres frères aient fait fortune, J'ai écrit beaucoup de lettres, sans en voir jamais la réponse : ils sont misérables comme moi ou dénaturés. Quant à moi, vous voyez le fruit des ambitieux espoirs de mon père. Combien de fois j'ai été poussé par la nuit ou par la faim à entrer dans une auberge ! Mais chaque fois, j'ignore comment je paierai le lendemain matin. Sans souliers, sans vêtements... — Ah ! couvre-toi ! » lui dis-je en me levant.

Et je le couvris de mon manteau. Michel, qui était entré dans la chambre pour quelque service et qui s'était arrêté près de nous à écouter, s'approcha en s'essuyant les yeux du revers de

la main, et l'aidait à mettre ce manteau, mais avec un certain respect, comme s'il avait peur d'insulter au malheur d'une personne si bien née.

Oh ! Michel ! je me rappelle que tu aurais pu vivre libre, à partir du jour où ton frère aîné ayant ouvert une petite boutique t'appela auprès de lui ; cependant tu choisis de rester avec moi, bien que domestique. Je remarque l'affectueux respect avec lequel tu me caches à moi-même les accès de mon humeur bizarre, et tais même tes bonnes raisons dans mes moments d'injuste colère ; je vois avec quelle bonne grâce tu acceptes de vivre dans l'ennui de ma solitude, je vois la foi qui te fait supporter les fatigues de mon pèlerinage. Souvent ton aspect jovial me rassérène ; mais quand, dominé par mes idées noires, je reste muet des journées entières, tu réprimes la joie de ton âme heureuse pour que je ne m'aperçoive pas de mon état. Cependant ton joli mouvement vers ce malheureux a consacré ma reconnaissance à ton égard. Tu es le fils de ma nourrice ; tu as été élevé dans ma maison : je ne t'abandonnerai jamais. Mais je t'aime encore plus parce que je m'aperçois que ta condition servile aurait peut-être endurci ton bon natu-

rel, s'il n'avait pas été cultivé par ma tendre mère, par cette femme dont l'âme délicate et les manières si douces remplissent de bonté et d'amour tout ce qui vit avec elle.

Quand je fus seul, je donnai à Michel le plus qu'il me fut possible, et pendant que je dînais, il porta le tout à ce malheureux. A peine me suis-je réservé le nécessaire pour arriver jusqu'à Nice, où je négocierai les lettres de change que je me suis fait expédier par les banquiers de Gênes, sur Toulon et Marseille. Ce matin, quand il est venu avant de s'en aller, avec sa femme et sa petite, pour me remercier, et que je voyais avec quel ravissement il me répétait : « Sans vous, j'aurais été aujourd'hui tout droit au premier hospice », je n'ai pas eu le courage de lui répondre, mais dans mon cœur je lui disais : « Tu as maintenant de quoi vivre pour quatre, pour six mois, et puis ? L'espérance menteuse te conduit cependant par la main, et l'allée riante où tu t'engages conduit peut-être à un chemin plus douloureux encore. Tu courais au premier hospice... Peut-être l'asile suprême du tombeau n'était pas loin de toi. Tandis que le maigre secours que je t'ai donné, — car le sort ne me permet pas de t'aider véritablement, — te rendra de la vigueur pour

supporter de nouveau, et plus longtemps, les maux qui t'avaient déjà épuisé et presque délivré pour toujours. Jouis donc du présent... Mais quelles souffrances as-tu endurées pour que l'état où tu es, que beaucoup trouveraient affreux, te paraisse à toi si heureux ! Ah ! si tu n'étais pas père et mari, je te donnerais peut-être un conseil... » Sans dire un mot, je l'ai embrassé, et pendant qu'ils partaient, je les regardais, le cœur serré d'une angoisse mortelle.

(Le morceau qui suit, bien que sans date, écrit sur un papier différent, et trouvé par hasard hors de la série des lettres, paraît cependant, d'après le texte, composé dans le même pays, le jour suivant, en appendice au récit qui précède.)

Hier soir, en me déshabillant, je pensais : « Pourquoi donc cet homme a-t-il abandonné sa patrie? Pourquoi s'est-il marié ? Pourquoi a-t-il renoncé au pain qui lui était assuré ? » Toute son histoire me semblait le roman d'un fou ; et je raisonnais, cherchant ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire pour s'épargner tout ce cortège de malheurs. Mais comme j'ai souvent entendu répéter fort vainement de semblables

« pourquoi », et vu que tous les hommes font d'excellents médecins pour les maladies d'autrui, j'ai été dormir en marmottant : « oh ! mortels qui trouvez insensé tout ce qui n'est pas le succès, mettez-vous la main sur le cœur et avouez : êtes-vous vraiment plus sages, ou seulement plus fortunés ? »

Maintenant crois-tu que tout ce qu'il me racontait fût vrai ?..... Moi ? Je crois qu'il était à demi nu, et moi bien vêtu ; j'ai vu une femme malade, j'ai entendu les cris d'une enfant. Mon cher Lorenzo, on a beau chercher à la lanterne de nouveaux arguments contre le pauvre, parce qu'on sent dans sa conscience le droit que la nature lui a donné sur les biens du riche... — Eh ! les malheurs proviennent presque toujours des vices ; chez cet homme, peut-être proviennent-ils d'un crime. — Peut-être ? Pour moi, je n'en sais rien et ne veux pas le savoir. Juge, je condamnerais tous les coupables ; mais comme homme, ah ! je pense à l'horreur avec laquelle on accueille la première idée du crime ; à la faim et aux passions qui poussent à le commettre ; aux angoisses perpétuelles ; aux remords avec lesquels l'homme se repaît du fruit ensanglanté de sa faute ; à la prison, que le coupable voit tou-

jours ouverte devant lui, prête à l'ensevelir... Et si après cela, échappant à la justice, il paye sa dette par le déshonneur et par la pauvreté, devrai-je, moi, l'abandonner au désespoir et à de nouveaux crimes ? Est-il seul coupable ? La calomnie, le secret trahi, la séduction, la méchanceté, la noire ingratitude sont des crimes plus atroces, mais que la loi ne menace même pas ! Et combien de gens, de crimes semblables, ont retiré biens et honneurs ! — Oh ! législateurs, oh ! juges, punissez ; mais parfois allez faire un tour dans les masures du peuple, par les faubourgs de toutes les capitales : vous verrez tous les jours un quart de la population qui, s'éveillant sur la paille, ne sait comment elle satisfera aux nécessités les plus impérieuses de la vie. Je sais qu'on ne peut transformer la société, et que la misère, les crimes, les supplices sont eux aussi des éléments de l'ordre et de la prospérité universelle ; c'est pourquoi on croit que le monde ne peut pas marcher sans juges et sans échafaud ; et je le crois aussi. puisque tout le monde le croit... Mais je ne serai jamais juge. Dans cette grande vallée où l'espèce humaine naît, vit, meurt, se reproduit, se tourmente et finit toujours par mourir sans savoir comment ni pourquoi, je ne distingue

que des heureux ou des malheureux. Et si je rencontre un malheureux, je déplore notre destinée ; je verse le plus de baume que je peux sur les plaies de l'homme, et je laisse ses mérites et ses fautes à la balance de Dieu.

Vintimille, 19 et 20 février.

Tu es désespérément malheureux ; tu vis dans l'agonie sans avoir la paix de la mort ; mais tu dois supporter tout cela pour les autres... Ainsi la philosophie demande aux hommes un héroïsme auquel la nature répugne. Celui qui hait sa propre vie peut-il aimer cette parcelle de bien qu'il n'est même pas sûr de faire à la société, et pour cette illusion accepter de longues années de douleur ? Comment pourra-t-il espérer pour les autres, n'ayant pour lui-même ni désirs, ni espoirs, et s'étant abandonné lui-même après avoir été abandonné par tous ? — Mais tu n'es pas seul malheureux ! — Hélas ! mais cette consolation n'est-elle pas seulement l'expression de l'envie secrète que tout homme nourrit pour le bonheur d'autrui ? La misère des autres ne diminue pas la mienne. Qui serait assez généreux

pour endosser mes propres faiblesses ? qui d'ailleurs le pourrait, même le voulant ? Peut-être celui-là aurait plus de courage pour les supporter ; mais qu'est-ce que le courage sans la force ? Le lâche n'est pas celui qu'entraîne le courant irrésistible d'un fleuve, mais celui qui aurait la force de se sauver et ne l'emploie pas. Où donc est le sage qui peut s'établir juge de notre force intime ? qui saurait fixer une commune mesure pour les effets des passions dans les divers tempéraments des hommes, et selon les mille circonstances imprévisibles, de façon à dire : celui-ci est un lâche parce qu'il succombe, celui-là qui supporte est un héros ? alors que l'amour de la vie est tellement impérieux que le premier aura fait plus d'efforts pour ne pas céder, que le second pour supporter ?

— Mais les dettes que tu as envers la société ?

— Des dettes ? sans doute, parce qu'elle m'a tiré du libre sein de la nature, alors que je n'avais ni la raison, ni l'indépendance nécessaire pour y consentir, ni la force pour m'y opposer, et parce qu'elle m'a élevé dans ses besoins et dans ses préjugés ? Lorenzo, pardonne-moi, si je reviens trop souvent sur ce sujet que nous avons tant discuté. Je ne cherche pas à te détacher de ton opinion, tellement opposée à la

mienne ; je cherche seulement à dissiper en moi toute incertitude. Tu serais convaincu tout comme moi, si tu sentais mes blessures ; que le ciel t'en préserve ! — Est-ce que j'ai contracté ces dettes spontanément ? et devrai-je payer de ma vie, comme un esclave, les maux que la société me procure, pour la seule raison qu'elle les appelle des bienfaits ?

Admettons ces bienfaits ; j'en jouis et j'en paye l'équivalent aussi longtemps que je vis ; et si dans le tombeau je ne lui sers plus à rien, quel bien me fait-elle à moi dans le tombeau ? Oh ! mon ami, chaque individu est l'ennemi né de la société, parce que la société est l'ennemie nécessaire des individus. Suppose que tous les hommes eussent intérêt à quitter la vie, crois-tu qu'ils la supporteraient dans mon seul intérêt ? Si je commets une action nuisible au plus grand nombre, je suis puni ; tandis que je n'arriverai jamais à obtenir justice des actions du plus grand nombre, même si elles m'ont fait le tort le plus grave. Ils ont beau prétendre que je suis un fils de la grande famille : moi, renonçant au bien comme au devoir commun, je puis répondre : « je suis un monde à moi tout seul ; et j'entends me libérer, parce que je ne possède pas le bonheur que vous m'avez pro-

mis. Que si, en me séparant, je ne retrouve plus ma part de liberté; si les hommes me l'ont prise parce qu'ils sont les plus forts, s'ils me punissent parce que je la redemande, ne puis-je, moi, les délivrer de leurs menteuses promesses et de mes plaintes impuissantes, en cherchant un refuge sous la terre ? » Ah ! ces philosophes qui ont prêché les vertus humaines, la probité naturelle, l'amour mutuel, sont, sans le vouloir, des apôtres au service des habiles ; ils prennent à l'appât les quelques âmes ingénues et ardentes qui, parce qu'elles aiment sans réserve les hommes, dans le grand désir d'en être aimées, seront toujours les victimes, tard repentantes, de leur loyale crédulité.

Et pourtant, combien de fois ces arguments de la raison ont trouvé closes les portes de mon cœur, parce que j'espérais encore pouvoir faire servir mon martyre à la félicité d'autrui ! Mais — au nom de Dieu ! écoute et réponds-moi. Pourquoi est-ce que je vis ? à quoi te suis-je bon, moi fugitif parmi ces montagnes caverneuses ? quel honneur est-ce que je fais à moi-même, à ma patrie, aux êtres qui me sont chers ? Entre ces solitudes et la tombe quelle différence ? Ma mort serait pour moi le terme de mes maux,

pour vous tous la fin de l'angoisse que je vous cause. Au lieu de continuelles alarmes, je vous donnerais une seule douleur — terrible, mais dernière ; et vous seriez sûrs de mon éternel repos. Les souffrances ne rachètent pas la vie.

Et chaque jour je songe à la dépense que depuis plusieurs mois je cause à ma mère ; je ne sais comment elle peut faire autant. Si je revenais, je trouverais la maison veuve de sa splendeur. Déjà elle commençait à s'obscurcir bien avant mon départ, à cause des extorsions publiques ou privées dont nous ne cessions d'être l'objet. Pourtant rien n'empêche cette mère dévouée de me continuer ses bienfaits : j'ai trouvé de l'argent encore à Milan ; mais cette tendre générosité finira par diminuer l'aisance où elle est née. Hélas ! comme elle fut épouse malheureuse, ses biens servent à soutenir une maison qu'ont failli ruiner les prodigalités de mon père. Et son âge me rend encore ces pensées plus amères… Si elle savait ! tous ses efforts sont vains pour son fils infortuné. Si elle voyait là-dedans… Si elle voyait les ténèbres et la consomption de mon cœur ! ah ! ne lui en parle pas, Lorenzo ! Mais est-ce là une vie ?… Ah ! si ! je vis encore ; et l'unique

souffle de mes jours est une sourde espérance qui sans cesse les ranime, et que j'essaye de ne pas écouter : mais je ne le puis... Et si je m'obstine à me détromper, elle se change en un désespoir infernal. — Thérèse, le « oui » que tu diras prononcera en même temps ma sentence... Mais tant que tu es libre, notre amour est encore au pouvoir des circonstances, de l'avenir incertain... et de la mort... Tu es toujours à moi. Je te parle, et je te regarde, et je te serre dans mes bras : il me semble que de si loin tu dois sentir l'impression de mes baisers et de mes larmes. Mais quand ton père t'aura offerte en holocauste réparateur sur l'autel de Dieu, quand tes pleurs auront rendu la paix à ta famille, alors... non pas moi, mais le seul désespoir, de lui-même, anéantira l'homme et ses passions. Et comment pourrait s'éteindre mon amour, tant que je vis? Comment t'empêcherais-tu jamais d'être séduite par ses doux attraits, dans le secret de ton cœur ?

Mais alors ce ne sera plus chose innocente et sainte. Je n'aimerai plus, quand elle sera à un autre, la femme qui a été à moi... J'aime Thérèse immensément ; mais la femme d'Édouard, non... Mon Dieu, peut-être, au moment où j'écris, es-tu dans son lit, toi... Lorenzo !

hélas ! Lorenzo ! Le voici mon démon persécuteur, il revient me poursuivre, me presser, m'envahir ; il m'aveugle l'intelligence ; il arrête jusqu'aux palpitations de mon cœur, il fait de moi un être farouche, il voudrait que le monde entier finît avec moi. Vous pouvez pleurer tous... Pourquoi est-ce qu'il me jette un poignard dans la main, et passe devant moi, et se retourne en regardant si je le suis, et me montre du doigt l'endroit où je dois frapper ? Es-tu l'envoyé de la toute-puissante vengeance du ciel ?... Et ainsi, dans ma fureur superstitieuse, je m'étends dans la poussière et je supplie horriblement un Dieu que je ne connais pas, que j'ai autrefois ingénument adoré, dont je doute toujours... et puis je tremble, et je l'adore. Où vais-je demander secours ? non pas à moi, non pas aux hommes ; la terre, je l'ai ensanglantée, et le soleil est noir...

Enfin me voici en paix ! — Quelle paix ? fatigue, sommeil de tombe. J'ai erré par ces montagnes. Il n'y a pas un arbre, pas une chaumière, pas une prairie. On ne voit que broussailles, amas de roches abruptes et blanchâtres ; une foule de croix éparses qui marquent les lieux où des voyageurs furent assas-

sinés. Là au fond coule le Roja, torrent qui, lorsque fondent les neiges, se précipite des entrailles des Alpes, et qui sur un long espace a fendu en deux cette immense montagne. Il y a un pont près de la mer, qui rejoint les deux bouts du sentier ; je me suis arrêté sur ce pont, j'ai poussé mes regards aussi loin qu'ils pouvaient atteindre ; en remontant ces deux murailles, faites de roches vertigineuses, de ravins crevassés, à peine voit-on, posés sur ces sommets, d'autres sommets neigeux qui s'enfoncent dans le ciel ; puis tout blanchit et se confond... De ces montagnes grandes ouvertes descend et se répand en larges ondes la tramontane, tandis qu'au fond de ces gorges pénètre la Méditerranée. La Nature trône ici, solitaire et menaçante, et chasse de son royaume tous les êtres vivants.

Oh ! Italie, telles sont donc tes frontières ! Mais chaque jour l'avidité obstinée des nations les surmonte de toutes parts. Où sont donc tes enfants ? Rien ne te manque, sinon la force que donne la concorde. Alors je donnerais glorieusement ma malheureuse vie pour toi ; mais que peut faire mon bras tout seul, ma parole isolée ?... Où est l'antique terreur qu'inspirait ta gloire ? Misérables, nous allons chaque

jour rappelant la liberté et la gloire de nos aïeux ; mais plus elles resplendissent, plus elles font voir notre honteux esclavage. Pendant que nous invoquons ces ombres magnanimes, nos ennemis foulent aux pieds leurs tombeaux. Un jour viendra peut-être où nous aurons perdu nos biens, notre intelligence, jusqu'à notre voix ; nous serons faits pareils aux esclaves domestiques des anciens, ou vendus comme des nègres abjects ; et nous verrons nos maîtres ouvrir les tombes, déterrer et disperser au vent les cendres de ces grands hommes, pour détruire jusqu'à leur mémoire : ainsi sera-t-il, puisqu'aujourd'hui notre histoire ne nous inspire que de l'orgueil et ne nous fait pas sortir de notre séculaire léthargie.

Ainsi je m'écrie, lorsque je sens dans ma poitrine s'élever superbement le nom d'Italie : alors, me tournant tout alentour, je cherche et ne trouve plus ma patrie. Mais je dis ensuite : « Il semble que les hommes soient les artisans de leur propre malheur ; cependant les malheurs dérivent de l'ordre universel, et le genre humain obéit orgueilleusement et aveuglément au destin. Nous raisonnons sur les événements de quelques siècles : que sont-ils dans l'espace immense du temps ? Pareils aux saisons

de notre vie mortelle, ils semblent parfois lourds d'extraordinaires catastrophes, — lesquelles ne sont pourtant que des effets communs et nécessaires de tout l'ensemble. Tout se balance dans l'univers. Les nations s'entre-dévorent parce que l'une ne pourrait subsister sans les cadavres de l'autre. Pour moi, contemplant du haut de ces Alpes l'Italie, je pleure et je frémis, et je crie vengeance contre les envahisseurs ; mais ma voix se perd dans le tumulte encore vivant de tant de peuples disparus, au temps où les Romains dérobaient le monde, cherchaient au delà des mers et des déserts de nouveaux empires à dévaster, mettaient la main sur les dieux des vaincus, chargeaient de chaînes princes et peuples libres, jusqu'au jour où, ne trouvant plus un lieu où ensanglanter leurs épées, ils les retournaient contre leurs propres entrailles. Ainsi les Israélites égorgeaient les paisibles habitants de Chanaan, et les Babyloniens ensuite emmenèrent en esclavage les prêtres, les mères, les enfants du peuple de Juda. Ainsi Alexandre bouleversa l'empire de Babylone, et après avoir brûlé en passant toute la terre, il se fâchait qu'il n'y eût pas un autre univers. Ainsi les Spartiates démantelèrent Messène trois fois et trois fois chas-

sèrent de la Grèce les Messéniens, qui cependant étaient Grecs, de la même religion qu'eux, et descendants des mêmes ancêtres. Ainsi se déchiraient les anciens Italiens jusqu'au jour où ils furent absorbés par la fortune de Rome. Mais, en très peu de siècles, la reine du monde devint la proie des Césars, des Nérons, des Constantins, des Vandales et des Papes... Oh ! quelle épaisse fumée de bûchers humains obscurcit le ciel de l'Amérique ! Oh ! quels flots du sang de peuples innombrables, qui ne pouvaient faire aux Européens ni peur ni envie, furent portés par l'océan jusqu'à nos plages, qu'ils tachaient d'infamie ! Mais ce sang sera vengé un jour, et retombera sur les fils des Européens ! Chaque nation a son époque. Celle-ci, aujourd'hui dominatrice, ne fait que hâter son propre esclavage pour demain ; et ceux qui payaient lâchement le tribut l'imposeront un jour, par le fer et par le feu. La terre est une forêt de bêtes féroces. La famine, les inondations, les maladies font partie des précautions de la nature, comme la mise en jachère d'un terrain prépare l'abondance pour l'année suivante ; et qui sait ? peut-être même que les malheurs de notre globe apprêtent la prospérité d'un autre.

Cependant nous appelons pompeusement du nom de vertu toutes les actions qui accroissent la sûreté de celui qui commande et la peur de celui qui obéit. Les gouvernements nous imposent la justice, mais pourraient-ils nous l'imposer s'ils ne l'avaient pas d'abord violée pour s'établir ? Qui a volé par ambition des provinces entières enverra solennellement au gibet le malheureux qui par faim a dérobé un morceau de pain.

C'est pourquoi, lorsque la force a détruit tous les droits du prochain pour se conserver ensuite les siens, elle trompe les hommes par les apparences de la justice, jusqu'à ce qu'une autre force vienne la détruire elle-même. Voilà comme sont le monde et les hommes. Cependant on voit surgir de temps en temps quelques individus plus hardis que les autres : bafoués d'abord comme des fous, et souvent, comme des malfaiteurs, décapités, — si tout d'un coup ils viennent à être protégés de la fortune, qu'ils croient être leur fortune, mais qui au fond n'est que le mouvement tout-puissant de l'univers, alors on leur obéit et on les craint, et après leur mort on les divinise. C'est la race des héros, des chefs de religion, des fondateurs de nation, à qui leur orgueil et la stupi-

dité de la foule font croire qu'ils sont montés si haut par leur propre valeur... Ce ne sont que des roues aveugles de l'horloge. Quand une révolution est mûre en ce monde, il se trouve nécessairement des hommes pour la commencer et pour faire de leurs cadavres un marchepied au trône de celui qui la termine. Et comme l'espèce humaine ne trouve ni bonheur ni justice sur la terre, elle se crée des dieux protecteurs de la faiblesse et elle cherche des compensations futures à sa douleur présente. Mais les dieux ont revêtu dans tous les siècles les armes des conquérants, et ils se servent, pour opprimer les nations, des passions, des fureurs et des ruses de l'ambitieux.

Lorenzo, sais-tu où subsiste encore la vraie vertu ? c'est dans les quelques hommes faibles ou malheureux que nous sommes ; en nous qui, après avoir expérimenté toutes les erreurs et senti toutes les peines de la vie, savons en prendre pitié et les soulager. C'est toi, ô Pitié, qui es la seule vertu ! Toutes les autres sont des vertus qui rapportent...

Mais pendant que je contemple de haut les folies et les catastrophes fatales de l'humanité, est-ce que je ne me sens pas en même temps toutes les passions, et la faiblesse, et la dou-

leur, qui constituent tout l'homme ? Est-ce que je ne soupire pas chaque jour après ma patrie, est-ce que je ne me dis pas en pleurant : « Tu as une mère et un ami… tu aimes… une foule de malheureux t'attend ?… Où fuis-tu ? Même sur la terre étrangère tu seras persécuté par la perfidie des hommes, par la souffrance et par la mort ; tu vas tomber ici, peut-être, et personne n'aura pitié de toi, et tu sens pourtant dans ton misérable cœur la douceur d'être plaint. Abandonné de tous, ne demandes-tu pas l'aide du ciel ? il ne t'écoute pas ; cependant en ton affliction ton cœur revient involontairement à lui ; il te force à t'agenouiller : mais c'est à l'autel domestique.

O Nature ! as-tu donc besoin des infortunés que nous sommes ? nous considères-tu comme les vers et les insectes que nous voyons grouiller et se multiplier sans savoir pourquoi ils vivent ? Mais si tu nous as doués de cet instinct funeste de la vie à tel point que nous ne voulions pas tomber sous la charge de nos maux, et que nous obéissions irrésistiblement à toutes tes lois, pourquoi nous avoir donné en plus le don encore plus funeste de la raison ? Nous touchons du doigt toutes nos calamités, et nous ignorons toujours le moyen d'y remédier.

Pourquoi donc fuir ? Et en quelle lointaine contrée vais-je me perdre ? Où trouverai-je jamais des hommes qui ne soient pas pareils aux hommes ? Est-ce que je ne pressens pas les désastres, les maladies, l'indigence qui m'attendent hors de ma patrie ?... Ah ! non, je vous reviendrai, terre sacrée, qui avez entendu mes premiers vagissements, où tant de fois j'ai reposé mes membres las, où j'ai trouvé, dans l'obscurité et dans la paix, mes rares plaisirs, à qui, aux heures de douleur, j'ai confié mes larmes. Puisque tout pour moi se revêt de tristesse, puisque je ne puis espérer plus rien que le sommeil éternel de la mort, vous seules, ô mes forêts, entendrez ma dernière plainte, vous seules couvrirez de vos ombres pacifiques mon cadavre glacé. Je serai pleuré des malheureux qui sont mes compagnons d'infortune, et si les passions survivent à la mort, mon âme douloureuse sera consolée par les soupirs de la céleste enfant que je croyais née pour moi, mais que l'égoïsme des hommes et mon destin féroce ont arrachée de ma poitrine.

Alexandrie, 29 février.

De Nice, au lieu de pénétrer plus loin en France, j'ai pris la route de Montferrat. Ce soir je coucherai à Plaisance. Jeudi je t'écrirai de Rimini. Je te dirai alors... Mais pour aujourd'hui, adieu.

Rimini, 5 mars.

Tout me manque ! Je venais avec inquiétude revoir Bertòla, dont je n'avais plus de lettre depuis longtemps. — Il est mort *.

---

11 heures du soir.

Je l'ai su : Thérèse est mariée. Tu te tais pour ne pas me porter le vrai coup... Mais le malade gémit tant que la mort l'attaque, non pas quand elle l'a vaincu. Tant mieux, puisque tout est décidé : maintenant je suis tranquille, moi aussi, incroyablement tranquille. Adieu. J'ai toujours sur le cœur de n'avoir pas vu Rome.

* Aurelio Bertòla, professeur et poète.

(Du fragment suivant, qui porte la date du même soir, il résulte que Jacques décida ce jour-là de mourir. Plusieurs autres fragments recueillis comme celui-ci dans ses papiers semblent être les dernières pensées qui le raffermirent dans sa résolution : en conséquence je les insérerai selon leur date.)

Je vois le but : tout est prêt depuis longtemps dans mon cœur, la façon, le lieu... et le jour n'est pas éloigné.

Qu'est la vie pour moi ? Le temps a dévoré mes instants de bonheur : je ne la connais que dans le sentiment de la douleur ; maintenant l'illusion même m'abandonne... Je médite sur le passé, je fixe ma pensée sur les jours à venir, et je ne vois que le néant. Ces années, qui m'ont tout juste porté aux limites de la jeunesse, comme elles ont passé lentes, parmi les craintes, les espérances, les désirs, les illusions, l'ennui ! Et si je me demande quel héritage elles m'ont laissé, je ne trouve que le souvenir de quelques plaisirs qui ne sont plus, et un océan de malheurs qui abattent mon courage en m'en faisant redouter de pires. Si dans la vie il n'y a que douleur, où mettre son espérance désor-

mais ? Dans le néant, — ou dans une vie qui sera en tout cas différente de celle-ci. J'ai donc décidé : ce n'est pas que je me haïsse moi-même désespérément, ni que je haïsse les hommes. Je cherche depuis longtemps la paix ; et le bon sens me désigne toujours la tombe. Combien de fois, plongé dans la méditation de mes malheurs, commençais-je à désespérer de moi-même ! L'idée de la mort dissipait ma tristesse, et je souriais, dans l'espoir de ne plus vivre.

Je suis tranquille, tranquille imperturbablement. Mes illusions se sont évanouies, mes désirs sont morts ; les espérances et les craintes ont laissé le champ libre à mon intelligence.

C'est fini des mille fantômes, joyeux ou tristes, qui brouillaient ou égaraient mon imagination ; fini des sophismes qui flattaient ma raison : c'est le calme absolu. Remords du passé, ennui du présent, craintes de l'avenir, voici la vie. Seule la mort, à qui est confié le renouvellement sacré des choses, nous promet la paix.

(De Ravenne il ne m'écrivit point, mais de ce nouveau fragment on voit qu'il y alla cette même semaine.)

Ce n'est pas étourdiment, c'est d'une âme

réfléchie et sûre. Que de tempêtes, avant que la mort pût causer aussi paisiblement avec moi... et moi si paisible avec elle !

Sur tes cendres, ô mon père Dante * ! — En les prenant dans mes bras, je me suis fixé plus fort encore dans mon dessein. Est-ce que tu m'aurais vu, est-ce que tu m'aurais inspiré, ô Père, tant de force dans la raison et dans le cœur, pendant qu'agenouillé, le front appuyé sur ton marbre, je pensais à ton âme si haute, à ton amour, à ton ingrate patrie, à ton exil, à ta pauvreté, à ton intelligence divine ? Et je me suis séparé de ton ombre plus résolu et plus content.

Vers l'aube du 13 mars, il arriva aux monts Euganéens, et après avoir expédié Michel à Venise, se jeta immédiatement sur son lit, tout botté. J'étais justement avec la mère de Jacques lorsque tout d'un coup, ayant aperçu avant moi le garçon, elle s'écria épouvantée : « Et mon fils ? » La lettre d'Alexandrie n'était pas encore arrivée et Jacques avait devancé même celle de Rimini : nous pensions qu'il était déjà en

* On sait que le tombeau de Dante est à Ravenne.

France ; aussi ce retour inattendu de son domestique nous fit pressentir de mauvaises nouvelles. Il nous racontait : « Mon maître est à la campagne, il ne peut écrire parce que nous avons voyagé toute la nuit. Lorsque je suis monté à cheval, il dormait. Je viens vous avertir que nous repartirons, je crois, d'après ce que je lui ai entendu dire, pour Rome ; oui, si je me souviens bien, pour Rome, et puis pour Ancône, où nous nous embarquerons ; au reste, mon maître va bien, il y a presque une semaine que je le vois plus soulagé. Il m'a dit qu'avant de partir il viendrait saluer Madame ; c'est pourquoi il m'a envoyé ici vous en aviser ; même il viendra ici après-demain, peut-être demain. » — Le domestique paraissait joyeux, mais ses paroles confuses augmentèrent nos inquiétudes ; elles ne se calmèrent que le jour suivant, quand Jacques nous eut écrit qu'il allait repartir pour les îles ci-devant Vénitiennes *, et que, craignant

*. Les îles Ioniennes, où Foscolo était né.

de ne plus en revenir peut-être, il viendrait nous revoir et recevoir la bénédiction de sa mère.

Ce billet a été perdu.

Cependant, le jour de son retour aux monts Euganéens, s'étant éveillé quatre heures avant le soir, il descendit faire un tour jusque près de l'église ; il revint, s'habilla, et prit le chemin de la villa T. Un domestique lui apprit que depuis six jours ils étaient tous revenus de Padoue, et que dans un moment ils rentreraient de la promenade. C'était presque le soir, et l'heure habituelle du retour. Après quelques pas, il aperçut Thérèse qui venait, tenant la petite Isabelle par la main ; derrière ses filles, M. T. avec Édouard. Jacques fut pris d'un tremblement, et s'approchait d'un pas hésitant. A peine Thérèse l'eut reconnu, elle cria : « Grand Dieu ! » et reculant à demi défaillante, elle se soutint sur le bras de son père. Quand il les eut rejoints et que tous l'eurent reconnu, elle ne lui dit pas un mot ; à peine M. T. lui tendit la main,

Édouard le salua séchement. Seule la petite Isabelle courut à lui, et pendant qu'il la prenait dans ses bras, elle le couvrait de baisers et l'appelait son Jacques, et se retournait vers Thérèse en le lui montrant; et lui, marchant avec eux, ne parlait qu'avec la petite. Personne n'ouvrit la bouche. Édouard seulement lui demanda s'il allait à Venise. « Dans peu de jours », répondit-il. Quand on fut à la porte, il prit congé.

Michel, qui à aucun prix ne consentit à se reposer à Venise, pour ne pas laisser son maître seul, fut de retour aux Colli à peu près une heure après minuit. Il le trouva assis à son bureau, occupé à revoir ses papiers. Il en brûla un très grand nombre ; pour d'autres de moins d'importance, il les déchirait et les jetait sous sa table. Le garçon se coucha, laissant le jardinier pour veiller, d'autant plus que Jacques, de tout ce jour-là, n'avait rien mangé. De fait, on lui porta peu après une partie de son dîner qu'il prit, tout en continuant à regarder ses papiers. Il ne les examina pas tous ; mais

il se promena dans sa chambre, puis se mit à lire. Le jardinier, qui le voyait, me dit que, vers la fin de la nuit, il ouvrit les fenêtres et s'y tint un moment : il semble qu'aussitôt après il ait écrit les deux fragments qui suivent, qui sont sur les deux côtés d'une même feuille.

Allons, courage. Voici devant toi un brasier étincelant de rouges charbons ; plonge la main dedans, brûle tes chairs vives ; attention : ne te déshonore pas d'un seul frémissement... Mais à quoi bon ? à quoi bon affecterais-je un héroïsme qui ne sert à rien ?

Il fait nuit, nuit profonde, absolue. Pourquoi veiller immobile sur ce livre ?... Je n'ai appris, pour toute science, qu'à faire montre de sagesse aux moments où mes passions ne dominent pas mon âme. La morale est comme la médecine, inutile quand la maladie brise toutes les résistances de la nature.

Certains sages se vantent d'avoir dompté des passions — qu'ils n'ont jamais eues à combattre; voilà l'origine de leur suffisance... Donc, étoile du matin, tu flamboies à l'orient et envoies à mes yeux ton rayon... pour la dernière fois !

Qui l'eût dit il y a six mois, quand tu venais avant les autres astres réjouir la nuit et recevoir nos saluts ?

Au moins, si l'aurore voulait poindre... Peut-être Thérèse se souvient de moi en ce moment... Consolante pensée ! oh ! comme la béatitude d'être aimé adoucit toute douleur !

Hélas ! délire de mes nuits, va... tu recommences à me séduire ; mais la saison est passée. Je me suis ouvert les yeux à moi-même ; un seul parti me reste.

Le matin, il fit demander une Bible à Edouard, qui n'en avait pas ; il envoya alors chez le curé, et quand on la lui eut apportée, il s'enferma. A midi sonné, il sortit pour envoyer la lettre qui suit, et s'enferma de nouveau.

---

14 mars.

Lorenzo, j'ai depuis de longs mois un secret logé dans le fond de mon cœur ; mais comme l'heure du départ a sonné, il est temps que je te le confie.

Sache que ton ami est poursuivi par le souvenir d'un cadavre... J'ai fait tout ce que je devais ; cette famille est depuis ce jour-là moins pauvre, mais cela rend-il la vie à leur père ? Dans un de mes jours de douleur insensée, il y a maintenant dix mois, j'étais allé à cheval à plusieurs milles de la maison. Le soir tombait, je voyais surgir un orage, je me hâtais de revenir. Mon cheval dévorait la route ; cependant je l'ensanglantais encore à coups d'éperon. Même je lui abandonnai la bride sur le cou, presque désireux qu'il s'abîmât, et moi avec lui. En entrant dans une allée toute bordée d'arbres, étroite et très longue, j'aperçus un être humain... Je repris les brides; mais le cheval ne fit que s'exciter et se lancer plus impétueusement. « Tiens ta gauche, criai-je, ta gauche ! » Le malheureux m'entendit, et courut à gauche ; mais, entendant le galop tout proche de lui et, dans cet étroit sentier, croyant déjà le cheval sur lui, il revint épouvanté à droite, fut heurté, renversé, et les pieds du cheval lui brisèrent le crâne. La violence du choc fit s'effondrer l'animal, en me lançant de dessus ma selle, à plusieurs pas. Pourquoi suis-je resté sain et sauf ?... J'accourus du côté où j'entendais la plainte d'un mourant :

l'homme agonisait, la face dans une mare de sang ; je le secouai : il n'avait plus ni voix, ni sentiment, et après quelques minutes il expira. Je revins à la maison. Cette nuit fut aussi terrible pour toute la nature : la grêle désola la campagne, une foule d'arbres furent brûlés par la foudre, le cyclone mit en morceaux une petite chapelle...

Moi je sortis, perdu toute la nuit à travers les montagnes, les vêtements et l'âme ensanglantés, cherchant dans ce bouleversement la punition de ma faute. Quelle nuit ! Crois-tu que ce spectre effrayant m'ait jamais pardonné... Le lendemain matin, on en parla fort : on trouva le mort dans cette même allée, un demi-mille plus loin, sous un amas de pierres, entre deux châtaigniers renversés qui barraient le chemin. La pluie qui jusqu'à l'aube tomba des hauteurs, à flots, l'avait entraîné avec ces pierres ; il avait les membres et la figure déchiquetés ; les cris de sa femme qui le cherchait le firent reconnaître. Personne ne fut accusé. Mais moi je l'étais, par les bénédictions de cette veuve : car j'avais aussitôt marié sa fille au petit-fils du régisseur, et fait une dot au fils qui voulut se faire prêtre. Hier soir encore ils sont revenus me remercier, me répé-

tant que je les avais délivrés de la misère, où depuis tant d'années languissait la famille de ce pauvre ouvrier...

Hélas ! il y a cependant tant d'autres misérables comme vous, mais qui ont un mari et un père qui les console de sa tendresse, et qu'ils n'échangeraient pas contre toutes les richesses de la terre... et vous !...

C'est ainsi que les hommes naissent, pour se détruire les uns les autres !

Tous les paysans fuient maintenant ce chemin, et en revenant du travail, passent par les prés pour l'éviter. On dit que la nuit on y entend des esprits ; que l'oiseau de mauvais augure se tient dans ces arbres et, après minuit, hurle trois fois ; que certains soirs, on y a vu passer un revenant... Mais je n'ose pas les détromper, ni rire de ces superstitions. Tu révéleras tout après ma mort. Le voyage que je vais faire est dangereux, ma santé est chancelante ; je ne puis m'éloigner avec ce remords enseveli en moi. Que ces deux enfants, en toutes leurs peines, ainsi que cette veuve, soient sacrés pour ceux de ma maison. Adieu.

On trouva dans la Bible, longtemps après, des traductions pleines de ratures, presque

illisibles, de quelques versets du livre de Job, du second chapitre de l'Ecclésiaste et de tout le cantique d'Ézéchias.

A quatre heures de l'après-midi il se trouva à la villa T. Thérèse était descendue toute seule au jardin. Son père le reçut cordialement. Édouard se mit à lire près d'un balcon ; peu après il posa le livre, en ouvrit un autre, et tout en lisant s'en alla vers sa chambre. Alors Jacques prit le premier livre, à l'endroit où Édouard l'avait laissé ouvert. C'était le quatrième volume des tragédies d'Alfieri ; il en parcourut une ou deux pages, puis lut à voix haute :

« Qui êtes-vous ? — Qui a parlé d'air libre et pur,
« Ici? Mais c'est une brume épaisse,
« Ce sont des ténèbres, c'est une ombre de mort... [Regarde !
« Approche-toi de moi ; vois-tu ? Le soleil
« A mis autour de sa tête une funeste guirlande...
« Entends-tu le chant des sinistres oiseaux ?
« Une plainte lugubre se répand par les airs,
« Qui m'émeut, qui me force à pleurer...
« Mais quoi? Vous aussi, vous aussi vous pleurez...»

Le père de Thérèse le regarda en lui di-

sant : « Oh ! mon enfant ! » — Jacques continua à lire tout bas, puis il ouvrit au hasard le même volume, et, le posant aussitôt, s'écria :

« Je ne vous ai pas donné encore
« Une preuve de mon courage : il sera pourtant [égal
« A ma douleur... »

Sur ces vers, Édouard rentrait ; il les lui entendit proférer avec tant de force qu'il s'arrêta sur la porte, pensif. M. T. me raconta par la suite qu'à ce moment il lui sembla lire la mort sur le visage de notre malheureux ami ; et pendant ces jours, toutes les paroles qu'il prononça inspiraient le respect et la pitié. Ils parlèrent ensuite de son voyage ; et quand Édouard lui demanda s'il resterait longtemps avant de revenir : « Oui, répondit-il ; je pourrais presque jurer que nous ne nous reverrons plus. — Nous ne nous reverrons plus ? » lui dit M. T. d'une voix très émue. Alors Jacques, comme pour le rassurer, le regarda en face d'un air à la fois joyeux et tranquille ;

et après un court silence, il lui cita en souriant ce passage de Pétrarque :

« Qui sait ? il peut se faire
« Que tu restes sans moi longtemps sur cette terre. »

Rentré chez lui au crépuscule, il s'enferma, et il ne sortit de sa chambre que le lendemain matin très tard. Je placerai ici quelques fragments que je crois de cette nuit-là, bien que je ne puisse fixer exactement l'heure où ils furent écrits.

Lâcheté ?.... Mais toi qui cries à la lâcheté, n'es-tu pas un de ces innombrables lâches qui contemplent leurs chaînes, n'osent pas se plaindre, et baisent la main qui les frappe ? Qu'est-ce donc que l'homme ? C'est le courage qui a toujours dominé l'univers, parce que tout y est faiblesse et crainte.

Tu m'accuses de lâcheté, et en même temps tu vends ton âme et ton honneur.

Viens ! et regarde-moi agoniser, râlant dans mon sang : ne trembles-tu pas ? Qui est le lâche ici ? Mais retire ce couteau de mon cœur, saisis-le, et dis-toi : « Dois-je donc vivre éternellement ? »

Suprême douleur, violente douleur, mais brève et généreuse. Qui sait si le sort ne te prépare pas une mort plus douloureuse et plus infâme ? Avoue. Maintenant que tu tiens cette arme dirigée délibérément vers ton cœur, ne te sens-tu pas capable des plus hautes entreprises ? ne te vois-tu pas libre, plus fort que tes tyrans ?

Minuit.

Je contemple la campagne : vois quelle nuit sereine et paisible ! Voici la lune qui s'élève derrière la montagne. Oh ! lune, lune amie ! Peut-être envoies-tu maintenant sur le visage de Thérèse un pathétique rayon, semblable à celui que tu répands dans mon âme ? Je t'ai saluée chaque fois que tu apparaissais pour consoler la muette solitude de la terre ; souvent, de la maison de Thérèse, je t'ai parlé, tu étais témoin de mes transports ; mes yeux mouillés de larmes t'ont souvent suivie dans le sein des nuages où tu te cachais : ils t'ont cherchée dans les nuits obscurcies par ton absence. Tu te lèveras de nouveau, tu te lèveras toujours plus belle ; mais ton ami tombera,

cadavre défiguré et abandonné, pour ne se lever jamais plus. Je te demande maintenant un dernier bienfait : quand Thérèse me cherchera parmi les cyprès et les pins de la colline, illumine alors de tes rayons ma sépulture...

Belle aube ! il y a longtemps que je ne m'étais levé d'un sommeil aussi reposé, et que je ne t'avais vu, ô matin, si resplendissant ! C'est que mes yeux étaient toujours dans les pleurs, et toutes mes pensées dans les ténèbres, et mon âme nageait dans la douleur.

Allons, brille, nature, brille ! et soulage les soucis des mortels. Pour moi, tu ne brilleras plus. J'ai désormais senti toute ta beauté, je t'ai adorée, je me suis nourri de ta joie ; et tant que je te voyais belle et bienfaisante, tu me disais d'une voix divine : « Vis »... Mais ensuite, dans mon désespoir, je t'ai vue avec des mains ruisselantes de sang ; le parfum de tes fleurs fut pour moi imprégné de poison, tes fruits pleins d'amertume ; tu m'apparus dévorant tes enfants, te servant de ta beauté et de tes dons pour les entraîner au malheur.

Serai-je donc ingrat pour toi ? Prolongerai-je ma vie pour te voir si terrible et te blasphémer ? Non, non... En te transformant et en m'aveuglant de ta lumière, ne m'abandonnes-tu pas

toi-même, ne me commandes-tu pas de t'abandonner ?... Ah ! maintenant je te regarde et je soupire ; mais je t'aime encore, pour le souvenir de la douceur passée, pour la certitude que je n'aurai plus à te craindre, et parce que je vais te perdre... D'ailleurs, je ne crois pas me révolter contre toi en fuyant la vie. La vie et la mort sont également tes lois ; même tu ouvres un seul chemin à la naissance, des milliers à la mort. Si tu ne nous rends pas responsables de la maladie qui nous tue, devrons-nous donc l'être des passions qui ont les mêmes effets et la même source, puisqu'elles dérivent de toi, et qui ne pourraient nous perdre si tu ne leur en avais donné la force ? Et puis tu n'as pas fixé pour chacun une date précise : les hommes doivent naître, vivre et mourir, voilà tes lois : qu'importe le temps et la façon ?

Je ne t'enlève rien de ce que tu m'as donné. Mon corps, cette parcelle infinitésimale, sera toujours réuni à toi sous d'autres formes. Quant à mon esprit, s'il meurt avec moi, il se transformera avec moi dans la masse immense des choses ; et s'il est immortel, son essence restera intacte.

Ah ! pourquoi plus longtemps duper ma raison ? N'entends-je pas la voix solennelle de

la nature ? « Je t'ai fait naître pour qu'en aspirant à ton bonheur tu travailles au bonheur universel ; c'est pourquoi je t'ai donné pour instinct l'amour de la vie, l'horreur de la mort. Mais si le trop-plein de la douleur surmonte l'instinct, que peux-tu faire d'autre, sinon t'élancer sur la route que je t'ouvre pour fuir tes maux ? Quelle reconnaissance t'oblige envers moi, du moment que la vie que je t'ai donnée comme un bienfait s'est changée pour toi en douleur ? »

Quelle arrogance ! Me croire nécessaire... Les années de ma vie sont dans l'espace illimité du temps une seconde imperceptible. J'aperçois des fleuves de sang qui portent dans leurs flots fumants de frais monceaux de cadavres humains ; ces millions d'hommes ont été sacrifiés à quelques milliers d'acres de terre, à un demi-siècle de gloire, que deux conquérants se disputent en jouant la vie des peuples. Et je craindrais, moi, d'immoler à moi-même les quelques jours douloureux qui peuvent m'être enlevés par la persécution des hommes, ou souillés par mes propres fautes ?

J'ai cherché avec une sorte de piété les moindres vestiges de mon ami pendant ce

heures suprêmes, et avec une égale piété, j'écris tout ce que je peux savoir ; cependant, lecteur, je ne vous dis que ce que j'ai vu, ou ce qui m'a été raconté par qui l'avait vu. — Malgré mes recherches, je n'ai pu savoir ce qu'il a fait pendant les journées des 16, 17 et 18 mars. Il alla plusieurs fois à la villa T., mais sans jamais s'y arrêter. Il sortait tous ces jours presque avant le lever du soleil, et rentrait dans sa chambre très tard ; il dînait sans dire un mot ; et Michel m'assure qu'il avait des nuits très calmes.

La lettre qui suit n'a pas de date, mais elle fut écrite le 12 :

Est-ce que je me trompe ? Est-ce que Thérèse me fuit?.. Elle, elle... me fuir ? Mais tous... Et Édouard est toujours à ses côtés. Je voudrais la voir une seule fois ; sache que je serais déjà parti... Toi-même me presses toujours davantage ! Je serais parti si j'avais pu baigner une seule fois sa main de mes larmes.

Quel grand silence dans toute cette famille ! En montant les escaliers,j'ai peur de rencontrer Édouard... Quand il me parle,il ne me nomme

jamais Thérèse. Il est avec cela bien peu délicat ; sans cesse, et tout à l'heure encore, il me demande quand et comment je partirai. J'ai reculé brusquement devant lui, parce qu'il me semblait vraiment le voir ricaner; je me suis enfui en frémissant.

Je recommence à m'épouvanter de cette affreuse vérité, que jadis j'apercevais avec horreur, que je me suis ensuite accoutumé à méditer avec résignation : tous les hommes sont ennemis entre eux. Si tu pouvais analyser les pensées de quiconque paraît devant tes yeux, tu verrais qu'il fait moulinet d'une épée pour éloigner les autres de son bien, et prendre le leur.

... Lorenzo, voilà que je me reprends à vaciller. Mais il faut se préparer... et les laisser tous en paix.

P.-S. — Je reviens de chez cette femme décrépite dont il me semble t'avoir parlé autrefois. La malheureuse vit encore ! Seule, abandonnée souvent des journées entières par tout le monde, car on est las de l'aider : elle vit encore ; mais tous ses sens sont depuis plusieurs mois dans l'horreur, et dans la bataille de la mort.

Suivent deux fragments écrits peut-être cette nuit-là ; ils semblent les derniers.

Arrachons le masque de ce fantôme qui veut m'épouvanter... J'ai vu de petits enfants trembler et se cacher à l'aspect de leur nourrice déguisée. O mort ! je te regarde et je t'interroge... Ce ne sont pas les choses, mais leurs apparences qui nous troublent : innombrables sont les hommes qui n'osent pas te nommer, mais qui t'affrontent intrépidement ! Tu es cependant un élément essentiel de la nature... Pour moi, désormais toute ton horreur s'est évanouie, et je te trouve semblable au sommeil du soir, au repos après le travail.

Je vois le dos de cette roche inculte, qui prive les vallées au-dessous d'elle des rayons qui fécondent les saisons... Que fais-je ici ? Si je dois contribuer au bonheur d'autrui, je ne fais au contraire que le troubler ; si je dois seulement consommer la part de malheur assignée à tout homme, j'ai déjà eu vingt-quatre années, vidé un calice qui aurait pu me suffire pour une très longue vie. Et l'espoir ?... Qu'importe ! Est-ce que je connais l'avenir pour lui confier ainsi mes jours ? Hélas ! c'est juste-

ment cette fatale ignorance qui flatte nos passions et alimente la misère humaine.

Le temps vole : avec le temps j'ai perdu, à force de souffrir, ce reste de vie qui,il y a deux mois encore, voulait croire encore à un soulagement. Cette blessure vieillie fait maintenant partie de ma nature ; je la sens dans mon cœur, dans mon cerveau, dans tout moi-même ; elle saigne à flots, elle soupire comme si elle venait d'être ouverte... C'est assez, Thérèse, c'est assez ! Ne te semble-t-il pas voir en moi un malade lentement traîné vers la tombe, dans le désespoir et la souffrance, et qui ne sait pas prévenir d'un seul coup les affres de son inévitable destin ?

J'essaye la pointe de ce poignard, je le serre et je souris ; ici, au milieu de ce cœur palpitant... et tout sera accompli. — Mais ce fer, je l'ai toujours devant mes yeux... Qui donc, qui ose t'aimer, ô Thérèse ? Qui a osé t'enlever ? — Fuis moi donc ; ne t'approche pas de moi, Édouard...

Oh ! je me frotte les mains pour effacer la tache de son sang !... je les sens, comme si elles étaient encore chaudes du crime.... Mais non ! les voici immaculées, à temps pour me tirer en un instant du danger de vivre un jour de plus... un seul jour, un seul moment... Malheureux ! j'aurais trop vécu !

20 mars au soir.

J'étais fort : mais ceci est le dernier coup qui a presque abattu mon courage. Néanmoins ce qui est décidé, est décidé. Mais toi, mon Dieu, dont le regard va au fond de tout, tu vois que c'est un sacrifice qui coûte plus que du sang.

Elle était, Lorenzo, avec sa petite sœur. D'abord il sembla qu'elle voulût m'éviter ; mais ensuite elle s'assit, et la petite Isabelle tout émue se mit sur ses genoux. — « Thérèse », lui dis-je, en m'approchant d'elle, et en lui prenant la main... Elle me regarda ; et l'enfant, lui jetant un bras autour du cou et relevant la tête, lui disait tout bas : « Jacques ne m'aime plus. » Je l'entendis. « Si je t'aime ? » Et me baissant, et l'embrassant : « Je t'aime, lui dis-je, je t'aime tendrement. Mais tu ne me verras plus. » — Oh ! mon frère ! Thérèse me regardait atterrée, et serrait contre elle la petite Isabelle, et cependant ne pouvait détacher ses yeux de moi.

« Tu vas nous laisser, me dit-elle, et cette petite fille sera la compagne de mes jours et la consolation de mes douleurs : je lui parlerai toujours de son ami... de mon ami ; et je lui apprendrai à te pleurer et à te bénir. » A ces dernières

paroles, il semblait qu'un peu d'espérance la soulageait ; les larmes tombaient abondantes de ses yeux ; — je t'écris avec les mains encore chaudes de ses pleurs. « Adieu, ajouta-t-elle, adieu, mais pas pour toujours ; dis ? pas pour toujours ?... Voici ma promesse remplie — elle tira de sa poitrine son portrait — voici ma promesse remplie ; adieu. Va ; fuis ; emporte avec toi le souvenir de cette infortunée... il est baigné de mes larmes et des larmes de ma mère. » Et de ses mains elle le suspendait à mon cou et le cachait dans mon sein. J'ouvris les bras et je la serrai sur mon cœur, et ses soupirs caressaient mes lèvres brûlantes, et déjà ma bouche.... Mais une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et tandis qu'elle me repoussait, en touchant sa main je la sentis froide, tremblante ; et d'une voix étouffée et défaillante elle me dit : « Aie pitié ! adieu... » Et elle s'abandonna sur le sofa, serrant contre elle, de toutes ses forces, la petite Isabelle qui pleurait avec nous. — Son père entrait ; et notre état misérable empoisonna peut-être ses remords.

Il revint ce soir-là si abattu que Michel lui-même soupçonna quelque cruel incident. Il reprit l'examen de ses papiers ; il

en brûla beaucoup sans les lire. Avant la Révolution, il avait écrit un Commentaire sur le gouvernement vénitien, dans un style archaïque, tranchant, avec ce mot de Lucain pour épigraphe : *Jusque datum sceleri.* Un soir de l'année précédente, il avait lu à Thérèse l'histoire de Laurette ; Thérèse me dit, par la suite, que ces pensées détachées qu'il m'avait envoyées dans la lettre du 29 avril n'en étaient pas le commencement, mais se trouvaient éparses dans cet opuscule qu'il avait terminé, y racontant d'un bout à l'autre les malheurs de Laurette, et qu'il les avait écrites d'un style moins passionné. Il n'épargna ni ces écrits, ni aucun autre. Il lisait très peu de livres, réfléchissait beaucoup ; de l'ardent tumulte du monde s'enfuyant tout d'un coup dans la solitude, il sentait le besoin d'écrire. Mais il ne me reste de lui que son Plutarque plein d'annotations, et où sont insérés divers cahiers, qui contiennent des discours, dont un très long sur la mort de Nicias ; puis un Tacite, de Bodoni, avec de nombreux passages (parmi

lesquels le deuxième livre des Annales tout entier, et une grande partie du second livre des Histoires) traduits par lui avec beaucoup de soin, et patiemment recopiés en caractères minuscules, sur les marges.

Quant aux fragments précédents, je les ai tirés de feuilles détachées, qu'il avait jetées sous sa table, comme des papiers sans importance; j'en ai fixé la date approximativement. Mais le passage suivant, dont je ne sais s'il est de lui ou d'un autre pour les idées*, dont le style du moins est bien à lui,avait été écrit de sa main à la fin du livre des Pensées de Marc-Aurèle, avec la date du 3 mars 1794 ; je le trouvai ensuite recopié au bas de l'exemplaire du Tacite de Bodoni, avec la date du 1er janvier 1797, et à côté de celle-ci, celle du 20 mars 1799. Voici ce passage :

« Je ne sais ni pourquoi je suis venu au monde, ni comment, ni ce qu'est le monde, ni ce que je suis moi-même. Et si je cours le cher-

* C'est un fragment, librement traduit, du fameux passage de Pascal : « Je ne sais qui m'a mis au monde, » etc. (*Pensées*, éd. Havet, Delagrave, 1891, article IX, nº 1).

cher, je m'en reviens tout confondu d'une ignorance toujours plus effrayante. Je ne sais ce que sont mon corps, ni mes sens, ni mon âme : et même cette partie de moi qui pense ce que j'écris, qui médite sur toute chose et sur elle-même, ne peut jamais être connue. En vain j'essaye de mesurer par la pensée les immenses espaces de l'univers qui m'entoure. Je me trouve comme attaché dans un petit coin d'un espace incompréhensible, sans savoir pourquoi je suis placé ici plutôt qu'ailleurs ; ou pourquoi le temps si court de ma vie a été destiné plutôt à ce moment-ci de l'éternité qu'à tous ceux qui l'ont précédé ou le suivront. Je ne vois de toute part que des infinis qui m'absorbent comme un atome... »

C'est dans cette nuit du 20 mars qu'il acheva de passer en revue tous ses papiers. Il appela ensuite le jardinier et Michel pour les ôter de devant ses pieds. Puis il les envoya dormir. Il semble qu'il ait veillé toute la nuit, car il écrivit alors la lettre précédente, et au point du jour alla réveiller le garçon, en lui ordonnant de trouver un exprès pour Venise.

Ensuite il s'étendit tout vêtu sur son lit, mais pour peu de temps : un paysan m'a dit l'avoir rencontré ce matin-là à 8 heures, sur la route d'Arquà. Avant midi il était de retour dans sa chambre.

Michel y entra pour dire que le commissionnaire était là, prêt à partir. Il le trouva assis, immobile, comme enseveli dans les plus tristes pensées. Il se leva, s'approcha de l'appui d'une fenêtre, et, debout, écrivit au bas de la même lettre :

Je viendrai de toute façon... Si je pouvais lui écrire... Et je voulais écrire ; mais si je lui écrivais, je n'aurais plus le courage de venir... Tu lui diras que je viendrai, qu'elle verra son fils ; pas autre chose... Non, pas autre chose : ne lui déchire pas le cœur plus que cela. J'aurais beaucoup de recommandations à te faire sur ta façon d'être avec elle dans l'avenir, et de la consoler... Mais mes lèvres sont brûlantes ; j'étouffe : une amertume, une angoisse... Si je pouvais au moins soupirer... C'est vrai : un nœud dans la gorge, une main qui me presse le cœur et le fait haleter... Mais que puis-je te dire, Lorenzo ? Je suis homme... Mon Dieu,

mon Dieu, donne-moi encore aujourd'hui le rafraîchissement des larmes.

Il cacheta la feuille et la remit sans aucune adresse. Il regarda le ciel longtemps, puis s'assit et croisant les bras sur son bureau, y posa son front. Plusieurs fois son domestique lui demanda s'il n'avait besoin de rien : sans se retourner, il lui fit signe de la tête que non. Ce jour-là il commença la lettre suivante pour Thérèse :

Mercredi, 5 heures.

Résigne-toi aux décrets du ciel, et tu trouveras un peu de bonheur dans la paix domestique, dans la bonne entente avec l'époux que le sort t'a destiné. Tu as un père bon et malheureux : tu dois le rapprocher de ta mère, qui, solitaire et en larmes peut-être, ne compte plus que sur toi. Puis tu dois ta vie à ta réputation. Moi seul... Moi seul en mourant trouverai la paix et la laisserai à tous les tiens... Mais toi, pauvre infortunée...

Combien y a-t-il de jours que je me mets à t'écrire et ne puis continuer ! Grand Dieu, je

vois que tu ne m'abandonnes pas à l'heure suprême : cette fidélité est le plus grand de tes bienfaits. Je mourrai quand j'aurai reçu la bénédiction de ma mère et les derniers embrassements de mon ami. Par lui ton père aura tes lettres, et toi aussi lui donneras les miennes : elles témoigneront de la sainteté de notre amour. Non, chère jeune femme, ce n'est pas toi la cause de ma mort. Toutes mes passions désespérées, les malheurs des personnes les plus nécessaires à ma vie, les crimes des hommes, la certitude de mon esclavage perpétuel et de la perpétuelle honte de ma patrie vendue : tout, en somme, était écrit depuis longtemps : et toi, femme angélique, tu ne pouvais qu'adoucir mon destin, mais le changer, jamais. J'ai vu dans toi seule le réconfort de tous mes maux ; j'ai osé m'en flatter ; et après qu'entraînée par une force irrésistible tu m'as eu aimé, mon cœur t'a crue toute à lui ; tu m'as aimé, et tu m'aimes... aussi, maintenant que je te perds, j'appelle à mon aide la mort. Prie ton père de ne pas m'oublier, non pour s'affliger, mais pour atténuer par sa pitié ta douleur, et pour se souvenir toujours qu'il a une autre fille.

Mais toi, n'est-ce pas ? véritable amie du

malheureux que je suis, tu n'auras pas le cœur de m'oublier jamais. Relis toujours ces dernières paroles de moi, que je puis dire que je t'écris avec le sang de mon cœur. Mon souvenir te préservera peut-être des misères de la faute : car ta beauté, ta jeunesse, l'éclat de ta fortune exciteront les autres, — et toi-même! à souiller cette innocence, à laquelle tu as sacrifié ta première et chère passion, et qui pourtant, dans ton martyre, fut ta seule consolation. Tout ce qu'il y a de séduisant au monde se conjurera pour ta perte, pour t'enlever l'estime de toi-même, pour te mêler au troupeau innombrable de ces femmes qui, après avoir renié la pudeur, font trafic de l'amour et de l'amitié et montrent triomphalement les victimes de leur perfidie. Mais toi tu ne seras pas comme elles, ma Thérèse : ta vertu resplendit sur ton visage céleste, et je l'ai respectée, et tu sais que je t'ai aimée en t'adorant comme une chose sacrée. — O divine image de mon amie, ô dernier don précieux que je contemple, qui répand en moi de la force, qui me raconte toute l'histoire de nos amours ! Tu étais en train de faire ce portrait, le premier jour que je te vis : voici que repassent un à un devant moi tous ces jours qui furent les plus angoissants, et les plus

chers de ma vie. Et tu l'as consacré, ce portrait, en l'attachant baigné de tes larmes à ma poitrine... Ainsi attaché à ma poitrine, il ira avec moi dans la tombe. Te rappelles-tu, ô Thérèse, avec quels pleurs je l'ai reçu ? Oh ! je les verse de nouveau et ils soulagent ma pauvre âme triste. Si après le dernier soupir il me reste une sorte de vie, je la conserverai toujours pour toi toute seule, et mon amour vivra immortel avec moi. Écoute cependant une dernière, unique, sainte recommandation. Je t'en conjure au nom de notre amour malheureux, des larmes que nous avons répandues, de la vénération que tu as pour tes parents, auxquels, victime volontaire, tu t'es immolée : ne laisse pas sans consolation ma pauvre mère, qui peut-être viendra me pleurer avec toi dans cette solitude, où elle cherchera un abri contre les tempêtes de la vie. Toi seule es digne de la plaindre et de la consoler. Qui lui reste, si tu l'abandonnes ?

Dans sa douleur, dans toutes ses infortunes, dans les infirmités de sa vieillesse, rappelle-toi toujours qu'elle est ma mère.

A minuit sonné, il quitta les monts Euganéens, par la poste ; arrivé à la mer

à 8 heures du matin, il se fit porter en gondole à Venise et jusqu'à sa maison. Quand j'y arrivai, je le trouvai endormi sur un sofa, d'un sommeil tranquille. Lorsqu'il fut réveillé, il me pria d'expédier pour lui quelques affaires, et de payer une dette qu'il avait à un libraire. « Je ne puis, me dit-il, rester ici que jusqu'à ce soir. »

Bien qu'il y eût presque deux ans que je ne l'avais vu, sa physionomie ne me parut pas aussi changée que je m'y attendais ; mais je m'aperçus ensuite qu'il marchait lentement, et comme en se traînant ; sa voix, jadis rapide et mâle, sortait avec peine du creux de sa poitrine. Pourtant il s'efforçait de causer, et en répondant à sa mère au sujet de son voyage, il souriait souvent d'un triste sourire que je n'ai connu qu'à lui ; surtout il avait une expression circonspecte, extraordinaire chez lui. Comme je lui disais que quelques-uns de ses amis devaient venir ce jour-là le saluer, il répondit qu'il ne consentirait à revoir âme qui vive, et il descendit lui-même aver-

tir à la porte qu'on eût à dire qu'il ne recevrait aucune visite. En remontant, il me dit : « J'ai souvent pensé à t'épargner à toi et à ma mère cette grande douleur ; cependant j'avais le devoir et aussi le besoin de vous revoir... Et ceci, crois-moi, est la plus dure épreuve de mon courage. »

Quelques heures avant la nuit il se leva, comme pour partir : mais il n'avait pas le cœur de le dire. Sa mère s'approcha de lui, et comme il se levait de sa chaise et allait à sa rencontre, les bras ouverts, elle lui dit avec un visage résigné : « Tu es donc décidé, mon cher enfant ?

— Oui, oui, lui répondit-il en l'embrassant, et en retenant à peine ses larmes.

— Qui sait si je pourrai te revoir jamais ! je suis maintenant bien vieille et fatiguée...

— Nous nous reverrons, peut-être... Ma chère mère, consolez-vous, nous nous reverrons... pour ne plus jamais nous quitter ; mais maintenant... Lorenzo peut vous en faire foi... »

Elle se tourna, effrayée, vers moi :

« Hélas ! » lui dis-je, et je lui racontai comment la persécution recommençait à sévir à cause de la guerre imminente ; que le danger me menaçait moi-même, surtout après les lettres qui nous avaient été interceptées (et ce n'était pas une fausse crainte, car, au bout de quelques mois, je fus obligé de quitter ma patrie). Alors elle s'écria : « Vis donc, mon fils, bien que loin de moi. Depuis la mort de ton père, je n'ai plus eu une heure de bonheur : j'espérais passer avec toi doucement ma vieillesse... Mais que la volonté de Dieu soit faite. Vis : j'aime mieux pleurer sans toi, plutôt que de te voir... emprisonné... mort... » Les sanglots lui coupèrent la parole.

Jacques lui serra la main, et la regardait comme s'il voulait lui confier un secret ; mais vite il se reprit, et lui demanda sa bénédiction.

Et elle, levant les mains : « Je te bénis... je te bénis ; et plaise à Dieu tout-puissant de te bénir aussi. »

Arrivés à l'escalier, ils s'embrassèrent.

La pauvre femme appuya la tête sur la poitrine de son fils. Ils descendirent, et moi avec eux : la mère, quand ils furent à la porte de la maison, et à l'air libre, leva les yeux, et les tint fixés au ciel pendant deux ou trois minutes : il semblait qu'elle priât tout bas, de toute la ferveur de son âme, et qu'elle retrouvât ainsi sa première résignation. Sans plus verser une larme, elle bénit de nouveau son fils d'une voix assurée ; et lui, lui rebaisa la main, et puis la baisa au visage.

J'étais là, en pleurs. Après m'avoir embrassé, il me promit de m'écrire, et se mit en marche en me disant : « Auprès de ma mère tu te souviendras toujours de notre amitié » ; puis, se retournant vers sa mère, il la regarda un moment, sans mot dire, et partit.

Arrivé au bout de la rue, il se retourna encore, nous salua de la main, et nous contempla tristement, comme s'il voulait nous dire que c'était là son dernier regard.

La pauvre mère resta sur la porte, espé-

rant presque qu'il allait revenir lui dire un dernier adieu. Puis, arrachant ses regards, pleins de larmes, du lieu où il avait disparu, elle s'appuya sur mon bras, et remonta en me disant : « Cher Lorenzo, mon cœur me dit que nous ne le reverrons jamais plus ! »

Un vieux prêtre, ami assidu de la maison d'Ortis, et qui avait été son maître de grec, vint ce soir-là et nous raconta que Jacques était allé à l'église où Laurette était enterrée. L'ayant trouvée fermée, il voulait à tout prix se faire ouvrir par le sonneur ; il paya un enfant du voisinage pour qu'il allât chercher le sacristain, qui avait les clés. Il s'assit en attendant sur une pierre dans la cour. Puis il se leva et alla appuyer sa tête sur la porte de l'église. Le soir venait ; soudain il s'aperçut qu'il y avait du monde dans cette cour, et, sans plus attendre, disparut. Le vieux prêtre avait appris tout cela par le sonneur. Je sus, quelques jours après, que Jacques, à la nuit tombante, était allé voir la mère de Laurette. « Il était, me dit-elle, très triste. Il ne me dit pas un mot de ma

pauvre fille, et je ne l'ai pas nommée non plus, pour ne pas l'assombrir davantage. En descendant l'escalier, il me dit : Allez, dès que vous pourrez, consoler ma mère. »

Cependant sa mère à lui fut, ce même soir, accablée du plus cruel pressentiment.

L'automne de l'année précédente, me trouvant aux monts Euganéens, j'avais lu chez M. T. une partie d'une lettre, dans laquelle Jacques évoquait de toute la force de la pensée sa retraite paternelle. Alors Thérèse retraça au crayon la vue du petit lac des Cinq-Fontaines, et représenta sur la pente d'un coteau son ami, étendu sur l'herbe, et contemplant le coucher du soleil ; elle demanda à son père un vers pour une épigraphe ; il lui suggéra celui de Dante :

« Il va cherchant la liberté, ce bien si cher... »

Elle fit ensuite cadeau du petit tableau à la mère de Jacques, en lui recommandant de ne jamais lui dire d'où il venait ; mais le jour où il vint à Venise, il remarqua le

tableau et comprit qui en était l'auteur ; il ne dit rien, mais, resté tout seul dans sa chambre, il déplaça la glace, et sous le vers : » Il va cherchant la liberté, ce bien si cher », il écrivit l'autre qui suit :

« Comme sait qui pour elle renonce à la vie. »

Entre la glace et la rainure intérieure du cadre il trouva une longue mèche de cheveux, que Thérèse, avant son mariage, s'était coupée sans qu'on le sût, et qu'elle avait placée dans le cadre de façon que personne au monde ne pût la voir. Ayant vu ces cheveux, Ortis y joignit une boucle des siens, et les noua ensemble avec le ruban noir qui attachait sa montre, puis remit le tableau à sa place. Quelques heures après, sa mère vit le vers ajouté par lui ; elle aperçut aussi la mèche et la boucle et le nœud noir que, soit par négligence, soit par précipitation, il n'avait pas assez bien dissimulé. Le jour suivant, elle m'en parla, et je vis que cet incident avait abattu le courage avec lequel

elle avait supporté le départ de son fils.

En sorte que, pour la tranquilliser, je décidai d'accompagner Jacques jusqu'à Ancône, en promettant que je lui écrirais chaque jour. Lui cependant s'en retournait à Padoue, et descendit chez le professeur C., où il reposa le reste de la nuit. Le matin, comme il prenait congé, le professeur lui montra des lettres pour quelques gentilshommes des Iles vénitiennes, qui avaient été autrefois ses élèves. Jacques ne les accepta, ni ne les refusa. Il se rendit à pied aux monts Euganéens, et recommença à écrire.

Vendredi, 1 heure.

Et toi, mon Lorenzo, mon loyal, mon seul ami, pardonne-moi. Je ne te recommande pas ma mère, je sais bien qu'elle aura en toi un autre fils. Ma pauvre mère ! Mais tu n'auras plus ton fils, sur la poitrine duquel tu espérais reposer ta tête blanche... Et tu ne pourras réchauffer mes lèvres mourantes de tes baisers ! et peut-être tu me suivras !... Lorenzo, je chan-

celais. Voici donc la récompense de vingt-quatre ans d'espoirs et de soucis ? Il en doit être ainsi. Dieu, qui a tout ordonné, ne l'abandonnera pas... ni toi ! Ah ! tant que je n'ai désiré qu'un ami fidèle, j'ai vécu heureux ! Le ciel t'en récompense ! Mais toi non plus tu n'attendais pas que je te paye ainsi d'amertume. Hélas ! de toute façon je te payerais ainsi ! Ne va pas prononcer sur mes cendres ce cruel blasphème : qui veut mourir n'aime personne... Que n'ai-je pas tenté sur moi, que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas dit à Dieu ! Ah ! ma vie, hélas ! est tout entière dans mes passions ; si je ne pouvais les détruire en me détruisant, à quelles angoisses, à quels spasmes, à quels dangers, à quelles fureurs, à quel déplorable aveuglement, à quels crimes ne m'entraîneraient-elles pas malgré moi ? Un jour, Lorenzo, avant d'avoir décidé ma mort, j'étais à genoux, implorant la pitié du ciel, et mes larmes tombaient en abondance... A ce moment, mes larmes se sont taries brusquement ; mon cœur est devenu féroce ; on eût dit qu'une folie envoyée du ciel juste à ce moment s'emparait de moi... Je me levai et j'écrivis à la malheureuse jeune femme que je m'en allais l'attendre dans un autre monde, qu'elle ne tardât pas à me re-

joindre, et je lui disais la façon, et le jour et l'heure...

Mais ensuite, non pas p eut-être la compassion, ni la honte, ni le remords, ni Dieu, mais l'idée qu'elle n'est plus la vierge d'il y a deux mois, qu'elle est la femme déflorée par les bras d'un autre homme, a commencé à me faire repentir de cet atroce dessein. Vois comme ma vie vous aurait été à tous plus douloureuse que ma mort : elle vous aurait peut-être tous déshonorés... Au lieu que si je me sépare pour toujours de Thérèse en étant resté digne d'elle, mon souvenir conservera certainement son cœur digne de moi, et bien qu'esclave d'un autre, elle pourra du moins espérer (espérance peut-être si vaine !) qu'un jour son âme délivrée viendra s'unir pour toujours à la mienne... — Mais adieu. Tu donneras tous ces papiers à son père. Réunis mes livres, et conserve-les en souvenir de ton Jacques. Recueille Michel, à qui je laisse ma montre, ces quelques objets de toilette et l'argent que tu trouveras dans le petit tiroir de mon bureau. Viens l'ouvrir tout seul ; il s'y trouve une lettre pour Thérèse, et je te prie de la remettre entre ses mains toi-même. Adieu, adieu.

Il continua la lettre qu'il avait commencée pour Thérèse.

Je reviens à toi, ma Thérèse. Si pendant ma vie c'était une faute pour toi de m'écouter, écoute-moi du moins pendant ces quelques heures qui me séparent de la mort ; je les ai réservées toutes pour toi seule. Tu auras cette lettre quand je serai sous terre ; à cette heure-là tout le monde peut-être aura commencé à m'oublier, jusqu'à ce que personne ne se souvienne plus même de mon nom... Écoute-moi, comme une voix qui vient du tombeau. Tu pleureras mes jours évanouis, comme une vision nocturne ; tu pleureras notre amour qui fut inutile et triste, comme les lampes qui éclairent les bières des morts...

... Oh ! oui, ma Thérèse, elles devaient finir une fois, toutes mes peines, et ma main ne tremble pas en s'armant du fer libérateur, parce que j'abandonne la vie pendant que tu m'aimes, pendant que je suis encore digne de toi et digne de tes pleurs, que je puis me sacrifier à moi seul, et à ta vertu. Non ; ce ne sera plus une faute alors de m'aimer ; et je réclame ton amour, je le demande au nom de mes malheurs, de mon amour, de mon terrible

sacrifice. Ah ! si, un jour, tu passais sans jeter un regard sur la terre qui couvrira ton ami désespéré... malheur à moi ! J'aurais laissé derrière moi l'oubli éternel, jusque dans ton cœur !

Tu crois que je pars. Moi ? Te laisser à de nouvelles luttes avec toi-même, à un continuel désespoir ? Et pendant que tu m'aimes et que je t'aime, et que je sens que je t'aimerai éternellement, te laisser, dans l'espérance que notre passion s'éteigne avant notre vie ? Non, la mort seule, la mort.

Voici longtemps que je creuse ma fosse, que je me suis habitué à la regarder jour et nuit, à la mesurer froidement... A peine, en ces derniers moments, la nature se révolte et crie... Mais je te perds, je mourrai. Toi-même tu me fuyais ; on nous reprochait nos larmes... Ne t'apercevais-tu pas, dans mon effrayante tranquillité, que je voulais prendre de toi le dernier congé, que je te demandais l'éternel adieu ?

Si le père des hommes m'appelait à rendre mes comptes, je lui montrerais mes mains pures de sang, mon cœur pur de crimes. Je dirais : Je n'ai pas enlevé leur pain aux orphelins et aux veuves, je n'ai pas persécuté le malheureux, je n'ai pas trahi, je n'ai pas aban-

donné mon ami, je n'ai pas troublé le bonheur de ceux qui s'aiment, ni souillé l'innocence, ni brouillé les frères, ni prosterné mon âme devant les richesses. J'ai partagé mon pain avec le pauvre, j'ai mêlé mes larmes aux larmes de l'affligé, j'ai pleuré sur toutes les misères de l'humanité. Si tu m'avais accordé une patrie, j'aurais dépensé tout mon esprit et tout mon sang pour elle ; néanmoins ma faible voix a crié courageusement la vérité. Corrompu, ou peu s'en faut, par le monde, après en avoir expérimenté tous les vices... Mais non ! Ces vices m'ont quelques instants peut-être touché, ils ne m'ont jamais vaincu... J'ai cherché la vertu dans la solitude. J'ai aimé ! C'est toi-même, toi qui m'as présenté le bonheur ; tu l'as embelli des rayons de ta lumière infinie, tu m'as fait un cœur capable de la sentir et de l'aimer ; mais après mille espérances j'ai tout perdu ! Alors, inutile aux autres, dangereux à moi-même, je me suis délivré de la certitude d'une perpétuelle misère. O Père ! prends-tu donc plaisir aux gémissements de l'humanité ? Prétends-tu qu'elle supporte des misères plus lourdes que ses forces ? As-tu peut-être donné aux mortels le pouvoir de mettre fin à leurs maux pour qu'ils négligent ce don, et se traînent

inutiles entre la douleur et les fautes ? Car je sens en moi-même que, dans les maux excessifs, on n'a plus le choix qu'entre le crime et la mort. — Console-toi, Thérèse, ce Dieu auquel tu recours avec tant de piété, s'il a jamais daigné s'occuper de la vie ou de la mort d'une humble créature, ne retirera pas son regard même de moi. Il sait que je ne peux plus résister ; il a vu les batailles que j'ai livrées avant d'arriver à la résolution fatale ; il a entendu toutes les prières dont je l'ai supplié, pour qu'il éloignât de moi cet amer calice. Adieu donc... adieu à l'univers ! O mon amie, la source des larmes est donc en moi inépuisable ? Je recommence à pleurer et à trembler... mais pour peu de temps ; sous peu tout sera anéanti.

Hélas ! mes passions vivent et brûlent et me possèdent encore : c'est seulement quand la nuit éternelle fera disparaître le monde à mes yeux, que j'ensevelirai avec moi mes désirs et ma douleur. Mais mes yeux pleins de larmes te cherchent encore avant de se fermer pour toujours. Je te verrai, je te verrai pour la dernière fois, je te laisserai mes derniers adieux, et je te prendrai tes larmes, seul fruit de tant d'amour.

J'arrivai de Venise à cinq heures, et je le rencontrai à quelques pas de sa porte, juste au moment où il se mettait en chemin pour dire adieu à Thérèse. Ma venue imprévue le consterna, et plus encore ma résolution de l'accompagner jusqu'à Ancône. Tout en me remerciant affectueusement, il fit tout pour m'en dissuader ; mais voyant que je persistais, il se tut, et me demanda de l'accompagner jusqu'à la villa T. Le long du chemin il ne parla pas ; il allait lentement et portait sur son visage une triste assurance. Ah ! j'aurais dû m'apercevoir aussi qu'à ce moment il agitait dans son âme les suprêmes pensées ! Nous entrâmes par la barrière du jardin ; il s'arrêta, leva les yeux au ciel, et au bout d'un instant s'écria en me regardant : « Est-ce que tu ne trouves pas aussi qu'aujourd'hui la lumière est plus belle que jamais ? »

Comme nous approchions de la chambre de Thérèse, j'entendis sa voix : « Mais son cœur ne peut pas être changé »... Je ne sais si Jacques, qui était à un ou deux pas der-

rière moi, a entendu ces paroles ; il ne m'en a pas reparlé. Nous trouvâmes le mari qui se promenait, et le père de Thérèse assis au fond de la chambre près d'une petite table, le front dans la paume de la main. Nous restâmes tous longtemps sans rien dire. Mais Jacques enfin : « Demain matin, dit-il, je ne serai plus ici » ; — et se levant, il s'approcha de Thérèse et lui baisa la main ; et je vis des larmes dans ses yeux à elle ; et Jacques, la tenant toujours par la main, la priait de faire appeler la petite Isabelle. Les cris et les pleurs de cette petite fille furent si brusques et inconsolables qu'aucun de nous ne put retenir ses larmes. A peine eut-elle appris qu'il partait, qu'elle s'attacha à son cou, et en sanglotant lui répétait : « O mon Jacques, pourquoi me laisses-tu ? ô mon Jacques, reviens vite ! » Et lui, ne pouvant résister à tant d'émotion, remit Isabelle entre les bras de Thérèse, qui à aucun moment ne dit un mot. « Adieu, lui dit-il, adieu... » et il sortit. M. T. l'accompagna jusqu'au seuil de la maison, et l'étrei-

gnit plusieurs fois, et l'embrassa en se lamentant. Édouard, qui était à ses côtés, lui serra la main en lui souhaitant bon voyage.

Il faisait déjà nuit ; à peine fûmes-nous à la maison qu'il commanda à Michel de préparer la malle ; et il me pria instamment de retourner à Padoue, pour prendre les lettres que le professeur C. lui avait offertes. Je partis sur-le-champ.

Alors, au bas de la lettre qu'il avait préparée le matin pour moi, il ajouta ce post-scriptum :

Puisque je n'ai pas pu t'épargner le crève-cœur de me rendre les suprêmes devoirs (avant ta venue, j'avais résolu d'écrire pour cela au curé), ajoute encore un dernier témoignage de pitié à tous tes bienfaits. Fais que je sois enterré en l'état où je serai trouvé, dans un endroit solitaire, de nuit, sans funérailles, sans pierre tombale, sous les pins de la colline qui regarde l'église. Que le portrait de Thérèse soit enterré avec mon corps.

25 mars 1799.

Ton ami, JACQUES ORTIS.

Il sortit de nouveau, et se trouvant à onze heures au pied d'une hauteur à deux milles de chez lui, il frappa à la porte d'un paysan, le réveilla en lui demandant de l'eau, et en but beaucoup. Revenu chez lui après minuit, il sortit très tôt de sa chambre, donna au garçon une lettre cachetée pour moi, en lui recommandant de la remettre à moi seul. Il lui serra la main : « Adieu, Michèl, aime-moi bien » ; et le regardait affectueusement... Puis, le laissant tout d'un coup, il rentra, fermant la porte à clé sur lui. Il continua la lettre pour Thérèse.

---

1 heure.

J'ai visité mes montagnes, j'ai visité le lac des Cinq-Fontaines, j'ai salué pour toujours les forêts, les champs, le ciel. O mes solitudes ! ô ruisseau qui m'as pour la première fois indiqué la maison de cette enfant céleste ! Combien de fois ai-je éparpillé des fleurs sur tes eaux, qui passaient sous ses fenêtres ! Combien de fois me suis-je promené avec Thérèse sur tes rives,

pendant que m'enivrant de la volupté de l'adorer, je vidais à longs traits la coupe de la mort!

Mûrier sacré ! Toi aussi je t'ai adoré, à toi aussi j'ai laissé mes dernières plaintes, et mes derniers remerciements. O ma Thérèse, je me suis prosterné près de ce tronc ; cette herbe a bu alors les plus douces larmes que j'aie jamais versées ; elle me semblait encore chaude de la trace de ton corps divin ; elle me semblait encore parfumée. Bienheureuse soirée ! comme tu es gravée dans mon cœur !... J'étais assis à tes côtés, ô Thérèse! un rayon de lune pénétrant à travers les branches éclairait ton visage angélique. J'ai vu couler sur tes joues une larme, et je l'ai aspirée, et nos lèvres et nos haleines se sont confondues, et toute mon âme passait dans ta poitrine. C'était le soir du 13 mai, un jeudi. Depuis ce temps, je n'ai pas passé un moment sans me consoler avec le souvenir de cette soirée ; je me suis considéré comme une personne sacrée, et je n'ai plus honoré aucune femme d'un seul regard, les trouvant indignes de moi... de moi qui ai senti toute la béatitude d'un baiser de toi.

Je t'ai donc aimée, je t'ai aimée et je t'aime encore d'un amour que moi seul je puis concevoir. O mon ange, c'est un modeste prix que

la mort, pour qui a pu s'entendre dire que tu l'aimais, et sentir se répandre dans tout son être la volupté de ton baiser, et pleurer avec toi... J'ai déjà un pied dans la tombe ; cependant, même en ce moment terrible, tu reviens, comme de coutume, devant mes yeux qui en mourant se fixent sur toi, sur toi, être sacré qui resplendis de toute ta beauté. Dans quelques minutes ! Tout est préparé ; la nuit est déjà trop avancée... Adieu... dans quelques minutes nous serons séparés par le néant, ou par l'incommensurable éternité. Dans le néant ? Oui... oui, oui ; puisque je dois être sans toi, je prie le Seigneur, s'il ne nous réserve aucun lieu où je puisse être réuni avec toi pour toujours, je le prie des entrailles de mon âme, et dans cette heure redoutable de la mort, je le prie de ne pas me laisser ailleurs que dans le néant. Mais je meurs sans tache, maître de moi-même, plein de toi, et sûr d'être pleuré de toi ! Pardonne-moi, Thérèse, si jamais... Ah ! console-toi, et vis pour le bonheur de nos malheureux parents ; ta mort ferait maudire mes cendres.

Si quelqu'un osait t'accuser de mon malheureux destin, réponds-lui par ce serment solennel que je prononce en me jetant dans la nuit

de la mort : Thérèse est innocente. — Toi, maintenant, reçois mon âme.

Le domestique, qui dormait dans la chambre contiguë à l'appartement de Jacques, fut éveillé comme par un long gémissement : il tendit l'oreille pour s'assurer s'il l'appelait ; il ouvrit la fenêtre, se demandant si je n'avais pas crié à la porte, car il était averti que je devais revenir vers la pointe du jour ; mais voyant que tout était tranquille et la nuit encore épaisse, il revint se coucher et s'endormit. Il m'a dit ensuite que ce gémissement lui avait fait peur, mais qu'il n'y prêta pas plus d'attention, son maître ayant l'habitude de divaguer pendant son sommeil.

Le matin, Michel, après avoir frappé et appelé quelque temps à la porte, rompit la targette ; et comme personne ne lui répondait dans la première chambre, il s'avança inquiet ; et à la lueur du flambeau qui brûlait encore, il aperçut Jacques agonisant dans son sang. Il ouvrit grande la fenêtre en

appelant au secours ; comme personne n'accourait, il se précipita chez le chirurgien, mais ne le trouva point, parce qu'il assistait un mourant : il courut chez le curé, mais lui aussi était dehors pour le même motif. Il entra hors d'haleine dans le jardin de la villa T. au moment où Thérèse descendait pour sortir avec son mari, lequel lui disait justement qu'il venait d'apprendre que Jacques n'était nullement parti cette nuit. Elle espéra pouvoir lui dire adieu une fois encore : apercevant le domestique de loin, elle tourna les yeux vers la grille par où Jacques avait coutume de venir ; d'une main elle souleva le voile qui tombait sur son front, et regardait avec attention, poussée par une douloureuse impatience de savoir s'il venait. Tout d'un coup Michel s'approcha d'elle, en demandant secours, parce que son maître s'était blessé, et ne semblait pas encore mort. Elle l'écoutait immobile, les yeux toujours fixes vers la grille, puis, sans une larme ni un mot, tomba évanouie entre les bras d'Édouard.

M. T. accourut, espérant sauver la vie de son malheureux ami. Il le trouva étendu sur un sofa, la figure presque entièrement cachée entre les coussins ; immobile, sauf que de temps en temps il râlait. Il s'était planté un poignard sous le sein gauche, mais il l'avait retiré de sa blessure, et l'avait laissé tomber à terre. Son habit noir et sa cravate étaient jetés sur une chaise voisine. Il avait sur lui son gilet, des culottes longues et des bottes ; et aussi une très large ceinture de soie, dont un bout pendait ensanglanté, peut-être parce qu'il avait essayé en mourant de la détacher de son corps. M. T. souleva doucement de sa poitrine sa chemise qui, toute trempée de sang, s'était collée sur la blessure. Jacques s'en aperçut, il souleva son visage vers lui, et le regardant avec des yeux déjà noyés dans la mort, il étendit un bras comme pour l'empêcher, et de l'autre essayait de lui prendre la main... Mais sa tête retomba sur les oreillers, il leva les yeux au ciel et expira.

La blessure était très large et profonde;

et bien qu'elle n'eût pas atteint le cœur, il avait hâté sa mort en laissant couler son sang, qui se répandait en ruisseau dans la chambre. Il avait à son cou le portrait de Thérèse, tout noir de sang, sauf une petite place nette au milieu : les lèvres ensanglantées de Jacques font supposer que, pendant son agonie, il baisait l'image de son amie. Sur son bureau était la Bible fermée, et sa montre par-dessus ; auprès, plusieurs feuilles blanches, sur l'une desquelles il y avait écrit : « Ma chère mère » ; dans quelques lignes raturées, on pouvait à peine retrouver les mots « expiation », et plus bas : « de pleurs éternels ». Sur une autre feuille, on lisait seulement l'adresse de sa mère, comme si, regrettant sa première lettre, il en avait commencé une autre, qu'il n'eut pas le courage de continuer.

A peine fus-je arrivé de Padoue, où j'avais dû m'attarder plus que je ne voulais, je me trouvai embarrassé dans la foule des paysans qui s'entassaient en silence sous les portiques de la cour ; certains me regar-

daient avec effroi, d'autres me priaient de ne pas monter. Je bondis tout tremblant jusqu'à la chambre, et je vis le père de Thérèse couché désespérément sur le cadavre, et Michel à genoux, la figure contre terre.

Je ne sais comment j'ai eu la force de m'approcher et de lui mettre la main sur le cœur, près de la blessure : il était mort, froid. Je n'avais ni larmes ni voix ; j'étais là, regardant stupidement ce sang, jusqu'à ce que vint le curé, et tout de suite après le chirurgien, qui avec quelques serviteurs nous arrachèrent de force à ce cruel spectacle.

Thérèse vécut tous ces jours au milieu du deuil des siens, dans un silence mortel.

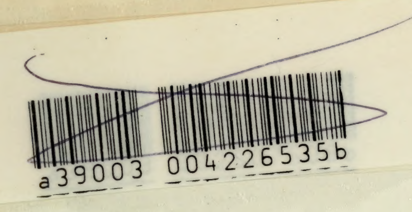
La nuit, je me traînai derrière le cadavre, qui fut enterré, par trois paysans, sur la montagne des pins.

FIN.

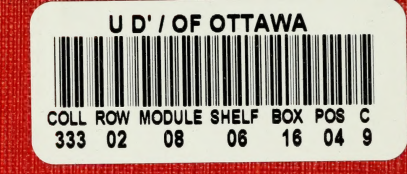
Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.



CE



a39003 004226535b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 06 16 04 9